les Amis des Roses

PRIX : 10 F

Nº 329 - 1er TRIMESTRE 1977



49 J122.37

amateurs de belles roses,

remplissez ce bon...

BON A DÉCOUPER
OU A RECOPIER
ET A RETOURNER A
MEILLAND RICHARDIER
59, RUE DEPÉRET
69-TASSIN
(près de Lyon)

NOM .... PRÉNOM ....

RUE .... N° ....

VILLE .... DÉPT ....



désire recevoir gratuitement et sans engagement le catalogue en couleurs MEILLAND-RICHARDIER.

Wallace et Draeger

...vous recevrez l'indispensable catalogue MEILLAND-RICHARDIER

GRATUIT

ce magnifique album en couleurs vous permettra de choisir les plus beaux rosiers car vous y trouverez :

- **en abondance les plus belles variétés de roses ;**
  les roses MEILLAND connues dans le monde entier (plus de 50 variétés illustrées).
- **des reproductions très fidèles en couleurs**
  qui vous éviteront toute surprise désagréable et toute erreur d'assortiment.
- **uniquement des rosiers tenant vraiment leurs promesses :**
  les fameux "tous terrains" MEILLAND-RICHARDIER.
  Elevés "à la dure" par le grand spécialiste, ils sont assurés de vous donner quelle que soit votre région, les plus belles roses de leur catégorie.
- **de nombreux conseils, des idées**
  pour la culture de vos rosiers, la décoration et l'aménagement de votre jardin.



Geneviève Jeunesse.
Un rosier porte paraît-il ce nom qui ne serait en rien comparable à Geneviève Genest. Les fleurs du premier seraient roses et le feuillage bronzé alors que celles du second sont orangées. Prière de nous communiquer tous renseignements possibles sur cette variété et notamment de nous dire où l'on pourrait se la procurer.

De M. R. M., 23260 Crocq.
Par deux fois sur les dernières revues, vous parlez des roseraies alpestres. J'habite une région du Centre de la France très froide, je pense que l'expérience des roseraies alpestres peut m'être utile.
1° Quelles sont les variétés qui résistent le mieux dans les conditions de froid, parfumées comprises ?
2° Est-ce que l'hiver les rosiers sont protégés d'une façon spéciale ?

Le comportement d'un rosier en altitude n'est pas le même que dans une plaine qui connaît des froids rigoureux. Votre problème est donc différent car vous n'avez pas la neige qui constitue certainement une des meilleures protections qui existe. Son seul inconvénient c'est son poids qui écrase souvent les branches du rosier.
Les conseils que nous pouvons vous donner sont les suivants :
1° Exiger des rosiers greffés sur canina ou de préférence des variétés de canina qui drageonnent moins (relisez notre article sur les porte-greffes paru dans le numéro 327. Il est très important).
2° En plantant, enterrer le point de greffe de 2 à 3 cm.
3° Eviter les variétés de couleur cuivrée qui sont plus sensibles au froid en raison de leur parenté plus ou moins proche avec Rosa lutea.
4° Butter fortement vos rosiers avant les froids.
Ces simples précautions devraient suffire.
Voici quelques bonnes variétés :
En fleurs nobles : Avon - France-Inter - Lusambo - Samouraï - *Belle Strasbourgeoise* - *Carla* - *Gamma* - Maria Callas - *Alexander* - Queen Elisabeth - *Landora* - Mme Meilland - Rose Gaujard - *Baronne de Rothschild* - Kronenbourg - Chicago Peace.
En fleurs groupées : Lilli Marlène - Chorus - Bordure rose - Milrose - Orange sensation - Sarabande - Scherzo - Fée des Neiges.
Toutes les variétés en italique sont parfumées.

De Mme M. A., 60112 Herchies.

1° Existe-t-il des rosiers pleureurs remontants rouge de 1,80 m.

2° Les rosiers pleureurs demandent-ils nécessairement un support en forme de parapluie ? Connaissez-vous un fournisseur de ce genre de tuteur ?

3° Chez quel commerçant peut-on demander de la « cornaille » sans s'attirer une réflexion moqueuse, comme par exemple : « C'est pour qui, pour votre arrière-grand-père ? » « C'est du passé, cela ne se fait plus » « C'est pour les jardins de Mathusalem ».

4° Je possède contre un mur deux rosiers grimpants dont je ne suis plus du tout certaine du nom peut-être Zoraïa ou Grand-Mère Jenny ou Mme Meilland, cela n'a plus d'importance, ils ne sont pas merveilleux mais satisfaisants, ils ont un défaut, ils ne commencent à faire feuillage et fleurs qu'à 1,10 m du sol. Je suppose que cela provient de ce que je n'ai pas su les tailler au début (ils ont 8 ans) mais là n'est pas ma question. Voici, comme le bas est trop dénudé j'essaye de faire vivre au pied des rosiers buissons, rien à faire. Ils dépérissent et finissent à force de couper les tiges mortes, par n'avoir plus qu'un seul rameau de quelques centimètres. Je me demande si ce n'est pas la présence des grimpants qui les empèche de pousser.



courrier des lecteurs

Il n'existe qu'un rosier rouge vraiment pleureur : « Excelsa ». Presque tous les rosiéristes le cultivent. C'est un rosier très vigoureux à petites fleurs en bouquets. La floraison a lieu seulement en début de saison mais elle est exceptionnelle et dure environ un mois. Les rameaux étant très souples retombent librement et très gracieusement. Suivant les régions et l'emplacement choisi est plus ou moins sensible à l'oïdium. Le tronc demande à être tuteuré.
En remontants, on trouve de nombreuses variétés rouges mais tous exigent d'être palissés sur une armature en forme de « parasol ». On trouve ce genre de support chez les marchands grainiers, dans les garden-center ou les maisons spécialisées dans les articles de jardinage.
Vous pouvez choisir ces rosiers entre les variétés suivantes : « Crimson Glory » (parfumé), « Danse du feu », « Danse des Sylphes », « Ena Harkness », « Etoile de Hollande : (parfumé), « Iskra ou Grimpant Delbard » par exemple. Mais ne vous illusionnez tout de même pas trop sur la remontance. Vous aurez une forte floraison en début de saison et une moins forte en fin de saison.
Cornaille - C'est un excellent engrais mais à décomposition lente. Nous le conseillons toujours comme engrais de fond au moment de la plantation. Un marchand grainier sérieux ne saurait s'en moquer et tous sont capables de vous en procurer. Ensuite, au départ de la végétation et après la première floraison, utilisez de préférence un engrais « spécial


POUR CEUX
QUI PRENNENT
LEUR JARDIN
AU SERIEUX


KB
JARDIN
tous les produits d'entretien de votre jardin.
international design-bertin

rosiers ». Tous ont la même efficacité.
Le rosier grimpant dont vous nous parlez s'appelle « Soraya » et non Zoraïa. L'autre est bien « Grand-mère Jenny ». Il est assez difficile d'obtenir, des rosiers grimpants en général, des fleurs dès la base. Le seul moyen pour y arriver est de commencer le palissage le plus bas possible et presque à l'horizontale.
Mais le meilleur moyen de garnir cette base, pour ne pas dire le seul est d'y planter des rosiers buissons à grosses fleurs ou à fleurs groupées et il n'y a aucune raison pour que vous n'y arriviez pas si vous changez votre terre sur une bonne profondeur (minimum : 60 cm) en sacrifiant au besoin, mais raisonnablement, une partie des racines de vos grimpants. Choisissez vos variétés parmi celles qui seront conseillées dans notre prochain numéro.
Et retenez que nous sommes toujours à la disposition de nos adhérents pour leur donner un avis désintéressé sur la valeur des variétés qu'ils se proposent d'acheter.

De M. M. S., 29220 La Forest Landerneau.
Il y a environ deux ans, au hasard, en promenade le long des haies et dans les bois, j'ai cueilli de nombreux pieds d'églantiers, après les avoir transplantés dans le jardin, puis écussonnés, l'année suivante, j'ai eu l'immense joie de constater que certaines des greffes poussaient, aujourd'hui la plupart possèdent un long rameau. Peut-être fallait-il pincer ce rameau au départ de sa végétation pour qu'il donne plusieurs ramifications, si oui, à quelle longueur de ce dernier faut-il le faire, est-il nécessaire de répéter plusieurs fois cette opération dans l'année pour arriver à former un plant disposant de plusieurs branches.
Quel serait, si j'ose dire, « le porte-greffe idéal » pour le climat breton ? On raconte dans certains catalogues, que n'importe lequel des porte-greffes prospère partout, mais est-ce bien vrai ?
Il existe chez les détaillants horticoles, des engrais spéciaux pour telle ou telle plante. Lorsqu'on se trouve dans l'obligation de les employer régulièrement, je trouve à mon gré, qu'ils ne sont guère rentables par rapport à leur prix. Parmi les engrais azotés agricoles, quel est celui qui conviendrait le mieux aux besoins des feuillus, ainsi qu'à ceux des résineux, en sachant que le terrain dont je dispose, a une tendance acide. J'attends avec impatience le troisième numéro de « l'Ami des Roses ». J'ai toujours plaisir à lire votre revue, qui me procure à chaque fois une joie nouvelle.

Nous supposons que vous avez écussonné vos églantiers sur le collet de la racine et dans ce cas vous auriez dû rabattre à trois feuilles en partant de la base du rameau qui s'y était formé. Ne l'ayant pas fait vous avez encore la ressource de le tailler assez court en mars prochain afin d'obtenir les 3 ou 4 rameaux constituant le début de la charpente du jeune rosier ainsi obtenu.
Mais ne craignez pas de



courrier des lecteurs

relire attentivement l'article que nous avons passé dans notre dernier numéro sur le greffage.
Dans le prochain, nous parlons précisément des porte-greffe. Il vous apprendra tout ce que nous savons sur la question.
Tous les sols de Bretagne étant pratiquement dépourvus de calcaire, n'importe quel porte-greffe peut être employé pour les rosiers.
Des églantiers sauvages, récoltés dans la nature, constituent à coup sûr des porte-greffe parfaitement adaptés au sol de la région. Ils n'ont que l'inconvénient d'avoir une fâcheuse tendance à drageonner, plus prononcée encore que celle des Rosa canina produits par semis en pépinière.
Engrais pour rosiers. Il est certain que les engrais spéciaux vendus chez les détaillants en petits emballages reviennent considérablement plus cher à l'emploi que des engrais agricoles de même composition achetés en sacs de 50 kg dans des coopératives agricoles ou chez un négociant en engrais.
Parmi ces engrais agricoles, la formule la mieux adaptée serait un engrais complet ayant un titre N - P - K compris entre 10 - 10 - 15 et 10 - 10 - 20, sans chlorure de potasse et contenant, en plus, 2 à 4 % de magnésie. Un tel engrais n'est toutefois pas toujours facile à trouver car les coopératives agricoles ne détiennent en général, que les engrais couramment employés sur les cultures importantes de la région. Il leur est impossible d'avoir en stock les très nombreuses formules proposées par les fabricants.
De toute façon, à condition de ne pas contenir une forte proportion de chlorure de potasse, on peut avoir recours à n'importe quel engrais se rapprochant du dosage indiqué précédemment, même s'il ne contient pas de magnésie.
Voici, à titre d'exemples, des formules d'engrais complets convenant parfaitement aux rosiers et d'un emploi agricole très courant en toutes régions :

- 9 - 9 - 12
- 10 - 10 - 17
- 12 - 12 - 20
- 15 - 12 - 24
- 12 - 12 - 17

tous pouvant être employés à la dose moyenne de 50 grammes par m2, aux époques habituelles d'application des engrais pour rosiers :
1° - début mars, juste après la taille,
2° - en juillet, à la fin de la première floraison.

Néanmoins, vu les faibles surfaces généralement plantées en rosiers dans les jardins, même l'emploi d'engrais spéciaux pour rosiers vendus en boîtes de 1 kg environ n'est pas très coûteux et facilite bien les choses. On est sûr ainsi d'apporter aux rosiers un engrais qui leur convient parfaitement, sans être encombré d'un sac volumineux et lourd, dont le contenu a tendance à se prendre en masse après quelques mois de stockage. Il est vrai que cet engrais peut aussi être employé pour d'autres cultures au jardin, notamment les arbres fruitiers et les légumes.

De M. R. Z., 68000 Colmar

Je vous serais reconnaissant de me donner quelques renseignements au sujet de mes rosiers pleureurs.
J'ai acheté l'an dernier 6 rosiers pleureurs pour garnir le devant de mon jardin. Mais je ne sais pas comment les tailler. J'ai demandé l'aide d'un jardinier et il n'est jamais venu. J'ai voulu courber les longs rameaux qui ont poussé en automne, mais j'en ai cassé, alors j'ai arrêté.
Faut-il laisser tous les grands sarments et vont-ils se plier d'eux-mêmes pour pleurer. Que faut-il faire pour que le rosier pleure.

Seules les variétés issues des Vichuraiana, dont les rameaux sont très souples, pleurent naturellement. Il y en a relativement peu. Nous pouvons vous citer par exemple « Dorothy Perkins », rose et « Excelsa » rouge, qui sont les plus demandées. Ce sont des rosiers à fleurs en bouquets qui ne remontent pas mais dont la première floraison est vraiment d'une très grande beauté. Cependant on ne peut cacher qu'ils sont assez sensibles à l'oïdium.
Ceux dont vous nous parlez sont des rosiers grimpants (ou climbing, mot anglais qui a le même sens). Utilisés en pleureurs, leurs rameaux sont trop rigides pour retomber naturellement. Le seul moyen de les utiliser convenablement est de les palisser sur une armature métallique en forme de parasol, support que l'on trouve chez les marchands grainiers ou dans les magasins spécialisés dans le jardinage. Le malheur est qu'ils doivent être placés de préférence à la plantation, mais en prenant des précautions, c'est-à-dire en évitant de blesser les racines de vos rosiers déjà en place, vous devriez pouvoir le faire encore maintenant.
Mais pourquoi ne nous consultez-vous pas avant de passez vos commandes plutôt qu'après ? Nous vous donnerions un avis très désintéressé, croyez-nous.

De M. P. B., 56510 St-Pierre-Quiberon

Je vous remercie tout d'abord des précieux conseils que je trouve dans votre revue car jeune amateur de roses (63 ans) j'ai tout à apprendre. Auriez-vous l'obligeance de répondre aux deux questions suivantes :
1° Quand et comment doit-on couper les roses fraîches ou fanées sur tous les types de rosiers ?
2° J'ai en place depuis deux ans, deux rosiers grimpants Bettina et Champs-Elysées dont la première floraison a été splendide, après ils se sont mis à faire du bois et n'ont pas remonté ou très peu. Quelle faute ai-je fait. Que dois-je faire de tout ce bois. Je les ai palissé sur 3 claies de ma fabrication et je voudrais les faire courir sur une arcade et le long du mur de l'autre côté. Dois-je les laisser courir. Quand et comment dois-je les arrêter.



courrier des lecteurs

1° La coupe des fleurs fanées s'effectue en principe au-dessous de la deuxième feuille comptée à partir du haut.
Dans le cas de la coupe de fleurs fraîches, il faut veiller à ne pas prélever de tiges trop longues et à laisser dans tous les cas au moins deux feuilles sur la partie de tige restante. Cette précaution est nécessaire pour assurer une refloraison rapide.
2° La remontée des rosiers grimpants ne peut généralement pas être comparée à celle des rosiers buissons à grandes fleurs ou polyanthas. En effet, la première floraison des rosiers grimpants est souvent spectaculaire tandis que la refloraison survient après un arrêt très marqué et ne présente pas l'abondance de la première. Néanmoins, on peut la favoriser en assurant au mois de juillet un apport d'engrais liquide et des arrosages réguliers. Le palissage en oblique ou à l'horizontale est également nécessaire. Nous vous signalons également que les rosiers grimpants demandent généralement un an ou deux pour s'établir ou refaire leur charpente et l'on ne peut donc attendre de résultats valables qu'à partir de la troisième année.
Vous n'avez commis aucune faute.
Quant au palissage faites-le en éventail et répartissez les rameaux suivant vos besoins. Dans votre cas il faudra en diriger plus d'un côté que de l'autre. Naturellement conservez le jeune bois qui vous servira à rajeunir votre charpente, c'est-à-dire que de temps en temps vous remplacerez une vieille branche par une plus jeune.
Un conseil : ne laissez pas les rameaux s'infiltrer sous le treillage. Fixez les au-dessus à l'aide de raphia.
Enfin si vous considérez que la base est trop dégarnie, plantez-y deux ou trois rosiers nains, de la même variété que les grimpants de préférence. Ou bien tranchez carrément.

Nous n'imaginions pas que l'auteur du Train de 8 h 47 ou de Boubouroche fût un poète. C'est Mary Marquet dans son livre « Ce que je n'ai pas dit » qui nous l'a appris, en même temps que beaucoup d'autres choses et avec un grand talent. Ce « Printemps Moderne » nous vous le livrons. Il a aujourd'hui le charme suranné des vieilles choses. Mais qu'on ne s'y trompe pas on en dira autant dans cinquante ans de ce que nous faisons aujourd'hui ou du moins de ce qu'il en restera.

UN POEME INEDIT DE GEORGES COURTELINE

PRINTEMPS MODERNE

Le Cher Printemps encore une fois revenu
Pourchassant les brouillards neigeux à grands coups d'ailes,
A pavoisé l'azur infini du ciel nu
De fleurs d'acacias et de vols d'hirondelles.

Or, ce n'est plus le temps pour les jupons ouatés,
Et les velours pesants de vos robes à queue
N'étant plus de saison, madame, revêtez
Quelque jupe légère et bien tendrement bleue.

Remettez ce chapeau de paille, tout garni
De tulle, et qu'un bouquet de roses accompagne
Les sous-bois sont tachés de soleil à Rosny :
Si vous voulez, allons dîner à la campagne.

Les Roses de l'Avril ont des parfums troublants,
Les oiseaux par les bois sèment des villanelles,
Les chèvrefeuilles verts et les liserons blancs
Montent en s'enlaçant au sommet des tonnelles.

Et la neige fleurit aux branches du pêcher ;
Et l'herbe des talus nous prône les paresses
Cela serait exquis, vraiment, d'aller cacher
Sous les premiers lilas nos premières caresses.

Et de faire lever, dociles à nos voix,
Les aubes de bonheur longuement espérées,
En couvrant du mystère ineffable des bois,
Le mystère divin des amours ignorées.



les Amis des Roses

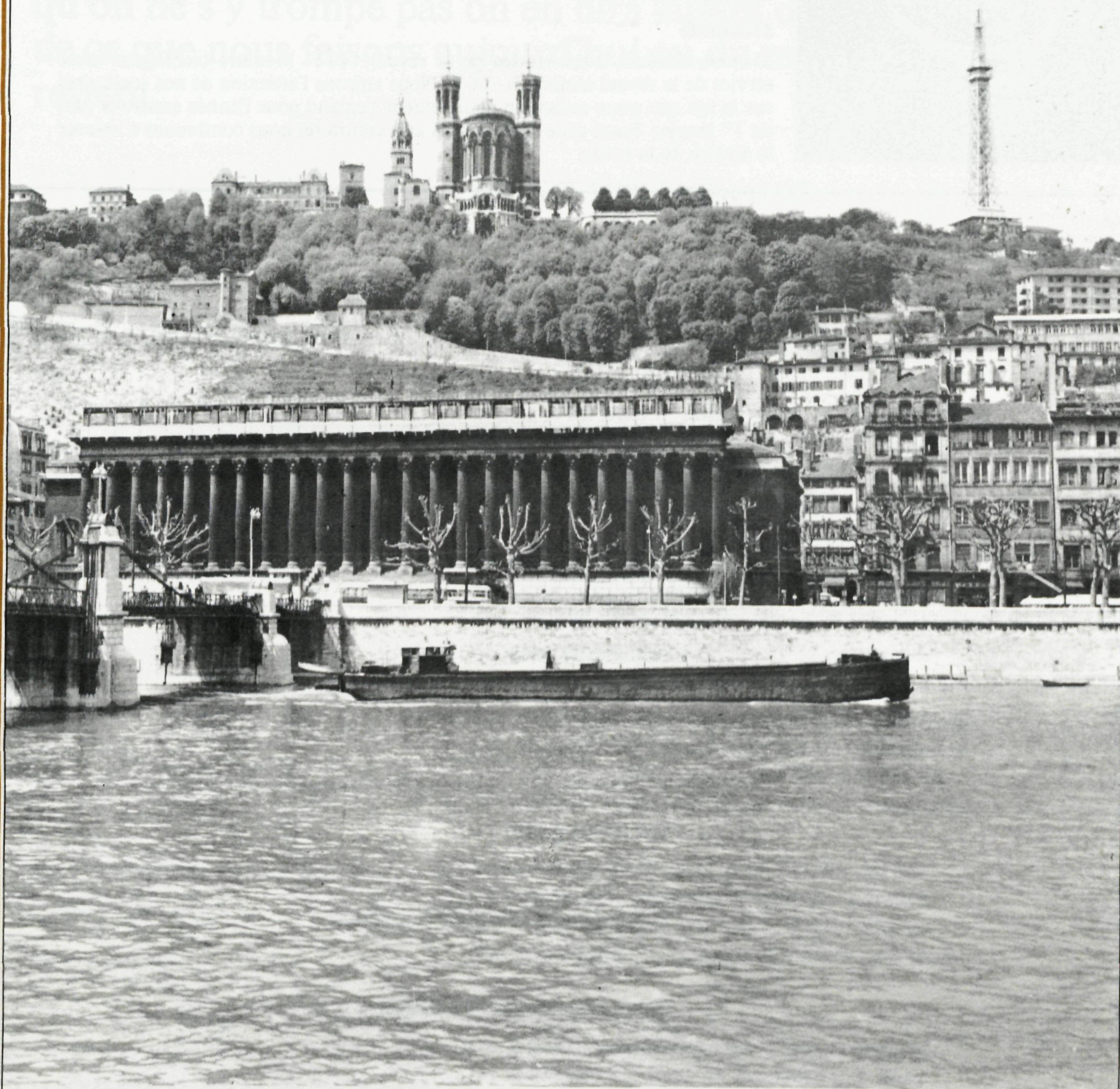
REVUE DE LA SOCIETE FRANÇAISE DES ROSES
Parc de la Tête-d'Or, 69459 Lyon Cedex 3. Tél. (78) 89.16.02. C.C.P. 67.61 Lyon.
Sous le patronage de Monsieur le Président de la République et de Monsieur le Ministre de l'Agriculture. Président d'honneur : Monsieur le Maire de Lyon. Président : M. Armand Souzy. Vice-présidents : Mme Brun-Rispal, Mme Henri Mathieu, M. Debaux, M. Falconnet, M. Perrin. Trésorier : M. Orard. Chargé du concours : M. Griffon.

Trésorerie

Membre titulaire (avec service de la revue) : 40 F. Membre bienfaiteur (avec service de la revue) minimum : 60 F. Nous attirons l'attention de nos sociétaires sur le fait que notre cotisation-abonnement s'entend pour l'année entière et part du 1er janvier. Passé cette date, et sans avis contraire, nous continuons à assurer le service de la revue.

Couverture : Vue aérienne d'une partie de la Roseraie de Lyon.

Photocomposition P.C.R.A. Villeurbanne Dépôt légal n° 340 - Le Gérant : M.-G. Schyrr Imprimerie Carducci - Saint-Just-sur-Loire



La colline de Fourvière à Lyon (photo J.-P. Francisoud)

Hommage à Louis Pradel

« Sans aller jusqu'à dire que, sans lui, la Société Française des Roses n'existerait plus, on peut bien affirmer qu'elle n'aurait pas le même rayonnement en France, ni dans le monde. »

Je tenais ces propos le 26 novembre au cours d'une réunion organisée à l'occasion de la lecture du Palmarès du Concours de la Plus Belle Rose de France et, à peine quelques heures plus tard l'annonce de sa mort nous plongeait dans la tristesse.

Sans être de ses intimes, dès notre première rencontre, j'avais deviné quelle passion l'animait pour sa Ville, dont il ne voulait pas seulement qu'elle fût heureuse, mais exemplaire.

Il lui plaisait de savoir que la vocation de notre Société était nationale et que sa revue était lue dans 50 pays différents. Il me poussait à le répéter et chaque fois je devinais un peu de malice dans ses yeux.

Il nous a toujours encouragés à mieux faire. « On n'ose jamais assez » m'a-t-il dit un jour, lui qui a tout osé.

Nous en avions fait notre Président d'Honneur, non par intérêt, mais en hommage à ce que nous considérions, nous, comme une de ses plus heureuses réalisations : La Roseraie de Lyon, dont ceux qui sont venus faire son apologie tardive ont si peu parlé ! Sans doute n'avaient-ils jamais parcouru cet immense jardin de roses qui de mai à juin est envahi par une foule innombrable, étonnée et ravie. Une foule rassurée qui semble avoir laissé ses soucis à la porte comme si elle se trouvait soudain dans un univers différent, où le malheur ne pouvait plus l'atteindre.

Il en était fier. Sans le solliciter, car il ne sollicitait jamais un compliment, il aimait qu'on lui en parlât. Une sorte de tendresse l'envahissait alors qui trahissait une sensibilité souvent exprimée qu'on lui a parfois marchandée.

Le dernier don qu'il nous a fait est l'autorisation de créer à Lyon un Concours International de Roses Nouvelles, dont le succès est déjà assuré.

Etait-il ailleurs et dans d'autres circonstances différent du portrait que j'en ai fait ? Je l'ignore et ne veux pas le savoir. Pour moi, pour nous, il était et restera d'abord ce que je viens de dire : le créateur d'une des plus belles roseraies du monde.

A.S.

rosiers greffés ou rosiers de boutures ?

Une controverse s'est établie sur la question, dans l'excellente revue russe « Fluoriculture », que nous avons pu suivre grâce à l'obligeance et à la compétence d'une de nos adhérentes, Madame T. Goussef. Nous la remercions et portons à la connaissance de nos lecteurs trois des articles dont nous avons eu les traductions. **Quoique se contredisant, ils ne sont pas sans intérêt mais il convient de les lire en les situant bien dans un pays qui n'est pas le nôtre. Il reste vrai que les essais auxquels se sont livrés les horticulteurs russes sont fondés sur des raisons qui pourraient aussi bien être celles de leurs homologues d'autres pays.**
A retenir également la sévérité avec laquelle sont considérés les mauvais livreurs.

A.K. Kovalenko
(Jardin Botanique de Rostov sur le Don)
Tsvetovodstvo, 1975, N° 3.

A l'étranger les rosiers de boutures (on dit aussi francs de pied) se rencontrent d'une façon assez limitée. Le plus souvent on les trouve chez les amateurs, ainsi que dans des pépinières industrielles pour des buts spéciaux.
Dans notre pays il existe deux opinions opposées concernant les rosiers obtenus par boutures.
En règle générale les spécialistes qui cultivent les rosiers pour fleurs coupées sont partisans du greffage, tandis que, ces dernières années, plusieurs pépiniéristes se sont lancé dans le bouturage permettant d'obtenir une très grande quantité de sujets bon marché. Il n'est pas rare que ces pépiniéristes mettent dans le commerce des sujets semi-finis sans se donner

la peine de cultiver ces plants jusqu'à leur état adulte (conditions déterminées par un règlement). De tels pépiniéristes ne se soucient pas de savoir comment vont se comporter ultérieurement ces plants de rosiers issus de boutures.

Nous avons effectué pendant plusieurs années des études sur la croissance et le développement des rosiers Floribunda et Miniatures obtenus par greffage et par bouturage dans les conditions de « semi-sécheresse » du sud-est de la Russie.

Pour les expériences on a utilisé 12 sortes de rosiers : Little Buccaroo, Midget, Grenadine, Perle d'Alcanada, Rosada, Baby Carnaval, et Eléonore (Miniatures) ; Java, Alain, Yellow Pinocchio, Flamme d'Orient (Plamia Vostoka) et Feux de Yalta (Ogni Yalty) (les deux derniers d'origine russe), Floribunda.

On faisait le greffage en août-septembre sur Rosa canina. On effectuait le bouturage en été en maintenant les boutures dans des conditions de brouillard artificiel et culture ultérieure en serres.

Les expériences étaient faites en place, sur le terrain expérimental du jardin botanique, sans arrosage.

Déjà après le premier hiver défavorable on a mis en évidence la différence de la résistance aux basses températures de diverses espèces greffées. Ainsi, le nombre de greffons (ayant résisté à l'hiver) était par sorte :

98 % pour Little Buccaroo ;
90 % pour Rosada et Perle d'Alcanada ;
75 % pour Grenadine ;
68 % pour Baby Carnaval.

En avril tous les greffons ont poussé et vers la fin du mois tous les sujets ont donné deux paires de feuilles.

Les boutures sorties des serres et plantées en pleine terre se sont bien enracinées et ont donné en mai de nouvelles feuilles.

Les plants greffés des deux groupes poussaient et se développaient fortement, en particulier Rosada, Perle d'Alcanada, Little Buccaroo et Eléonore. Les roses Carnaval et Grenadine avaient un rythme de croissance plus ralenti, tandis que Midget a formé une grande masse végétative seulement dans la seconde moitié du mois de mai.

Chez les quatre premières sortes, déjà le 6 mai, on pinçait sélectivement le bouton central, chez les autres de 10 à 15 jours plus tard.

Vers la fin du mois de mai les rosiers miniatures greffés, après deux ou trois pincements, ont formé 5 à 7 branches bien ramifiées et ont donné des boutons. Leur floraison massive commença en juin.

Malgré un temps favorable et une quantité suffisante d'humidité dans les sols (25 à 27 % sur poids dans la couche supérieure de 10 cm) les boutures poussaient très faiblement jusqu'à la fin du mois de juin. Dans les derniers jours du mois des boutons apparurent sur des tiges fines, les touffes ayant un aspect « déprimé ».

Après pincement des rameaux secondaires se formèrent en juillet, mais dans cette période de chaleur et de sécheresse les plants ont commencé à éprouver un manque d'humidité. En août on a constaté un début de chute des feuilles chez plusieurs sortes : Midget, Grenadine, Baby Carnaval. Vers la fin du mois d'août quand l'humidité du sol à 30-40 cm de profondeur baissa jusqu'à 15-17 %, les feuilles commencèrent à tomber sur la partie inférieure des rameaux, également chez les autres sortes, Little Buccaroo excepté.

Ainsi, déjà en juillet s'est manifesté une grande différence de comportement entre les plants greffés et les plants bouturés. Si pour cette période les rosiers greffés ont donné de 16 à 22 nouveaux rameaux, par contre les rosiers francs de pied n'en donnèrent que de 3 à 14.

Quand en septembre la température s'abaissa et le taux de précipitations atmosphériques augmenta toutes les espèces connurent une croissance active et une floraison abondante ; mais au moment du début des gelées (novembre) le bois de la majeure partie des rameaux était déjà suffisamment aoûté. Il est probable que le porte-greffe a exercé dans ce cas une forte influence.

Quant à la majeure partie des rosiers francs de pied, ils n'avaient pas encore terminé leur cycle végétatif et, continuaient à émettre de nouvelles pousses et à fleurir abondamment, ce qui, par la suite, se répercuta sur leur résistance au froid.

Comme résultat d'hivernage, qui dans la zone des steppes se passe sous un régime de températures très inconstantes, les pertes en rosiers miniatures greffés (deuxième année de vie) ne dépassèrent pas 12 % et surtout au dépens des sortes Baby Carnaval et Grenadine.

Malgré un buttage très soigné avec de la terre, la quantité moyenne des pertes en rosiers obtenus par boutures représentait 31 % (Baby Carnaval 65 %, Grenadine 54 %, Midget 40 %, Eléonore 22 %, Rosada 16 %, Perle d'Alcanada 13 %, Little Buccaroo 10 %).

Le comportement des espèces Floribunda est analogue à celui des rosiers Miniatures.

Chez les rosiers issus de boutures l'accroissement de la masse végétative et le développement du système radiculaire était également moins actif que chez les rosiers greffés. Pendant les cinq premiers mois de vie en pleine terre la croissance des rameaux ne dépassait

pas 25 à 30 cm et leur nombre par pied ne dépassait pas en moyenne 3 (plus souvent 1-2).
Les rosiers Yellow Pinocchio poussaient mieux que les autres, les rosiers Alain et Java poussaient d'une façon moyenne et les Feux de Yalta et surtout la Flamme d'Orient poussaient très lentement ; en plus la Flamme d'Orient avait une disposition unilatérale des rameaux. (Il est vrai que cette sorte pousse mal même greffée, il est probable qu'elle nécessite un porte-greffe spécial.)
Les boutures d'un an des rosiers Floribunda forment des boutons seulement en juillet lorsque commencent les chaleurs. Yellow Pinocchio et Alain avaient des fleurs de structure normale, tandis que chez les autres sortes elles étaient petites et d'une forme irrégulière.
A cause du faible aoûtement automnal les plants passaient mal l'hiver ; les pertes après le premier hiver étaient particulièrement grandes chez les espèces de Crimée (Flamme d'Orient, Plamia Vostoka 42 %). Pour les autres on a pu conserver de 60 à 80 %.
Pendant la seconde année la croissance de la majeure partie des Floribunda francs de pied n'était pas très active, également ; par contre, les rosiers greffés atteignaient leur maximum de développement.

Comment peut-on expliquer un comportement aussi différent des plants ? Dans les conditions de la zone des steppes subissant de grandes sécheresses, les rosiers issus de boutures poussent lentement pendant leurs premières années de vie à cause de leur système radiculaire peu développé.
Les sujets greffés ont, dès le début, des racines bien développées qui assurent une croissance rapide et le développement de la partie aérienne de la plante ; même en période de sécheresse la teneur en humidité des feuilles est de 5 à 7 % supérieure à celle des sujets bouturés des mêmes espèces.
Ceci est bien confirmé par simple comparaison des volumes du sol occupés par les racines de ces deux types de sujets.
En se basant sur ces observations on peut faire les conclusions suivantes : il n'est pas judicieux de multiplier par boutures à l'échelle industrielle la majeure partie des rosiers Miniatures et Floribunda, étant donné que pendant 3 à 5 années, ils ne formeront pas de plantes répondant aux exigences du commerce.
De telles plantes ont une période végétative plus longue et exigent lors de la préparation pour l'hiver des moyens de protection plus perfectionnés et, par conséquent, plus coûteux.
Les rosiers Feux de Yalta et Flamme d'Orient ne sont pas inclus dans le tableau à cause de pertes très grandes pendant l'hiver.

QUALITE DES ROSIERS EN FONCTION DU PROCEDE DE LEUR MULTIPLICATION

- en numérateur : données concernant les rosiers greffés
- en dénominateur : données concernant les rosiers francs de pied

Sortes	Quantité moyenne rameaux sur touffe	Quantité moyenne fleurs pendant la période végétative	Durée de floraison *(jours)*	Interruption dans la floraison *(jours)*
BABY CARNAVAL	18/4	80/20	93/80	34/29
GRENADINE	8/3	146/54	85/70	35/30
ELEONORE	32/5	210/67	130/106	25/28
LITTLE BUCCAROO	28/17	400/290	150/150	—
MIDGET	22/6	204/80	150/150	—
PERLE D'ALCANADA	30/16	250/98	137/130	13/17
ROSADA	38/18	270/110	126/120	12/23
ALAIN	8/3	70/24	110/82	24/40
YELLOW PINOCCHIO	12/15	234/87	127/72	23/38
JAVA	6/2	28/6	98/67	25/35

L.V. Nazarinov
Tsvetovodstvo, juillet 1976, nº 7

Beaucoup d'amateurs essayent de multiplier les rosiers par boutures, le procédé le plus simple et le plus accessible. Mais souvent les débutants ont des échecs et des déceptions ; la bouture qui commence à pousser noircit d'un seul coup et périt.

J'utilise déjà depuis plusieurs années le procédé de bouturage « sec » en employant les stimulants de croissance en poudre. En fait les boutures des rosiers ne supportent pas un séjour prolongé dans l'eau et dans des solutions. Je prends les boutures sur des rameaux aoûtés de l'année, à un ou deux entre-nœuds, ces rameaux ont en général des fleurs ou des boutons, les rameaux défleuris conviennent également.

Je fais la coupe inférieure (en biseau) sous le bourgeon, à l'aide d'un couteau ou d'un sécateur bien aiguisé ; la coupe supérieure (droite) est faite à 8-10 mm au-dessus du bourgeon, je laisse la feuille sous cette coupe et je supprime la feuill inférieure. Je prépare les boutures aussi rapidement que possible, j'asperge les feuilles et les couvre d'un film. Pour l'enracinement j'ai étudié plusieurs substrats, le meilleur est le sable de montagne à gros grains, lavé à l'eau chaude ou bouillie, mais on peut également utiliser le sable de rivière. Sur le fond de la caisse je mets un drainage (1-2 cm) de gravier et de sable, ensuite une couche de terre de jardin ou de terreau (5-6 cm) et enfin le sable préparé (2 cm). Je saupoudre les coupes inférieures avec un mélange de charbon de bois et de talc (10 g de chaque) avec addition d'hormones végétales (1 comprimé écrasé de 0,1 g) et de polyvitamines en comprimés (2 dragées). L'augmentation de la dose de l'hormone donne des résultats défavorables. Je mets obliquement les boutures ainsi traitées dans le sable à 10-12 cm de profondeur. J'installe par-dessus une carcasse en fil de fer avec un film plastique sous lequel je mets un papier calque pour éviter les brûlures des feuilles. Je maintiens la caisse avec les boutures dans un endroit chaud (20 à 25° C). Deux fois par jour j'arrose avec de l'eau tiède et une fois par semaine avec une solution d'hormones (2 comprimés pour un seau d'eau), on peut ajouter de la vitamine C ou des polyvitamines. En 7 à 10 jours sur la coupe inférieure il se forme un cal, bientôt apparaissent les racines qui se développement rapidement lorsqu'elles atteignent la couche nutritive.

Dès que le bourgeon supérieur commence à pousser j'enlève le papier et ensuite le film.

Un mois après se forment de jeunes rameaux avec les premiers boutons qu'il faut supprimer. Je vérifie les boutures tous les jours, j'enlève les feuilles jaunies et tombées et ne laisse pas des moisissures se former.

La majeure partie des sortes s'enracine bien, en particulier : la Super Star, la Rose Gaujard, Alain, La Flamme d'Orient (Plamia Vostoka), la Jubilée de Kazakhstan, etc. Mme Meilland pousse faiblement les deux premières années, ensuite reprend des forces et diffère peu des exemplaires du même âge greffés sur églantier.

Les rosiers francs de pied fleurissent abondamment. Ils ont certains avantages par rapport aux greffés. Même si la partie supérieure du buisson gèle pendant les hivers froids, de la base partiront des pousses du rosiers et non pas des gourmands.

Il est vrai que dans nos conditions climatiques la résistance au froid des rosiers francs de pied est inférieure aux rosiers greffés.

Il est particulièrement difficile de les conserver pendant le premier hiver, un grand nombre périt par le froid ou par l'échauffement (hivers doux et printemps précoces). C'est pourquoi il faut conserver les plants enracinés dans un local chauffé, ou mieux dans des serres où, déjà le premier hiver, on obtient des fleurs. Les amateurs peuvent les conserver sur les bords intérieurs des fenêtres dans leurs chambres. Mis en terre au printemps les rosiers supportent l'hiver suivant d'une manière satisfaisante s'ils sont bien protégés.



Tsvetovodstvo, 1976
La culture des rosiers francs de pied est à l'heure actuelle un des sujets les plus discutés.

Sur les côtes méridionales de la Crimée c'est efficace.

P.-G. Novikov, Directeur de la station expérimentale « Primorskoe » Alushta, Crimée.



La culture des rosiers francs de pied peut être presque complètement mécanisée et automatisée.
On accuse les pépiniéristes qui produisent des rosiers de boutures de mal livrer . Souvent cette accusation est fondée en ce qu'en cherchant à augmenter les bénéfices, ils mettent sur le marché des produits de mauvaise qualité.
Evidemment de tels agissements doivent être punis, car outre les pertes que doit supporter l'Etat ils discréditent une nouvelle technique progressive. On ne doit pas vendre des plants ne répondant pas aux normes de 1er et 2e choix, car au mieux l'acheteur sera obligé de terminer leur culture.
Le choix du procédé de culture des rosiers dépend des conditions climatiques, du sol de la région et des particularités biologiques des espèces de rosiers. Comme dit avec justesse le professeur M. T. Tarasenk il faut une coordination intelligente mais pas du tout une opposition compétitive entre divers modes de cultures de plantes de jardin (ou d'ornement).
On peut commencer le travail à l'échelle industrielle seulement après avoir obtenu des résultats comparatifs incontestables des essais de diverses espèces greffées et francs de pied cultivées dans une zone donnée.
On choisit pour le bouturage seulement des espèces qui ne cèdent en rien par leur productivité et leur résistance aux sujets greffés. Dans chaque zone la technique de culture des plants à partir de boutures a ses particularités.

La station expérimentale « Primorskoe » du jardin botanique de Nikitski.

Le jardin Botanique de Nikitski se trouve près de Yalta, il a été créé déjà au siècle dernier et était renommé pour le nombre d'espèces acclimatées. Il cultive les rosiers francs de pied depuis 1968. La production annuelle représente 30 à 50 mille pieds. Pendant ce temps nous avons étudié plus de 300 sortes pour l'aptitude à l'enracinement des boutures. Nous avons remarqué, comme règle, que les rosiers qui s'enracinent facilement et donnent la même année une bonne croissance, seront également très productifs ultérieurement.
Pour confirmer cette relation nous avons effectué des expériences avec 15 sortes issues de divers groupes biologiques, obtenus par bouture et par greffage sur églantier.
En juin 1973 on a traité des boutures herbacées par une solution d'acide hormone végétale synthétique (héteroauxine) indolyl-butyrique (25 mg/l) pendant 16-20 heures ; ensuite on les a plantées sous couvert d'un brouillard artificiel intermittent. On les a laissées

sur place jusqu'en octobre et ensuite on les a replantées à l'aide d'une machine-plantoir en pépinière. A la fin du mois d'août-début septembre on a greffé les yeux des mêmes sortes sur des plants d'églantiers. On cultivait les deux lots dans des conditions absolument semblables.

A la fin de l'année 1974 quand les plants étaient bons pour la mise en vente on a compté les rameaux de base aussi bien sur les rosiers greffés que sur ceux obtenus par boutures, pour chaque sorte et on a mesuré (à 0,1 mm près) le diamètre des rameaux à 40 mm de leur base (20 plantes des deux sortes par série d'expériences). Les résultats des mesures sont donnés dans le tableau ci-après. D'après ce tableau on voit que les rosiers francs de pied des sortes étudiées ne cèdent rien, aux rosiers greffés quant au développement de leurs rameaux et, dans bien des cas leur sont même supérieurs. Le nombre de racines du premier ordre était chez les rosiers francs de pied de 40 et plus.

Les résultats de l'expérience confirment le fait que dans les conditions de la côte méridionale de Crimée la technique de culture de rosiers à partir de boutures est efficace et qu'après la deuxième année de végétation ces rosiers répondent aux normes exigées. Dans le sud où il n'y a pas de danger de détérioration des rosiers par le gel ce genre de culture est tout à fait recommandé.

Que nous le voulions ou non, le volume de greffage des rosiers dans les pépinières ira en diminuant, car ce travail demande beaucoup de temps, a lieu dans des conditions difficiles et, en même temps, il ne peut être xécuté que par des ouvriers qualifiés. C'est pourquoi il ne faut pas exclure la technique de culture de rosiers francs de pied, mais, au contraire, chercher à la perfectionner continuellement, comme la technique l ı plus progressive, demandant un minimum de travail manuel pour des ouvriers de qualification moyenne.

Traduction TATIANA GOUSSEF

QUALITES COMMERCIALES DES ROSIERS

- en numérateur : les rosiers francs de pied
- en dénominateur : les rosiers greffés

Sortes de groupes	Moyenne de rameaux de base par plant	Diamètre moyen des rameaux (mm)
GRANDIFLORA		
Cor ıl Surprise	3,5/2,8	9,7/8,4
Pskovitianka	3,2/2,7	10,2/8,4
Queen of Bermudas	2,4/2,6	9,5/8,6
Major Gagrine	3,3/2,4	8,3/8,6
HYBRIDES DE THE		
Super Star	2,7/2,4	9,3/8,2
Mme Meilland	2,5/2,7	8,4/8,9
Climentina	3,1/2,6	8,4/8,2
Rose Gaujard	3,3/2,5	8,9/7,7
Etoile d'Octobre (Zvezda Oktiabria)	2,6/2,5	9,1/8,5
FLORIBUNDA		
Chic	2,9/2,8	8,1/6,2
Floradora	2,8/2,4	8,1/7,5
Kordes Sondermeldung	2,6/2,4	7,9/7,2
Flamme d'Orient (Plamia Vostoka)	2,9/2,6	9,0/7,6
Pavot rouge (Krasnyi Mak)	2,9/2,5	8,2/8,0
Kirsten Poulsen	3,5/2,7	7,9/6,9

C'est en 1960, sous l'impulsion de Monsieur Louis Pradel, Maire de Lyon et Président d'Honneur de la Société Française des Roses, que la Roseraie Internationale de Lyon a été créée.

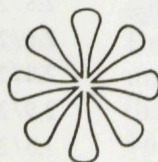
Elle est située dans le Parc de la Tête-d'Or, le long d'un quai que bordent les bâtiments de la Foire Internationale de Lyon. Cet endroit a été choisi pour les raisons suivantes :

1/ C'était le moins fréquenté du Parc.
2/ Il possédait de très beaux arbres.
3/ De grandes prairies étaient disponibles.
4/ On ne brisait aucune perspective.
5/ On bénéficiait de celle d'un lac.

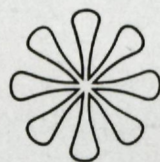
La Roseraie occupe grosso-modo une surface de 500 m de long sur 100 m de large, soit 5 hectares avec une ouverture de 200 mètres sur un lac qu'encadre une couronne de verdure et, sur les berges duquel de vieux arbres se mirent dans ses eaux.

Compte tenu :
- de l'architecture du Parc,
- de la forme du terrain,
- de l'ouverture sur le lac,
c'est un « jardin de roses » de style irrégulier, mi-anglais, mi-moderne et rustique qui a été créé.

LA ROSERAIE DE LYON



Premier plan : Cotoneaster horizontalis. Au fond : Rhus Typhina à l'automne. (Photo Horticolor-Beltrami).





Le tracé comporte une partie centrale avec deux ailes terminées chacune par un élément d'architecture.

1/ Le motif central très important avec une pergola monumentale, forme un terre-plein surélevé d'environ 1,40 m, comportant les éléments décoratifs habituels : bassin, dallage, statue.

Le dégagement face à ce motif est fourni, d'abord par des pelouses plantées de rosiers jusqu'aux bords du lac (environ 70 m), puis

Pages 20 et 21. Différents aspects de la Roseraie :
En haut à gauche : Lusambo ;
En bas à gauche : au premier plan, Carrousel ;
au second plan : Aiglon ;
A droite : au premier plan : Madame Pradel.

Ci-dessous : au premier plan : Dianthus « Rose de mai »,
Iris « Rocket ».

(Photos Horticolor-Beltrami).



ensuite par la perspective du lac lui-même qui s'allonge sur 1,500 km environ.

2/ De dimensions plus réduites le motif Nord s'inscrit parfaitement dans le paysage et termine harmonieusement la Roseraie. Assez bas, il laisse passer la vue et allonge ainsi la perspective.

3/ Adossé à de grands arbres, le motif Sud est d'une architecture plus recherchée. Il compte également une pergola et un bassin, mais de style assez différent de celui du motif central. L'eau est crachée dans le bassin par trois gargouilles placées dans le mur de soutènement de la promenade supérieure (où se trouve la pergola) ; cette eau est ensuite amenée à la rivière par une chute d'eau formant rideau du plus bel effet.

L'architecture, dont nous avons donné le détail, est de style moderne rustique et s'intègre parfaitement à celui du Parc.

Les matériaux sont composés :

1/ de pierres blanches du Vercors,

2/ de pierres bleues d'Italie.

Les dallages sont faits de pierres bleues et l'ensemble permet de faire ressortir le travail d'artisan qui a été exécuté.

Les piliers de la pergola, hauts de 5 m, sont faits de pierres bleues ; ils sont de forme conique, plus étroits à la base qu'au sommet, et supportent les éléments d'une pergola d'une forme tout à fait nouvelle.

La distribution de la Roseraie comporte essentiellement deux grandes allées en gorrhe rouge, faisant chacune :

1/ le tour de la partie Nord,

2/ le tour de la partie Sud.

Toute la distribution intérieure des espaces limités par ces deux allées est faite de passages en dalles bleues, non cimentées, de telle sorte que le promeneur ne découvre qu'au fur et à mesure le chemin qu'il va parcourir. Le tracé de ce chemin étant en creux par rapport à



Le petit pont (photo S.P.R.).

l'ensemble, il est impossible de l'apercevoir à une distance supérieure à 15 m, ce qui donne une impression de grandeur dont bénéficient les pelouses et espaces plantés. Où qu'on soit, la vue se perd dans des espaces sans limites. C'est d'un immense jardin de roses, nous l'avons déjà dit, qu'il s'agit et non d'une roseraie traditionnelle. Il convenait donc d'utiliser de nombreux végétaux de plein air, avec le souci qu'ils mettent la rose en valeur, apportant du relief et chassent de l'ensemble toute monotonie.

Ainsi on trouve dans la Roseraie :

- des plantes vivaces à floraison échelonnée,

- des plantes bulbeuses qui apportent les premières fleurs de printemps,

- des arbustes variés dont la floraison est également étagée, avec une très forte proportion de Rhododendrons, Azalées, Hortensias, Pivoines, qui augmentent considérablement la richesse de la Roseraie,

- des arbres de petit développement,

- de grands arbres qui existaient déjà et ne se trouvent que sur la périphérie de l'ensemble,

- et bien entendu et surtout des rosiers. Tous les genres y sont rassemblés depuis les miniatures jusqu'aux grimpants, en passant par les rosiers arbustes, les polyanthas, les floribundas et les variétés à grosses fleurs — des massifs étant plantés par masses allant de 100 à 500 pour ajouter à l'effet de grandeur.

Telle est dans ses grandes lignes la Roseraie Internationale de Lyon qui attire chaque année deux ou trois millions de visiteurs.

Illuminée pendant la période de floraison, elle est ouverte au public de 5 heures à 23 heures sans interruption. L'entrée en est gratuite.

Les bords du lac (photo S.F.R.)



WILHELM KORDES

Fils d'un pépiniériste de Elmshorn près de Hambourg, ce géant de la rose n'est plus. Après une vie prodigieuse, il s'est éteint à l'âge de 86 ans.
Ses tribulations devaient commencer en Angleterre où vers 1912 ou 1913 il avait fondé un établissement dans le Surrey, à Witley, près de Godalming. Il avait 22 ans. Harry Wheatcroft le célèbre rosiériste de Nottingham, dans son livre « In praise of Roses », évoque cette période de la vie de Wilhelm Kordès et lui apporte cette conclusion : « *Puis vint la guerre et nous fûmes l'un et l'autre les hôtes du gouvernement de sa Majesté Britannique. Lui comme sujet du Kaiser fût interné à l'île de Man et moi enfermé à la prison de Warmwood Scrubs, comme objecteur de conscience. Tout a une fin, heureusement et, cela terminé, nous allâmes chacun de notre côté. Je devais apprendre, par la suite, car je ne le connaissais pas encore, qu'il lui fût interdit, après la guerre, de séjourner en Angleterre pendant dix ans et que ses pépinières furent confisquées. Mais il n'en conserva aucun ressentiment, puisqu'il a toujours de très nombreux amis anglais. J'ai même souvent regretté qu'il ne le fût pas, car nous occuperions aujourd'hui la première place dans le monde comme créateur de roses nouvelles.* »
Rentré dans son pays il s'installa à Sparrieshoop à 20 milles de Hambourg. Les temps furent difficiles et le devinrent plus encore avec l'arrivée d'Hitler. Mais au lieu de se décourager, il travailla davantage, et en 1939, il avait 1 500 000 rosiers en culture ou en contrats de culture.
Il fit la connaissance d'Harry Wheatcroft en 1937, et il la relate en ces termes :
« *J'admirais un groupe de « Crimson Glory » à l'exposition de Brundall, près de Norvich, lorsque j'aperçu près de moi un spécimen d'homo sapiens chevelu qui arrangeait un stand de « Christofer Stone ». C'était Harry Wheatcroft.* »

Les deux hommes étaient faits pour s'apprécier et, depuis, une solide amitié ne cessa de les lier.
« Crimson Glory », ce rosier rouge au parfum si suave qui a connu 30 ans de gloire était une création de Wilhelm Kordès, tout comme « Christofer Stone » et l'un et l'autre pour ce qu'ils ont représenté et pour ce qu'ils sont encore, méritent une place dans toutes les collections.
Mais, pour Wilhelm Kordès, les épreuves n'étaient pas terminées. Une autre guerre allait anéantir ses installations, près de Hambourg et, dans un pays où la terreur régnait, où un semblant de désobéissance vous menait à la mort, c'était un crime que de distraire la moindre parcelle de terre aux cultures imposées et il le commis en dispersant ce qu'il avait sauvé des bombardements, au milieu des champs de céréales, de betteraves, de pommes de terre, ou dans des enclos dissimulés aux regards. C'est dans la clandestinité qu'il dut conserver et entretenir ses géniteurs et porte-greffes. Dans une serre reconstruite, il tenta encore des semis mais, sans combustible, l'hiver de 1941 ne lui laissa plus rien que ce courage qui force le destin.
Dans un pays en ruines, il alla de ses mains arracher des églantiers dans les forêts, quémander quelques variétés à des rosiéristes plus favorisés que lui, ou à d'anciens clients et l'empire Kordès renaquit une fois encore de ses cendres.
Cette histoire vite contée a coûté 5 ans de la vie de cet homme étonnant. Et l'on reste confondu en songeant que c'est de cette période de malheurs que date « Rosa Kordesii Wulf », issu du croisement d'un hybride pratiquement stérile : Rosa rugosa « Max Graf » avec « Rosa Wichuraïana ». On admet que Rosa rugosa « Max Graf » peut produire exceptionnellement une graine fertile sur quelques 1 000 fleurs, ce qui revient à dire que la trouver équivaut à chercher une aiguille dans une botte de foin. Et cela prouve la puissance de



l'intuition et l'obstination chez les esprits créateurs. Aujourd'hui, les variétés nées de « Rosa Kordesii Wulf » sont partout dans le monde et les rosiers grimpants remontants, comme « Dortmund », « Karlsruhe », « Parkdirector Riegger », « Raymond Chenault », « Sympathie » pour ne citer que ceux-là, ont changé complètement nos idées sur l'utilisation des grimpants.

Il avait également obtenu à la suite de croisements avec « Rosa Spinossissima » des hybrides dont la floraison très précoce, en avait fait ce qu'il appelait ses « assortiments de printemps ». Malheureusement, ils n'étaient pas remontants ou très peu. C'était un homme autoritaire autant dans son attitude que dans sa conversation, mais il savait aussi à merveille, quand il le voulait, donner une grande impression de bonhomie.

Son érudition en matière de botanique et surtout de dendrologie était immense. Il jouissait auprès de ses compatriotes d'une notoriété exceptionnelle. C'était un hommage permanent qui lui était rendu, très proche de la vénération.

Ses pépinières existent toujours, elles sont situées en Schleswig-Holstein, à 35 km de Hambourg. Le sol sablonneux y est arrosé par des pluies abondantes, ce qui crée des conditions aussi favorables à la végétation qu'au développement des maladies cryptogamiques et pour se défendre contre ce fléau, il avait dû créer des variétés réfractaires à l'oïdium et au marsonia. Du moins, il l'affirmait et nous n'avons aucune raison d'en douter.

Je lui avais demandé s'il pouvait tirer une philosophie de son étonnante carrière d'obtenteur.

— *Oui, m'avait-il répondu, c'est que faire de la recherche, et probablement quelle qu'elle soit, invite à la modestie, sinon à l'humilité.*

— *Votre vie a tout de même été une incroyable aventure ?*

— *Souvent bien malgré moi, croyez-le.*

— *Mais la revivriez-vous ?*

— *Certainement, et avec la même passion. Je dois tant aux roses. Elles m'ont tout donné, jusqu'à mes angoisses.*

— *Qu'est-ce qui vous a guidé dans la vie ?*

— *Seulement un peu de sens commun. Mais je dois avouer que je n'ai jamais aimé la modération. Elle paralyse l'ambition et sans ambition on ne fait rien de grand. Vous savez, pour beaucoup, un rosier c'est d'abord un arbuste rempli d'épines. Pour moi c'est uniquement celui qui porte les plus belles fleurs.*

— *Puis-je vous demander quelle est, à votre avis, la plus belle rose du monde ?*

Cette question le fit sourire.



— *Où que je sois m'avait-il dit, c'est toujours celle que j'ai sous les yeux.*

Tel était un peu Wilhelm Kordès mais ce n'était pas tout Kordès. On ne décrit pas un homme de sa dimension en quelques lignes.

Pour conclure, je voudrais citer une fois de plus Harry Wheatcroft dont il était l'ami :

« Quant vous voyez l'admirable « Perfecta », quand vous admirez la danse bourdonnante des abeilles autour d'« Iceberg » en fleurs, pensez aux tribulations de l'homme courageux, courtois, souriant, qui vous les a données. »

En mars 1971, il avait fêté ses 80 ans et, depuis, c'est son fils Reimer qui a pris complètement une direction qu'il exerçait déjà en partie.

C'est un homme dans la force de l'âge, de haute taille, aux larges épaules. Pour moi qui ne suis pas grand, il m'a paru gigantesque la première fois que je l'ai vu. Il est affable, courtois et a naturellement connu toutes les tribulations de sa famille. Il a la volonté de son père et il en a aussi l'autorité. Il est entré dans le monde des roses comme on entre, si l'on peut dire, en religion. Beaucoup plus que l'hérédité, une foi l'y a conduit qui ne lui a pourtant pas fait perdre le sens des réalités. Formé par un père exceptionnel, il a voulu parcourir le monde pour voir ce que faisaient les autres, et parler de roses avec lui est un enchantement. Il sait *tout*, mais sans prétention. Il ne serait pas de sa race, il ne serait pas le fils de ce père exceptionnel, s'il n'était pas ordonné, méthodique.

Je le lui ai fait remarquer. Il l'admet, mais ce goût de l'ordre et de la méthode ne l'aveugle pas. Il n'en est pas l'esclave.

« Qui oserait prétendre, m'a-t-il dit, que ce qui est aujourd'hui un paradoxe pour nous ne sera pas demain une vérité démontrée ? Il y a des règles certes, mais si elles sont les mêmes pour tous, elles n'ont pas d'existence en dehors des qualités de ceux qui s'en servent. Les enfants quittent tous l'école avec le même bagage mais aucun, ou presque n'en fait le même usage. Chez nous, obtenteurs de roses, c'est la même chose. La réussite est dûe à une imagination toujours en éveil, à l'intuition surtout. Croyez-vous qu'il n'en ait pas fallu une sacrée dose à Pernet-Ducher lorsqu'il s'est attaqué au Rosa Lutea, ou à mon père lorsqu'il s'est mis dans la tête de travailler sur le Rosa Rugosa « Max Graf » considéré par tous les obtenteurs comme absolument stérile ?

— Un peu de chance aussi ?

— Si vous voyez seulement le côté favorable de l'événement, je veux bien, mais alors tout ce qu'on a réalisé de grand ou de beau depuis que le monde existe, serait dû à la chance. Je ne suis pas de cet avis. Non, croyez-moi, rien de grand, ni de beau ne s'est accompli sur la terre sans effort, sans passion surtout.

— Comme tout le monde vous travaillez par empirisme ?

— Ceux qui prétendent pouvoir procéder différemment vous racontent des histoires. Oui, nous travaillons par empirisme, mais un empirisme calculé, tempéré par l'expérience. Certains se plaisent à entourer leurs recherches de théories qui les rendent incompréhensibles. Ils ont bien tort. Tout se résume, je vous l'ai dit, en peu de choses : travail, imagination, intuition, observation. Tout le reste n'est que littérature.

— Et le goût ?

— Naturellement. Mais celui qui en manque ferait mieux de faire autre chose que la recherche de roses nouvelles.

— Et comment voyez-vous l'avenir ?

Il sourit, prend son temps, son regard clair se fait malicieux et il me dit enfin.

— Comme vous. Oui, exactement comme vous. Rempli de roses !

A.S.

PEDRO DOT

Comme si la mort de Wilhelm KORDES ne suffisait pas, le monde des roses devait être endeuillé quelques semaines après par celle de Pedro DOT qui lui aussi a marqué de son génie l'Histoire de la Rose.
Mais pour honorer sa mémoire, n'est-il pas mieux de laisser parler son ami le Colonel Friera.
C'est vers la fin du XIXe siècle que naquit José Dot Martinez à San-Justo de Desvern (Barcelone), de souche basque et asturienne par sa mère et catalane par son père. Celui-ci était alors jardinier en chef dans une grande propriété voisine de San-Feliu de Llobregat. Pedro Dot voit s'écouler toute son enfance parmi les fleurs de la grande roseraie. Très tôt, son père l'initie à tous les secrets de la floriculture. Les dispositions, l'attention et l'amour qu'il prête au métier le décident à envoyer son fils à « el Establecimiento de Succesores de Joaquin Aldrufeu » à Barcelone, « afin qu'il y devienne un grand jardinier ». Il était alors âgé de 16 ans. L'ambition paternelle se réalise : c'est en jardinier remarquable qu'il quitte l'établissement.
Il se rend alors à l'étranger afin se s'y perfectionner. Il passera plusieurs années en France et en Belgique et c'est à Paris qu'il se familiarise avec l'hybridation des roses. Enthousiasmé, il rentre en Espagne au sein de la propriété de ses parents et s'y consacre à la pratique des enseignements nouvellement reçus.
Premier croisement, premier succès. De l'hybridation de deux variétés étrangères, Madame Ravary et Madame Edouard-Herriot, il obtient Margarita Riera, d'un rose soutenu et saumon, portée par un élégant pédoncule. L'arbuste est de riche végétation, en floraison continue. Les feuilles en sont petites, brillantes, vert et bronze. En 1924, il présente cette rose au Concours International de Bagatelle et obtient un certificat de Mérite. Ce n'est que le début de sa réussite. Ce jeune Espagnol, « modeste et timide », surprit plus d'un amateur de roses par cette remarquable nouveauté.

Un an plus tard, en 1925, le succès se confirme. Il présente une nouvelle variété lors de l'Exposition Internationale de Saverne (France). La Médaille d'Or, suprême récompense, lui est accordée et Mary Dot, sa nouveauté, est accueillie avec enthousiasme. Baptisée par lui Mari Dot (nom de son fils Marino, nom de garçon en catalan), il y eut confusion. Un critique commenta : « Si la rose est si belle, combien doit l'être la jeune fille dont elle porte le nom ! ». Dot, souriant, admit l'erreur et l'anecdote, tout en offrant la joie de son triomphe à son pays.
L'année suivante, en 1927, c'est encore à Bagatelle qu'il obtient une nouvelle Médaille d'Or, avec Madame Grégoire Staechelin. Inlassable, infatigable, Dot voit s'ajouter prix après prix, tel celui qu'il obtient de l'« American Rose Society » en 1940 où, sur 10 roses sélectionnées dans le monde entier, il obtient le fameux Ruban Bleu avec les deux seules roses qu'il avait présentées. Enfin, c'est dans son propre pays qu'il présente ses roses et en 1955, avec des rosiers de ses dernières créations, à Madrid, lors du premier Concours International de Roses Nouvelles, Dot gagne le « Gran Premio de la Villa de Madrid » ainsi que la Médaille d'Or. Il appela la rose « Condesa de Mayalde » en hommage à l'épouse du maire de la ville et en reconnaissance au Comte de Mayalde, grâce à qui Ramon Ortiz devait réaliser son rêve en construisant dans l'enceinte du grandiose « Parque del Oeste » cette roseraie qu'André Leroy devait surnommer « La Perle des Roseraies du monde ».
Et comment parler de Dot sans penser à ses rosiers miniatures qui eussent suffi à sa gloire ? Présentées pour la première fois au public, en mai 1946, dans le jardin de l'hôtel Ritz, à Barcelone, lors d'une exposition patronnée par la municipalité, leur apparition causa un véritable étonnement aux professionnels et amateurs présents. Jusqu'alors, seules les petites roses Pitiminis étaient connues. La petite rose Perle

d'Or existait ainsi que Cécile Brunner, mais leur feuillage était celui d'une grande fleur. Or, les rosiers miniatures de Dot possèdent un équilibre parfait. Tout y est harmonieusement proportionné.
Les premières variétés obtenues par Dot en croisant Rouletti et Pompon de Paris, avec des rosiers multifleurs, lui donnèrent des fleurs roses et rouges. Il en fit la sélection avec un soin infini jusqu'à l'obtention de celles possédant enfin les caractéristiques d'étonnantes miniatures dont les fruits allaient jusqu'à maturité et donnaient des semences fertiles, ce qui ouvrait la porte à tous les espoirs. Obtenues par des fruits fécondés, il pollinise les miniatures aptes à la reproduction avec des hybrides de thé à grandes fleurs jaunes et blanches dont il obtient de nouvelles variétés parmi lesquelles apparaissent les miniatures à fleurs jaunes et blanches. Dot ne se contente pas de cette réduction obtenue. Il persévère encore, collectionnant les plus petites parmi ces dernières couleurs. Pratiquant un nouveau croisement, il applique leur pollen entre les pistils des variétés roses et rouges antérieurement sélectionnées. De là naissent les variétés Rosina, Estrellita de Oro et Para ti. Quant à Perla de Monserrat et Perla de Alcanada, elles sont les fruits directs de Rouletti avec rosiers multifleurs. Mais un chercheur digne de ce nom ne s'arrête jamais et Dot est arrivé à miniaturiser ses propres miniatures : les fleurs qu'il en obtient n'ont guère que la taille d'un grain de riz... Comment Dot obtient-il la reproduction par greffe d'une telle miniature, sinon par sa passion pour les roses et sa patience de bénédictin... Il existe peu de variétés de roses naines. Leur succès est assuré, mais il est peu probable que ces rosiers soient commercialisés avant longtemps. Leur multiplication est exceptionnellement difficile car elle demande des soins inimaginables. Leur prix en sera certainement élevé. Le grand public ne saurait en apprécier la valeur ni leur donner les soins requis, et il est donc à prévoir que leur vente en sera réservée uniquement au cercle des amateurs et grands collectionneurs de roses.
Aux rosiers nains dont nous venons de parler, il convient d'ajouter les noms des variétés Presumida, Mon petit, Robin et Menut. Toutes ces variétés ont été complétées par l'apparition, en 1947, du « sport » grimpant connu sous le nom de Climbing Perla Rosa, premier rosier nain dont les tiges, se couvrant de grappes serrées de fleurs, atteignent 50 cm à 1 m de hauteur.
Ces rosiers nains permettent de nombreuses et diverses applications en horticulture. Ils peuvent se planter en pots ou en bordures compactes. Ils font merveille en rocailles aussi bien qu'en compositions



suite page 31

COTISATIONS-ABONNEMENTS POUR 1977

Nous rappelons à nos sociétaires que notre cotisation-abonnement s'entend pour l'année entière et part du 1[er] janvier, à charge pour nous de fournir à ceux qui adhèrent en cours d'année les numéros déjà parus ou l'équivalent.

Passé cette date et sans avis contraire, nous continuons à leur assurer le service de la revue.

Membre titulaire (avec service de la Revue) .... 40 F

Membre bienfaiteur (avec service de la Revue)...................... 60 F

ASSEMBLEE GENERALE

Les membres de la Société Française des Roses sont convoqués à l'Assemblée générale ordinaire qui se tiendra le mercredi 25 mars à 16 heures, salle de la Boule Verte, Parc de la Tête-d'Or, Lyon.

ORDRE DU JOUR

Rapport du trésorier.
Rapport de la commission de contrôle.
Allocution du président.
Renouvellement du Conseil d'administration.
Questions diverses.

Il est rappelé que, d'après l'article 9 des statuts adoptés par l'Assemblée générale extraordinaire du 26 janvier 1970, les membres de l'association désirant faire partie du Conseil d'administration doivent déposer une demande écrite au Secrétariat 15 jours au moins avant la date fixée pour l'Assemblée générale ordinaire devant procéder à l'élection.

Les candidatures au poste d'administrateur avec les obligations que cela comporte devront parvenir au Secrétariat avant le 10 mars 1977.

PEDRO DOT

florales. Ils sont enfin employés, en particulier, à l'élaboration d'authentiques et originaux jardins miniatures pour enfants, tant en vogue en Amérique.

Pedro Dot ! vie consacrée au travail ! Peu après ses premiers succès, ses compatriotes lui rendirent hommage. C'est à Monserrat, en 1934, que lui est remis un parchemin témoignant de l'admiration devant sa réussite, sa persévérance et sa valeur comme hybrideur. Hommage que lui transmet la « Sociedad de Horticultura » de Barcelone, puis la « Nacional » de Madrid. A l'époque de S.M. le roi Alfonso XIII, le titre de « Caballero de la Orden del Merito Agricola » lui fut remis. La mairie de Llobregat le nomma « Hijo Predilecto » de la ville.

Enfin le 25 avril 1971, hommage quasi national et combien mérité, une Médaille d'Or est remise à ce fils de la Catalogne qui, le premier, a fait la gloire des roses espagnoles.

Qui est Dot ? Un horticulteur asturien l'exprime en ces quelques mots : « Dot est un homme plein de simplicité et de modestie, tant dans ses façons que dans ses conversations. Modeste, empreint du charme naturel que seuls possèdent ceux qui vivent près de la nature, il prodigue aux hommes, ses frères, ses dons qui sont le fruit de ses efforts et de ses laborieuses découvertes. »

C'est à notre tour de relater avec émotion la réponse qu'il nous fit lorsque nous l'avons prié de faire acte de présence, lors d'une réunion de rosiéristes, projetée à Madrid : « Je me suis retiré du monde. Je ne souhaite aucunement quitter mon jardin. C'est ici que je me sens heureux ; j'y vois éclore les premiers boutons de roses de mes jeunes rosiers nés de mes mains. Au mois de mai, je les contemple, j'en aspire le parfum, j'admire le miracle de leurs couleurs et de leur forme gracieuse ! Rien ne vaut mieux pour moi que les roses et je compte passer les dernières années de ma vie dans mon jardin de San Feliu de Llobregat ».

Cependant, avec quelle gentillesse il accueille, oriente, enseigne, conseille celui qui vient chercher son aide ! Il reçoit les bras ouverts ses bons amis hybrideurs qui viennent de lointains pays admirer le berceau d'or de ses roses et opinent à longueur de journée sur les thèmes rosalistes. Ses allées du jardin de San Feliu ont été foulées par les hommes les plus renommés dans le monde des roses : notons les noms de Robert Pyle, J.H. Nicolás, W.E. Clarck, docteur Kirk et Paul J. Howard, américains ; Francis Meilland, J. Croibier et Mallerin, français ; l'italien Giocomasso ; l'anglais Wheatcroft ; le portugais Moreira de Silva...

Aujourd'hui son fils Simon Dot poursuit avec la même passion l'œuvre de son père. De hautes distinctions ont déjà récompensé ses efforts et d'autres suivront. Il est certain que lui aussi fera flotter le drapeau de son pays aux Concours Internationaux de Roses Nouvelles.

Ainsi se perpétuera l'œuvre admirable de cet obtenteur hors du commun dont le nom s'ajoutera à la liste relativement courte de ceux qui ont apporté à la rose quelque chose d'essentiel.

Colonel FRIERA.



LES PORTE-GREFFE

Les porte-greffe du rosier de pleine terre*

Cet article a suscité l'intérêt de nombreux lecteurs et je m'en réjouis. Il a aussi provoqué quelques malentendus et, pour les dissiper, je vais essayer, non pas de mettre les choses au point, ce serait prétentieux de ma part, mais simplement de préciser ma pensée.

Une adhérente des environs de Cognac, par exemple, m'écrit qu'après enquête elle a appris que ses rosiers, dont elle n'a pas satisfaction, étaient greffés sur multiflora et que son terrain était fortement calcaire. De là à conclure qu'il lui suffira de planter dorénavant des rosiers greffés sur canina pour ne plus avoir d'ennuis, il n'y avait qu'un pas qu'elle a allègrement franchi.

Je pense en effet qu'il faut qu'elle commence par là mais, si le porte-greffe a beaucoup d'importance, et je l'ai dit, ce n'est pas non plus une panacée. Je connais cette région où parfois la couche de terre ne dépasse pas 30 cm. C'est insuffisant et planter un rosier, quel qu'il soit, dans ces conditions, c'est aller à l'échec. Il faut donc attaquer la roche qui est heureusement assez friable et perméable pour obtenir une profondeur de 50 cm que, dans le cas particulier, on comblera avec une terre à laquelle on aura soigneusement incorporé le 1/3 de son volume, de tourbe.

Une copieuse fumure est alors nécessaire pour compenser l'appauvrissement du sol en éléments fertilisants provoqué par la tourbe employée à forte dose. Il convient donc d'enterrer à la griffe pendant l'hiver ou de suite après la taille, soit : 200 g/m2 d'un engrais organo-minéral de type 4-8-12, soit 100 g/m2 d'un engrais minéral de type 12-12-20, soit un engrais spécial rosiers à la date indiquée par le fabricant. Opération à renouveler après la première floraison *et cela chaque année.*

R. Indica major. On m'a fait observer que ce porte-greffe, dont j'avais souligné les mérites, ne convient pas en Anjou. Je n'en ai pas été surpris. Il n'est pas fait pour cette région. J'aurais dû être moins vague et pour qu'il n'y ait plus de malentendu à ce sujet j'ai précisé sur la carte ci-contre son aire d'utilisation. Son emploi est donc limité mais je ne crains pas de répéter que là où il peut être employé, c'est un des meilleurs qui soient.

R. Multiflora inermis. Certains contestent que la longévité des variétés soit moins grande, greffées sur multiflora que sur canina. Et d'ajouter qu'ils en connaissent qui ont plus de trente ans d'existence et qui sont superbes.

Je l'admets parfaitement mais le souligner c'est reconnaître implicitement qu'il s'agit de cas isolés. Un rosier est parfois exceptionnellement beau, quel que soit le porte-greffe, parce qu'il a trouvé un sol qui lui convient parfaitement, parce qu'il est abrité, bien orienté, etc. bien soigné aussi, mais s'il n'y avait pas d'exceptions, il n'y aurait pas de règle, et je continue à penser que celle-ci est bien ce que j'ai dit.

Je n'aurais pas non plus tenu assez compte des micro-climats ! Là j'avoue ne pas comprendre en quoi un rosier peut en être tributaire. Je ne voudrais pas jouer au savant. Je ne le suis pas mais, dans mon esprit, lorsqu'on parle de micro-climats il ne peut s'agir que de portions très limitées de surfaces, et en aucun cas d'une région. Mon correspondant a dû confondre situation et micro-climat. Si je me trompe, qu'on me le dise ; on me rendra service.

Il m'a aussi été signalé que le R. multiflora favorisait la floraison en bouquets. J'avoue que c'est une

observation que je n'avais pas faite mais elle est importante pour la fleur coupée que l'on préfère généralement solitaire sur sa tige.

Echecs sur canina. Plusieurs lecteurs m'en ont signalés. Je suis bien obligé de répéter que le porte-greffe n'est pas une panacée. Une plantation mal faite, une mauvaise exposition, des soins insuffisants peuvent aussi bien être la cause des échecs en question et c'est vrai pour tous les porte-greffes.
Il y a aussi une autre raison de mortalité anormale : c'est la qualité des rosiers livrés. Il est évident que si vous plantez un rosier malade ou seulement malingre, il vivra peut-être, mais dans un état de faiblesse physique prolongé, sinon définitif. La santé d'une variété est tributaire de celle du porte-greffe. Si, dès sa naissance celui-ci est mal soigné, la vie du rosier, dont un jour il sera le support, est déjà compromise.
Une pépinière d'églantiers, quels qu'ils soient, doit être propre et indemne de maladie. C'est la preuve qu'elle est bien entretenue. Elle doit l'être, et lorsqu'elle a été greffée, cela devient alors vital. Un jeune rosier qui est la proie des maladies pendant toute la saison qui « précède » sa vente est à moitié condamné. Mais comment le reconnaître ? A moins d'aller sur place, j'avoue que ce n'est pas facile et le meilleur conseil que je puisse donner est de s'adresser à des producteurs sérieux et très spécialisés, sans trop se soucier du prix car il est bien compréhensible que celui qui traite régulièrement les rosiers en pépinières a un prix de revient plus élevé. La qualité se paie. Certains garantissent la reprise de leurs rosiers sous certaines conditions. Exigez la de votre fournisseur. S'il est sûr de lui, il ne vous la refusera pas.

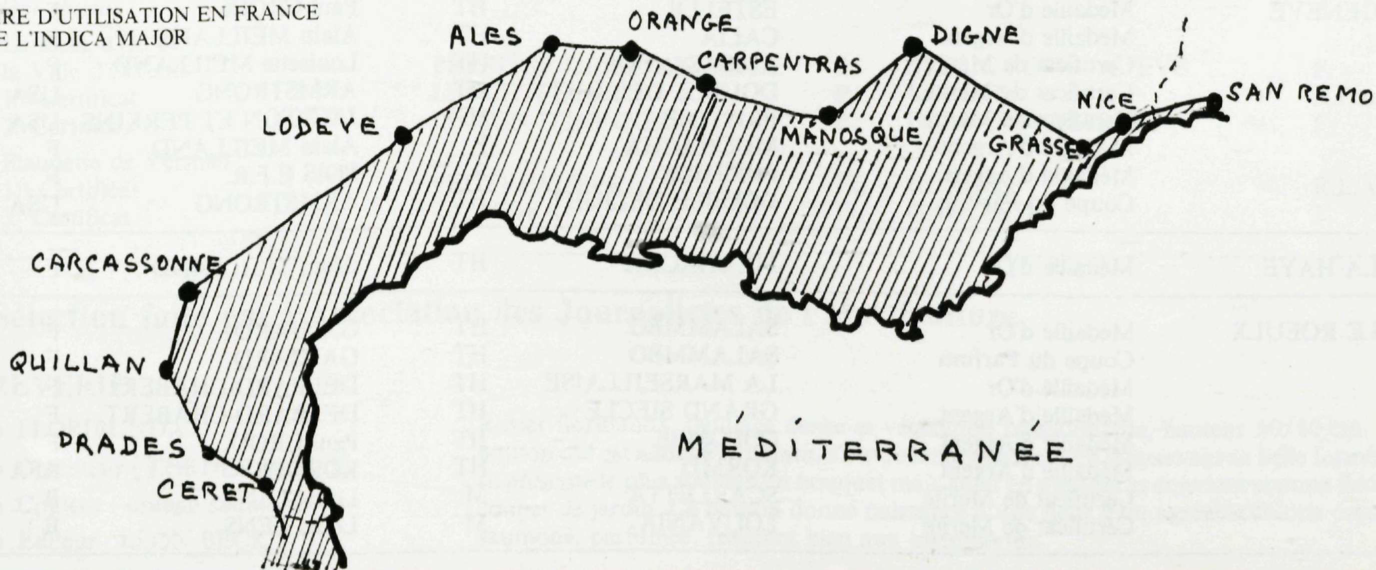
Rosiers tiges. Un important producteur m'a signalé que R. Pfaender drageonnait et qu'il fallait lui préférer R. Pollmeriana. C'est vrai et je n'y vois que des avantages.
De même certains producteurs greffent directement sur la tige (les professionnels disent la pile). Ce système plus simple et rapide donne des branches moins solides. Elles se cassent souvent à leur point d'attache. Il faut donc préférer ceux qui ont été greffés sur les branches latérales de l'églantier à l'aisselle du tronc.
Enfin, est-ce pour m'embarasser que deux producteurs m'ont reproché de ne pas avoir donné l'importance qu'il mérite au porte-greffe « Succès ». Si je l'ai laissé dans l'ombre, c'est que personne aujourd'hui en France ne le cultive exclusivement. On en est encore à la période des essais et ils sont modestes. Tant mieux s'il donne satisfaction. On en reparlera dans quelques années.
Pour conclure je me permets de reproduire le passage d'une lettre que j'ai reçue. N'y voyez pas de prétention de ma part, mais ce serait de la fausse modestie que de ne pas apprécier le jugement d'une personnalité aussi éminente.

M. W.-R. Maître de Recherche de l'I.N.R.A. (en retraite) à Marigny-Mouchamps.
Votre article à la fois plaisant à lire et instructif par les informations précises qu'il apporte est certainement aussi très utile par le rapport, fait avec tact, de la nécessité d'apporter plus de rigueur à l'utilisation de porte-greffe du rosier et cette mise en garde devrait inciter bien des pépiniéristes professionnels à s'en préoccuper très sérieusement.

A.S.

(*) Voir numéro 327

AIRE D'UTILISATION EN FRANCE DE L'INDICA MAJOR



palmarès des principaux concours de roses nouvelles

HT : *Rosiers dont la fleur est généralement solitaire sur la tige à la première floraison* FL : *(Floribunda) Fleurs groupées ou en bouquets*
P : *(Polyantha) Fleurs groupées ou en bouquets* M : *Miniatures* A : *Arbustes* S : *Sarmenteux*

Lieu du Concours	Récompense	Nom de la Rose	Catég.	Obtenteur	
BADEN-BADEN	Médaille d'Or	YESTEDAY	HT	HARKNESS	GB
	Médaille d'Or	EYE PAINT	P	SAM Mc GREDY	NZ
	Médaille d'Or	BOBY CHARLTON	HT	FRYERS Nursery	GB
	Médaille d'Argent	NIRVANA	P	Louisette MEILLAND	F
	Médaille de Bronze	NIL BLEU	HT	DELBARD-CHABERT	F
	Médaille de Bronze	LUMIGNON	HT	KORDES	RFA
	Coupe du Parfum	NIL BLEU	HT	DELBARD-CHABERT	F
BAGATELLE	Médaille d'Or	GRAND SIECLE	HT	DELBARD-CHABERT	F
	Médaille d'Argent	CAPTAIN COOK	FL	SAM Mc GREDY	NZ
	1er Certificat	LYDIA	FL	Paul CROIX	F
	2e Certificat	PANACHE	HT	DELBARD-CHABERT	F
COURTRAI	Rose d'Or	LA MARSEILLAISE	HT	DELBARD-CHABERT	F
	Médaille d'Argent	RED AND WHITE	HT	R.V.S. MELLE	B
	Médaille d'Argent	KORFLAM	HT	KORDES	RFA
	Médaille d'Argent	CAPTAIN COOK	FL	SAM Mc GREDY	NZ
	Médaille d'Argent	KORMIT	A	KORDES	RFA
GENEVE	Médaille d'Or	ESTELLE	HT	Paul CROIX	F
	Médaille d'Argent	CALIA	HT	Alain MEILLAND	F
	Certificat de Mérite	AMBASSADOR	HT	Louisette MEILLAND	F
	Certificat de Mérite	DOUBLE DELIGHT	HT	ARMSTRONG	USA
	Certificat de Mérite	PRISTINE	HT	JACKSON ET PERKINS	USA
	Médaille d'Argent	MUCHACHA	P	Alain MEILLAND	F
	Médaille d'Argent	PORTHOS	S	BOIS E.F.R.	F
	Coupe du Parfum	DOUBLE DELIGHT	HT	ARMSTRONG	USA
LA HAYE	Médaille d'Or	MUCHACHA	HT	Alain MEILLAND	F
LE ROEULX	Médaille d'Or	SALAMMBO	HT	GAUJARD	F
	Coupe du Parfum	SALAMMBO	HT	GAUJARD	F
	Médaille d'Or	LA MARSEILLAISE	HT	DELBARD-CHABERT	F
	Médaille d'Argent	GRAND SIECLE	HT	DELBARD-CHABERT	F
	Médaille d'Argent	COLOMBE	HT	Paul CROIX	F
	Médaille d'Argent	KORMIT	HT	KORDES	RFA
	Certificat de Mérite	SCARLETTA	M	Louis LENS	B
	Certificat de Mérite	LOUVANIA	M	Louis LENS	B

LYON	Médaille d'Or et Plus Belle Rose de France	LA MARSEILLAISE	HT	DELBARD-CHABERT	F
	Médaille d'Argent	GALIA	HT	Alain MEILLAND	F
	Certificat	TCHIN-TCHIN	P	Louisette MEILLAND	F
	Certificat	ESTELLE	HT	Paul CROIX	F
	Coupe du Parfum	BERNADETTE	HT	DORIEUX	F
MONZA	Médaille d'Or	JACOYEL	HT	JACKSON ET PERKINS	USA
	Médaille d'Argent	ESTELLE	HT	Paul CROIX	F
	1er Certificat	GRAND SIECLE	HT	DELBARD-CHABERT	F
	2e Certificat	SALAMMBO	HT	GAUJARD	F
	Médaille d'Or	JACINK	FL	JACKSON ET PERKINS	USA
	Médaille d'Argent Plus Belle Rose Italienne 1976	VALENTINA CORTESE	HT	F.G. CAZZANIGA	I
ROME	Médaille d'Or	DOUBLE DELIGHT	HT	ARMSTRONG	USA
	1er Certificat de Mérite	MIMISSE	HT	F.G. CAZZANIGA	I
	3e Certif. de Mérite	CLEMENTINA	HT	Jard. « NIKITSKY »	URSS
SAINT-ALBANS	Certificat de Mérite	ANGELINA	A	J. COCKER	GB
	Certificat de Mérite	BABY BIO	FL	E. SMITH	GB
	Certificat de Mérite	PLAY BOY	FL	J. COCKER	GB
	Certificat de Mérite	STARGAZER	FL	HARKNESS	GB
SAVERNE	Médaille d'Argent	DOUBLE DELIGHT	HT	ARMSTRONG	USA
	Certificat de Mérite	PANACHE	HT	DELBARD-CHABERT	F
U.S.A. AARS		FIRST EDITION	FL	DELBARD-CHABERT	F
		DOUBLE DELIGHT	HT	ARMSTRONG	USA
		PROMINENT	FL	KORDES	RFA

La Société Française des Roses désavouant catégoriquement les organisateurs de concours qui acceptent de laisser juger des roses non dénommées et dont ils n'ont aucune assurance qu'elles seront un jour commercialisées se refuse à entériner une habitude aussi déraisonnable. Ne figurent donc dans ce palmarès que les variétés dénommées le jour où a eu lieu le concours.

CONCOURS D'ORLEANS

Réservé à des variétés déjà au commerce depuis un an au moins et quatre ans au plus.

Ont obtenu :

La Rose d'Or de la Ville d'Orléans	PRESTIGE DE BELLEGARDE	P	STYLIC ROSE - A. EVE	F
1er Certificat	LENCHTFEUER	P	KORDES	R.F.A.
2e Certificat	LEGION D'HONNEUR	P	DELBARD-CHABERT	F
Plaquette de Vermeil				
1er Certificat	FEUERZAUBER	FL	KORDES	R.F.A.
2e Certificat	TANAGRA	FL	GAUJARD	F

Sélection faite par l'Association des Journalistes de l'Horticulture

REVERIE

- FLORIBUNDA
- Obtenteur : KORDES SOHNE
- Couleur : orange saumoné
- Editeur : LEON BECK

Rosier floribunda, feuillage dense et végétation buissonnante, hauteur 60/80 cm. Le bouton qui est allongé et pointu, s'ouvre lentement tout en conservant sa belle forme. Il se présente le plus souvent en bouquet mais aussi en uniflore et convient comme fleur à couper de jardin. Ce bouton donne naissance à une fleur d'un agréable coloris orange saumoné, parfumée, résistant bien aux intempéries.

petits conseils beaux jardins

Suivant les régions, les rosiers se plantent depuis octobre jusqu'en avril. Il appartient donc à chacun de déterminer quelle peut être la limite qui est forcément fonction du climat. Mais dans tous les cas les plantations d'automne sont préférables. Au printemps qui suit de nombreuses radicelles se sont déjà formées qui facilitent le démarrage. Mais n'en déduisez surtout pas que vous risquez quoi que ce soit en plantant au printemps. En buttant assez fortement vos rosiers pour éviter que le vent ou le soleil trop ardent, ou les deux à la fois, ne dessèchent les jeunes pousses, en arrosant légèrement au goulot si c'est nécessaire, vous réussirez vos plantations à 100 %. Nous ne reviendrons pas sur la façon de planter puisque nous en avons parlé sur le dernier numéro de notre revue et nous allons examiner ce qu'il convient de faire après la taille dont nous avons aussi parlé.

Il est déconseillé de bêcher vos massifs. Vous risqueriez en le faisant de blesser les racines principales et de détruire des racines secondaires, au détriment de la plante. Comme il faut tout de même ameublir la surface du sol, utilisez pour cela un cultivateur (instrument aratoire, équipé de petits socs permettant un labour superficiel) ou une triandine que vous n'enfoncerez pas profondément. Evitez en faisant ce travail de marcher dans le massif. Vous risqueriez de casser des coursonnes (branches déjà taillées d'où partiront les rameaux qui porteront les fleurs) et ce serait dommage.

Ce travail terminé, attendez que les bourgeons s'allongent. C'est alors le moment de faire une première application d'engrais. Choisissez un engrais minéral complet, bien dosé en potasse, du type 10 × 10 × 20 ou 6 × 13 × 35 par exemple et épandez-le sur le sol à raison de 30 grammes au mètre carré.

La potasse est un élément intéressant pour la culture du rosier. Elle donne à la plante une plus grande résistance aux maladies cryptogamiques. Si l'engrais employé n'en contient pas assez ajoutez 7 gr par m2 de sulfate de magnésie. La magnésie favorise l'assimilation des autres matières nutritives. Ces épandages terminés effectuez un léger griffage pour parachever le travail d'ameublissement déjà fait et enfouissez les engrais qui dès les premières pluies passées produiront leurs effets. Attention encore aux bourgeons qui en période de pousse active, sont très fragiles. Evitez donc les coups malheureux de cultivateur ou de ratissoir sur les coursonnes. C'est aussi l'époque où les rejets (rameaux émis par les racines du porte-greffe) commencent à apparaître. Ils sont d'autant plus nombreux et vigoureux à cette époque que leur végétation a été favorisée par le refoulement de sève provoqué par la taille. Ces drageons se développent au détriment du sujet. Il faut donc les supprimer régulièrement. Ils sont le plus souvent de couleur verte, leurs feuilles sont petites et très dentées, leur tige est très épineuse. L'outil le plus approprié pour les supprimer est la gouge (type gouge à asperges). Les couper au ras du sol est tout à fait inutile. Ces rejets doivent être sectionnés à leur point d'attache.

Vous pouvez alors commencer les premiers traitements. A ce sujet, il est bon d'apporter quelques précisions.

Pour les plantes, comme pour les hommes du reste, un traitement est un ensemble des moyens thérapeutiques employés pour guérir les maladies, voire combattre des parasites. En toute logique, il ne devrait donc y avoir traitement que s'il y a maladie ou parasites. C'est ce qui se passe pour les hommes, mais les plantes sont tellement menacées qu'il faut les protéger. La maladie installée, il est difficile de la guérir et si l'on y parvient, elle laisse toujours des traces. Il est donc préférable de les traiter préventivement.

Ceci n'exclut pas que votre

premier souci soit de choisir les variétés résistantes et nous vous y aidons en publiant chaque année une sélection de celles qui nous semblent être les meilleures.

Il faut aussi considérer que l'emplacement que vous aurez choisi pour planter vos rosiers est très important. Le rosier apprécie les endroits bien ensoleillés et aérés. Le sol doit être physiquement bien équilibré, plutôt fort, bien drainé. L'entretien est aussi un facteur important. Desherbez mais évitez les desherbants chimiques toujours difficiles à manipuler et dangereux. Maintenez l'équilibre biologique de votre sol à l'aide d'engrais organiques. Utilisez modérément les engrais minéraux (un excès d'azote par exemple sensibilise les rosiers aux maladies). Du reste, en général n'abusez ni de l'un, ni de l'autre. Faites ce qu'il faut faire, sans plus. Telle dose conseillée par le fabricant sera bienfaisante, doublée, elle sera nuisible.

Et surtout ne vous affolez pas. Le rosier est une plante vigoureuse et si les maladies qui le guettent sont nombreuses, il en est peu de mortelles.

Les plus répandues sont l'oïdium, le marsonia et la rouille. Quant aux insectes, les pucerons et l'araignée rouge, en raison de leur prolifération rapide et considérable, sont les plus à surveiller.

Le plus dangereux des deux est certainement l'araignée rouge (de couleur jaune et difficile à repérer à l'œil nu). On reconnaît une attaque de ces acariens par la couleur grise que prennent les feuilles. On appelle parfois ce parasite la « grise ». L'araignée rouge sévit surtout sous les climats chauds et secs. Un remède simple et efficace, c'est l'arrosage pratiqué au pied des plantes avant les grosses chaleurs. En même temps, complétez cette remise en végétation par des pulvérisations régulières d'acaricide, ou d'acaricide systémique (véhiculé par la sève).

Le puceron, très connu, est facile à détruire avec un insecticide spécifique (nombreuses marques) en général du groupe « organo-chloré ». Mais là aussi une culture équilibrée ne permet pas à ces insectes de proliférer exagérément (1).

En ce qui concerne les maladies, le blanc (oïdium) est considéré comme chronique sur certaines espèces (Wichuraïana). Il faut donc le traiter préventivement et régulièrement, aucun produit n'étant vraiment curatif, sinon le permanganate de potasse dont nous allons parler. Le soufre, sous toutes ses formes, est un excellent préventif. Les produits fongicides de synthèse du groupe « crotonacé » sont intéressants parce qu'ils agissent à des températures plus basses que le soufre. Un produit couramment utilisé pour la lutte contre l'oïdium est le permanganate de potassium qui a des propriétés curatives mais de courte durée. Il est donc recommandé de faire un traitement préventif 24 h après le traitement au permanganate.

Dans tous les cas les traitements contre l'oïdium se font de manière à bien mouiller le feutrage du champignon.

Le « marsonia », ou maladie des taches noires, est très répandu, il infeste rapidement toute une plantation. Pour le combattre, de nombreux produits nous sont proposés, il semblerait pourtant que ceux à base de « manèbe » aient une efficacité supérieure.

Le problème des parasites et de leur traitement est un problème important et compliqué. De nombreux articles ont été écrits à ce sujet. Il est cependant bon de répéter qu'il ne faut pas être un maniaque du pulvérisateur, qu'il faut opérer à bon escient, et avoir à l'esprit que des insectes intéressants existent qu'il est regrettable de détruire...

Pour faciliter vos traitements, des produits mixtes vous sont proposés. Ils sont faciles d'emploi, mais restent chers. D'autres opérations d'entretien sont nécessaires en cours d'année. L'une d'elles très importante, qui favorise la refloraison, est la suppression des fleurs fanées. Dès la première floraison terminée elle doit être faite régulièrement, premièrement pour l'aspect général du massif, et en second lieu pour favoriser l'émission de nouvelles pousses qui refleuriront rapidement. En effet la sève utilisée pour la formation des fruits change à ce moment de destination et favorise la formation de nouveaux rameaux à fleurs. Ce nettoyage permet aussi l'élimination des rejets.

A ce moment une deuxième application d'engrais complet à raison de 20 grammes au m2 est effectuée, elle aidera encore à la refloraison. Un passage au cultivateur, enfouira l'engrais, maintiendra la propreté, et ameublira la surface du sol. Si le temps est sec, deux à trois arrosages copieux en cours d'été aideront aussi grandement à la remontée des fleurs.

Ces quelques conseils généraux, simples et pratiques, vous permettront de réussir correctement vos cultures de rosiers, qui vous donneront alors les fleurs que vous attendez d'eux.

JEAN RUET

(1) ATTENTION ! L'utilisation des insecticides organiques de synthèse est très dangereuse, utilisez-les à bon escient et suivant les indications du fabricant.

RECTIFICATIF

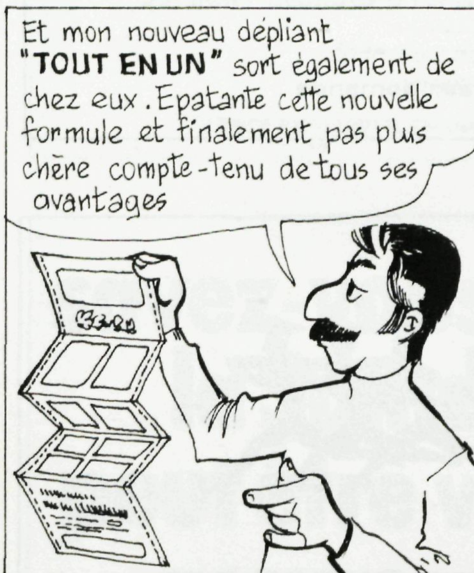
Le tableau de Fantin-Latour reproduit page 17 de notre dernier numéro a pour titre « La lecture » et non pas « Le bouquet »

les découvertes d'Albert BERIS...



















horticolor - allée des savoies, bld laurent bonnevay (immeuble mersen) 69200 vénissieux/lyon - tél. (78) 58.51.54 +


TAPIS JAUNE


TAPIS PERSAN


TAPIS DE SOIE


TAPIS AFGAN

les Amis des Roses

PRIX : 10 F

N° 330 - 2e TRIMESTRE 1977



49 J122-38

DEMANDER LES VARIÉTÉS MEILLAND A VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL



le Souci de L'ÉTIQUETTE *

Vous l'avez pour choisir la place de vos invités ; c'est celui de Meilland pour sélectionner les hôtes de marque de votre jardin ... il vous conseille ces 3 Floribundas :





Florian ® (MEIlaur 695 F) *Rusticana ® (MEIlena 735 F)* *Kalinka ® (MEIhartfo 652 F)*



Florian — Hauteur 55/65 cms
Une grande profusion de fleurs lumineuses à effet spectaculaire.

Kalinka — Hauteur 75/85 cms Roses élégantes délicatement parfumées et d'un tendre coloris.

Rusticana — Hauteur 65/75 cms
Nouveauté particulièrement résistante et d'un étonnant coloris.

Parfaites pour réaliser vos massifs et vos bordures, elles sont très vigoureuses et refleurissent plusieurs fois.

* *Seules les variétés protégées Meilland portent cette étiquette d'authenticité. Vous devez l'exiger sur chaque rosier sélectionné par Meilland, c'est votre garantie .*



cette rose,
« Madame A. Meilland »,
vous est offerte
par la
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DES ROSES
et par
HORTICOLOR
éditions publicitaires
B.P. 22
69631 VÉNISSIEUX
Tél. (78) 58.51.54

Même les aimant beaucoup, nous nous conduisons parfois de manière insensée avec nos fleurs

On se conduit parfois de curieuse façon avec elles! On écrase ou on fend leurs tiges. On met toutes sortes de produits dans l'eau de leur vase: une goutte d'eau de javel, de détergent, une cuillerée de sucre, ou même de l'aspirine. L'intention est bonne, mais malheureusement...

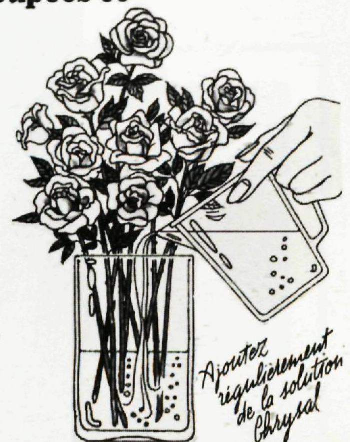


Les fleurs coupées ont besoin de nourriture.

Même de beaucoup de nourriture! Surtout si vous préférez les acheter en boutons. Car dans ce cas elles doivent prendre des forces pour s'épanouir totalement et garder longtemps leur beauté et leur santé. Les fleurs coupées sont évidemment privées de leurs racines et ne tirent plus leur vie du sol. Il faut compenser ce manque par une nourriture appropriée que la tige puisse absorber. Chrysal est la meilleure des nourritures pour les fleurs coupées.

Chrysal est à vos fleurs coupées ce que l'engrais Pokon est à vos plantes.

Chrysal est une nourriture pure, spécialement étudiée pour les fleurs coupées par M. Buys, un des plus renommés ingénieurs chimistes agronomes. Chrysal est aussi essentiel aux fleurs que peut l'être l'engrais Pokon pour vos plantes en pot. Chrysal se charge de donner à vos fleurs un épanouissement total et de garder leur beauté aussi longtemps que si les fleurs étaient encore sur la plante. C'est pourquoi, avec Chrysal, vous profiterez beaucoup plus longtemps de vos fleurs que si vous leur donniez simplement de l'eau.



Voici comment profiter plus longtemps de vos fleurs coupées!



Achetez vos fleurs chez un bon fleuriste. Elles seront fraîches. Il les aura déjà mises dans une solution de Chrysal, car elles ne doivent pas être privées de nourriture, même pas pendant une journée. Chez vous, coupez en biseau un petit bout de la tige avec un couteau bien aiguisé, sans oublier d'enlever les feuilles inférieures. Ne jamais écraser ni couper avec des ciseaux, ni casser, ni fendre.



Faites dissoudre Chrysal dans un litre d'eau tiède, car elle contient moins d'oxygène, ce qui est préférable pour les fleurs. Versez le contenu du sachet dans un récipient, puis ajoutez un litre d'eau. Conformez vous aux indications portées sur le sachet: une dose trop faible ou trop forte pourrait donner de mauvais résultats. **Ne rajoutez jamais de Chrysal à même le vase!**



Après avoir bien nettoyé le vase, remplissez-le aux trois-quarts avec la solution Chrysal et conservez le reste de cette solution, qui se gardera plusieurs semaines, pour remplir à nouveau le vase de temps en temps. Placez ensuite les fleurs dans le vase, en veillant à ce que la coupe des tiges reste bien dans la solution de Chrysal. Il n'est pas nécessaire de les y plonger profondément, simplement elles ne doivent pas être au sec. Vérifiez-le chaque jour!



Ne changez jamais l'eau du vase: moins vous manipulerez les fleurs, mieux elles garderont leur beauté... L'eau restera fraîche de toute façon (même s'il s'agit de dahlias ou de chrysanthèmes)! Tout ce que vous avez à faire est d'ajouter de la solution Chrysal lorsque le niveau baisse dans le vase. Les fleurs en utilisent souvent plus que vous ne l'imaginez!

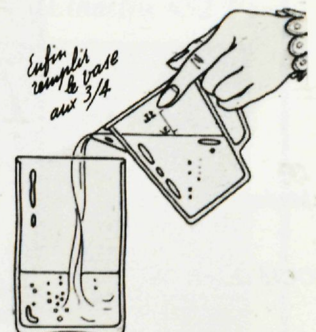


La prochaine fois prenez un paquet de Chrysal.

La plupart des fleuristes vous font cadeau d'un sachet de Chrysal lorsque vous achetez un bouquet. Gentille attention vous permettant de profiter de vos fleurs plus longtemps. Mais un sachet n'est généralement pas suffisant. Il est essentiel de maintenir le niveau de la solution dans vos vases.
Pour cela: La prochaine fois, prenez donc un paquet de Chrysal, suffisant pour dix litres d'eau. Pour un prix modique, vous aurez toujours chez vous les plus jolies fleurs.







Pour échantillons gratuits et documentation veuillez vous adresser à:
France : Mme R. v.d. Casteele, 78 Champs-Elysées, 75008-Paris
Suisse : Bendien B.V., B.P. 4, 8152 Glattbrugg/ZH
Belgique: V. de Crom, 14 Rue Kreglinger, 2100 Deurne.

CHRYSAL EST UN PRODUIT BENDIEN-NAARDEN-HOLLANDE

CHRYSAL



NOURRITURE POUR TOUTES LES FLEURS COUPEES

En tant qu'amateur de fleurs et de plantes vous devez certainement faire la connaissance d'un autre produit de Bendien

POKON

nourriture pour toutes les plantes
Sous forme de poudre économique, mais aussi sous forme liquide.
En même temps faire expédier des échantillons.



courrier des lecteurs

Mme D., PARIS.
Je vous félicite des dispositions prises dans le nouveau règlement de votre concours. Il paraît parfait. Je ferais pourtant une remarque. Si la rose est la plus belle parure d'un jardin, le rosier n'est pas beau en soi. j'ai lu un article dernièrement sur votre revue où l'on conseillait de mêler les rosiers à d'autres vivaces et arbustes pour obtenir un bel effet de jardin naturel et harmonieux. Je partage cet avis et c'est ce que j'ai fait chez moi. Il conseillait aussi de mettre au potager les rosiers à couper. Je partage aussi cet avis.
Donc, ce que l'amateur recherche le plus c'est une belle rose certes, mais aussi important, un rosier fleurissant le plus possible, beau par sa présentation et sa couleur, qui, dans un ensemble, doit être profonde ou lumineuse, gaie ou resplendissante ou romantique et tendre, ou produire une tache de lumière dans un endroit sombre. Ce n'est donc pas seulement à un rosier qu'il faudrait décerner une médaille d'or mais à plusieurs, qui répondraient à des besoins bien définis quant à leur utilisation. J'ai oublié de mentionner le parfum, très important pour un rosier près de la maison surtout pour un grimpant. Je suggère donc que soient distribuées plusieurs médailles d'or pour des raisons très précises : par exemple :
– à celui qui porte les plus belles fleurs à couper (éventuellement),
– au plus beau rosier à massifs,
– au plus parfumé,
– au plus beau grimpant,
– au plus beau rosier-arbuste,
– au meilleur pour bordures.
Car il me paraît impossible qu'un rosier réponde seul à tant d'exigences. Le problème est différent pour les producteurs de roses à couper pour le commerce, et une médaille d'or pour ces producteurs peut ne présenter aucun intérêt pour l'amateur.
J'ai écrit cette lettre avant de lire le reste de la revue et j'y trouve l'article de Georges-Henri Rivière sur le fleurissement d'un village. Le problème de l'amateur ressemble à celui qu'il soulève pour les villages. Il donne une énumération de six catégories de rosiers, – du miniature au pleureur. Je pense que la solution est là : six médailles d'or, une pour chacune de ces catégories.

Nous aimons trop les roses et nous sommes trop exigeants sur la façon de les utiliser pour ne pas vous comprendre mais, si nous vous suivions, nous donnerions un mauvais exemple et voici pourquoi.
Distribuer 6 médailles d'or dans un concours suppose qu'il faut en faire autant pour les médailles d'argent et deux fois plus pour les certificats, ce qui fait près de 30 récompenses par concours et comme il y en a une vingtaine en Europe, on arriverait à une telle prolifération de médailles ou certificats que cela ne signifierait plus rien. En vérité, on en distribue déjà beaucoup trop.
Le meilleur concours du monde est sans contredit The All America Rose Selection. Or, en une trentaine d'années, il a distribué en tout et pour tout 83 récompenses alors qu'en Europe, pendant le même temps, il en a été accordées plus de mille et c'est précisément contre cela que nous essayons de lutter. Et puis, dans un concours, on ne découvre pas autant de rosiers extraordinaires que vous le supposez. C'est évidemment fonction du nombre de variétés présentées mais le lauréat peut aussi bien être un miniature qu'un arbuste ou un grimpant.
Notez que les roses vendues par les fleuristes ne suivent pas la même filière. Les concours s'occupent uniquement des rosiers cultivés en plein air, c'est-à-dire des rosiers de jardin. Ne demandez pas non plus à un rosier de fleurir à l'ombre ou en sous-bois. C'est une plante de plein soleil, ne l'oubliez pas.

Docteur A. M., PARIS
Toutes mes félicitations. D'intéressante, votre revue est devenue passionnante. C'est la seule que je conserve. Comme médecin, je manquerais à tous mes devoirs si je ne vous félicitais pas de l'aide que vous apportez à la recherche médicale contre le cancer. C'est une initiative qui honore beaucoup votre société mais je puis vous avouer que je n'ai pas pu trouver un seul pied de rosier Joëlle chez mes fournisseurs habituels.
Que pensez-vous du panachage des massifs ?

Vos appréciations sur l'intérêt que présente notre revue sont très encourageantes et nous vous en remercions.
Nous savons que de nombreux rosiéristes n'avaient pas de rosiers « Joëlle » à la vente mais vous auriez dû nous passer votre commande et nous l'aurions transmise à l'un de ceux qui en avaient. Faites-le l'an prochain, si c'est nécessaire. Quant au panachage des massifs de rosiers, nous n'en pensons pas grand bien. Tout concourt à rompre l'unité qui est la raison d'être d'un massif. Techniquement, rien ne s'oppose à mélanger des variétés mais il est bien rare que l'effet obtenu soit satisfaisant. Elles n'ont pas le même type de végétation, les unes sont plus ou moins hautes, elles ont un port plus ou moins divergent, fleurissent plus ou moins tôt et vous devinez ce qui en résulte. Si c'est une question d'échantillonnage qui vous pousse à l'envisager, nous pensons que vous obtiendriez un meilleur résultat en constituant de petits groupes unicolores sur gazon plutôt qu'un massif panaché.

M. M. T., AUXERRE.
Les rosiers exigent-ils de nombreux arrosages ?

Le rosier résiste bien à la sécheresse. Ses racines qui s'enfoncent profondément dans le sol lui permettent d'y trouver une humidité suffisante à sa survie si la sécheresse est persistante. Pour en avoir la preuve, il n'est que de voir dans quelles conditiond vivent les églantiers dans les haies ou à l'orée des bois. Il est vrai que les variétés que nous cultivons dans les jardins n'ont pas la résistance d'un églantier et qu'elles ne vivraient pas dans les mêmes conditions. Il faut donc les arroser si le temps l'exige et le faire copieusement (10 litres par pied), sans mouiller le feuillage. Une petite cuvette creusée au pied du rosier évitera les ruissellements, c'est-à-dire une perte d'eau. Si vous arrosez à l'aide d'un tuyau, veillez à ce que la pression soit faible. Enfin, si vous êtes tributaire, en raison des dimensions de votre jardin, de rampes ou de diffuseurs, arrosez très tôt le matin. Naturellement, la cadence des arrosages est fonction de la nature du sol. S'il est sableux, graveleux, ils devront être plus fréquents. Tout ce qu'on entreprend dans la vie exige d'abord du bon sens mais c'est peut être encore plus vrai en jardinage.

Quelle bonne idée de placer davantage de fleurs et de plantes à l'extérieur! Mais rappelez-vous...



...il faut les nourrir!

La tendance des français à disposer fleurs et plantes à l'extérieur se développe rapidement. Quand nous regardons autour de nous, nous constatons que fleurs et plantes font leur apparition partout: sur les balcons, les terrasses, les vérandas, les bords de fenêtres ou simplement sur les perrons. Il semble que tout le monde découvre soudain un endroit à égayer avec des fleurs et des plantes. Quelle bonne idée! Un jardin n'est nullement nécessaire pour créer en ville une véritable atmosphère de plein air - sans oublier toutefois que...

Tout ce qui vit a besoin de nourriture!

Incroyable mais vrai: un petit peu d'eau ne suffit pas! Les plantes à floraison exubérante ont besoin de beaucoup de nourriture, plus en fait que la quantité dont elles disposent dans un pot ou une jardinière. C'est pourquoi vous les nourrirez comme il se doit et suffisamment. Pour obtenir les meilleurs résultats donnez leur du Pokon dont la haute teneur en phosphore est plus élevée que dans d'autres nourritures pour plantes. Or c'est précisement le phosphore qui favorise principalement la floraison. Vos plantes embellissent sans Pokon? Peut-être; mais essayez et vous verrez ce qui arrivera si vous leur donnez régulièrement du Pokon?



Du Pokon à chaque arrosage!

Les plantes en jardinières demandent à être arrosées régulièrement, même sous la pluie car, si le feuillage est abondant, une grande part de l'eau de pluie tombe sur les feuilles et s'écoule hors de la jardinière. **Vous obtiendrez les meilleurs résultats en donnant du Pokon à vos plantes chaque fois que vous les arroserez. Rappelez-vous: tout comme vous les plantes apprécient d'être nourries avec régularité!**

← Une grande part de l'eau de pluie s'écoule hors de la jardinière.

Rappelez-vous les bonnes proportions!

1 gramme de Pokon par litre d'eau dissout dans l'arrosoir. Inutile de peser le Pokon. Une mesure de Pokon pèse environ 3 grammes, ce qui suffit pour 3 litres d'eau. Si vous préférez n'utiliser Pokon qu'une fois par semaine c'est facile: veillez seulement à mettre 3 grammes de Pokon par litre d'eau. N'oubliez pas d'arroser vos plantes avec de l'eau ordinaire entre temps.

Soyez raisonnable - faites des économies!



Pokon est non seulement d'une pureté totale et la nourriture idéale pour vos plantes en jardinière, mais c'est aussi un produit très économique. En achetant un paquet grand modèle, vous ferez des économies. **Pokon est présenté en boîtes de 60 grammes, en mini-seaux de 250 grammes et en pots de 500 grammes et d'un kilo.** Un pot d'un kilo vous permet d'économiser considérablement. La fermeture de tous les modes d'emballage permet de conserver le Pokon dans des conditions parfaites.

Quelques conseils utiles:

Veillez à laisser un espace pour l'arrosage



Ne remplissez pas jusqu'au bord les pots avec de la terre. Pour faciliter l'arrosage prévoyez un espace d'un centimètre au dessous du bord. Comme les êtres humains, les plantes détestent avoir les pieds mouillés; c'est pourquoi le fond d'une jardinière devra toujours être percé de deux trous. Puis, les pucerons aimant autant que vous les plantes saines, luttez contre eux en utilisant le Pokon Spray, insecticide efficace, non polluant, sans danger pour l'homme et les animaux domestiques.



Sans aucun effet polluant

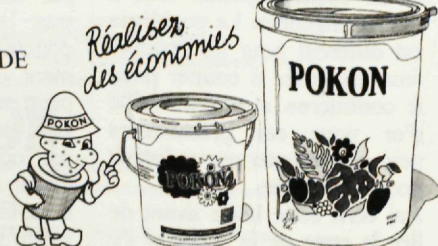
Pour échantillons gratuits et documentation veuillez vous adresser à:

France:
Mme. R. v.d. Casteele, 78 Champs-Elysées, 75008-Paris.
Suisse:
Bendien B.V., B.P. 4, 8152 Glattbrugg/ZH.
Belgique:
V. de Crom, 14 Rue Kreglinger, 2100 Deurne.

POKON EST UN PRODUIT
BENDIEN-NAARDEN-HOLLANDE

POKON

NOURRITURE
POUR TOUTES LES PLANTES





courrier des lecteurs

Mme L. D., PARIS.
J'avais deux parties de jardin (voir plan ci-contre) planté d'une cinquantaine d'ormes splendides : 150 ans, 40 m de haut, 2,60 m de circonférence. Ils viennent d'être abattus, les souches restant en place. Le terrain, déjà très mauvais, a été dévasté. Les haies de charmille de 3 m de haut, pour la partie Est, sont très abîmées. Je voudrais boucher les trous par deux rangs superposés de rosiers, un peu comme le mur fleuri d'une récente revue. Je pense planter en A1 et B1 des rosiers cent-feuilles mousseux ordinaires et remontants, rugosa, rouges, roses et blancs.
Sur le talus B2, je voudrais mélanger : Rosa Hugonis, Persian Yellow et autres. Enfin, il me restera à planter en A2, le bord de la terrasse. J'oubliais : il y a en C Sud-Est un triangle surplombant la rue, alors Nevada ? ou Portland ? Jacques Cartier ? ou autre ?
Puis-je dans les rosiers-arbustes, mélanger La France, Maréchal Niel, Albertine, etc. ? Mais, tous, greffés sur Canina ; les boutures que j'ai faites ont également très bien réussi.

Sans connaître les différents niveaux de votre propriété, il nous est bien difficile de répondre aux questions que vous nous posez.

Pour réaliser un mur fleuri, il faut d'abord avoir le mur derrière lequel la terre affleure à son sommet, c'est-à-dire un mur de soutènement.
A partir de là, c'est facile. On plante au pied du mur des rosiers grimpants qu'on palisse et, au sommet, d'autres rosiers grimpants qu'on laisse retomber.

Mais en matière de rosiers, souvenez-vous qu'il y a toujours au départ un choix à faire entre remontants et non-remontants.
Le mieux est, croyons-nous, de vous aider à faire ce choix.
Commençons par les grimpants. Nous supposons que vous avez un mur ou, pour le moins, deux niveaux dont vous pouvez consolider la paroi avec un enrochement, par exemple.
Pour les rosiers plantés au pied et qui sont palissés, vous pouvez utiliser des climbings. En voici quelques-uns excellents et bien remontants : Super Star, Sarabande, Rose Gaujard, Grand Hôtel, Haendel, Grimpant Delbard.
Pour le sommet, il est préférable d'utiliser : Interville, Parure d'Or, Iskra, New Dawn. Tous ces rosiers sont remontants.
Naturellement si vos talus sont en pente, le problème est un peu différent. Vous pourriez alors envisager de garnir le haut avec des rosiers arbustes et un des talus avec hypericum calycinum et l'autre avec plumbago larpentae, par exemple.
Comme rosiers-arbustes, vous pourriez faire un choix parmi les variétés suivantes qui sont toutes excellentes et remontent bien, surtout si l'on prend soin de supprimer les vieilles fleurs :
Golden Wings (jaune), Marguerite Hilling (rose – en planter deux par trou, au lieu d'un), Nevada (blanc rosé), Lyric (rose clair), Sparrieshop (rose), Cappa Magna (rouge), Heidelberg (rouge), Bonn (rouge), Red Prince (rouge), Pièce d'Or (jaune), Belle au Bois Dormant (rose), Feu d'artifice (rose), et tous les rugueux.

Pour le « triangle » qui donne sur la rue, vous pouvez choisir parmi ces rosiers-arbustes ou essayer un grimpant à faible développement, comme New Dawn, Iskra ou Parure d'Or, par exemple.
Mais, bien entendu, si vos goûts vous portent plutôt vers les rosiers botaniques ou les roses anciennes, notre choix ne vaut rien. Si c'est le cas, dites-le nous et nous recommencerons.

Quelques recommandations : Puisque vous êtes sur du calcaire, refusez catégoriquement tout rosier greffé sur multiflora (syn. polyantha).
Vous pouvez accepter comme porte-greffe : Pfander, Laxa, Froebelli ou Polmeriana. Ce sont des variétés de canina, préférables au type qui produit de nombreux rejets. D'autre part, soignez la plantation. Relisez le nº 319, pages 32 et 33 : c'est capital.

Mme D. B., LILLE
Quel est le meilleur moyen de conserver le nom des rosiers. les étiquettes s'effacent et il est bien imprudent de se fier à sa mémoire ?

Seule une étiquette en zinc et gravée répondrait, sur le terrain, à votre souci. Mais qu'elle soit en zinc, en bois ou en carton, une étiquette est toujours disgracieuse. Le moyen le plus sûr et le moins coûteux de conserver les noms de vos rosiers consiste tout simplement à les relever sur un plan très sommaire que vous ferez de vos plantations.

Mme H. de C., NANTES
Pourriez-vous me dire quel est le désherbant le plus efficace pour les rosiers ?

Non seulement nous ne vous donnerons le nom d'aucun désherbant, mais nous vous déconseillons vivement l'emploi de ce genre de produits. Dans un jardin d'amateur ils sont à proscrire, la plupart présentant des risques d'accumulation et de rémanence dans le sol, après plusieurs années d'utilisation. D'autre part, nous savons que les amateurs cherchent surtout à détruire les mauvaises herbes vivaces qui ont pu s'établir dans leurs massifs (liserons, chiendent, chardons, par exemple). Or il n'existe, à notre connaissance, aucun désherbant permettant de détruire ces mauvaises herbes vivaces et qui soit, en même temps, sélectif. Nous regrettons de vous décevoir mais notre souci de ne dire que la vérité nous oblige à le faire dans votre intérêt même.

Mme A. Z. METZ
Nous venons de faire construire et nous avons planté un grand nombre de rosiers dans le terrain que nous avons à aménager. Nous nous sommes adressés pour cela à un entrepreneur qui nous a interdit de cueillir des fleurs cette année sur nos rosiers. Que faut-il en penser ?

Cet entrepreneur n'a pas tort mais il est bien sévère. En cueillant trop de fleurs sur un rosier l'année de sa plantation, il est certain qu'on risque de l'épuiser. Il faut lui laisser le temps de s'installer, de reconstituer sa charpente et son système radiculaire. Mais l'excès en tout est un défaut, vous le savez bien, et pour ne pas vous priver de vos premières roses nous vous autorisons à en couper quelques-unes de temps en temps. Ayez cependant la sagesse de ne couper pendant cette saisons que des tiges courtes, à trois feuilles environ sous le bouton.

photographiez votre jardin

Nous souhaiterions passer dans notre revue des vues de jardins d'amateurs.

Chacun pourrait y trouver une idée.

Il ne s'agit pas de compétition mais uniquement de montrer ce qu'on a chez soi d'insolite, de spectaculaire ou plus simplement de réussi.

Ce peut être une façade ou une entrée bien fleurie ou une pelouse, une cour, un mur. Ou bien un ensemble ou encore, un rosier isolé qui a pris des dimensions exceptionnelles ou particulièrement fleuri ou, à la rigueur, une variété devenue introuvable.

Naturellement les gros plans, c'est-à-dire la photographie d'une seule rose, même si elle est très belle, ne présentent aucun intérêt. Ce qu'il faut, c'est une scène, même modeste, de laquelle on puisse éventuellement s'inspirer.

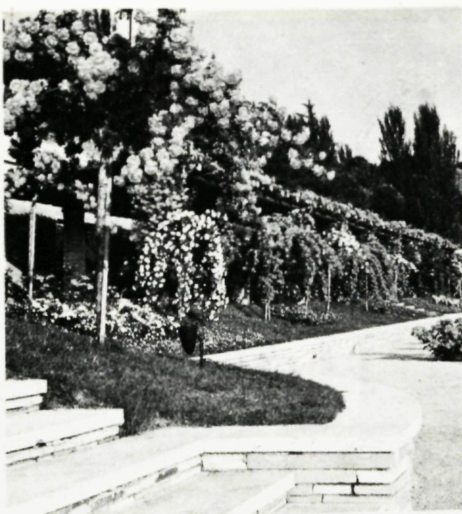
Mais ce qu'il faut surtout nous envoyer, ce sont des diapositives d'excellente qualité.

Les reproductions sur papier ne nous servent absolument à rien pour réaliser une photogravure.

Naturellement, ces documents gagneraient à être complétés par quelques explications ou, au moins, à être légendés.

Ils ne seront utilisés qu'après avis de nos techniciens mais tous seront renvoyés, à condition que nous sachions bien d'où ils viennent car, trop souvent, des lettres nous sont adressées simplement signées et restent non identifiables.

La saison étant éminemment propice, nous espérons, grâce à vous, faire une ample moisson de documents photographiques.



les Amis des Roses

REVUE DE LA SOCIETE FRANÇAISE DES ROSES
Parc de la Tête-d'Or, 69459 Lyon Cedex 3. Tél. (78) 89.16.02. C.C.P. 67.61 Lyon.
Sous le patronage de Monsieur le Président de la République et de Monsieur le Ministre de l'Agriculture. Président d'honneur : Monsieur le Maire de Lyon. Président : M. Armand Souzy. Vice-présidents : Mme Brun-Rispal, Mme Henri Mathieu, M. Debaux, M. Falconnet, M. Perrin. Trésorier : M. Orard. Chargé du concours : M. Griffon.

Trésorerie

Membre titulaire (avec service de la revue) : 40 F. Membre bienfaiteur (avec service de la revue) minimum : 60 F. Nous attirons l'attention de nos sociétaires sur le fait que notre cotisation-abonnement s'entend pour l'année entière et part du 1er janvier. Passé cette date, et sans avis contraire, nous continuons à assurer le service de la revue.

Couverture : Détail de la roseraie du Parc de l'Ouest à Madrid

création HORTICOLOR - LYON   Dépot légal n° 340 - Le Gérant : G. Schyrr   Imprimerie Fouquet-Simonet, Bourgoin-Jallieu

Adieu, Mister Wheatcroft...



M. et Mme Harry Wheatcroft *

Se croire un personnage est fort commun dans notre monde, mais l'être vraiment est une autre affaire. Harry Wheatcroft le fut, et d'une dimension internationale. On ne sortait pas d'admiration et d'étonnement devant cet homme qui semblait s'être échappé d'un roman de Dickens. La légende s'en était emparé de son vivant et si tout ce qu'on disait de lui n'était pas exact, tout aurait pu l'être.

Officiellement, fut-il « Jardinier de la Reine » comme on l'a écrit ? Je ne le crois pas mais ce que je sais bien c'est que, lors des expositions que S.M. la Reine Elisabeth inaugurait, ce qui est assez fréquent car, dans ce pays où l'on aime les fleurs, l'exemple vient de haut, elle s'arrêtait toujours à son stand et causait longuement avec lui.

Des journalistes bien intentionnés, mais mal informés, en avaient fait un lord. Il ne le fut pas mais seulement celui grâce à qui la Grande-Bretagne connut, la première, les plus belles roses du monde. Et ceci valait bien cela.

Epris de liberté, sa tolérance était quasi totale. Il pardonnait tout, sauf la violence. C'est ce qui lui valut d'être emprisonné à 17 ans et demi comme objecteur de conscience. Libéré avant terme parce qu'atteint de tuberculose, il choisit de vivre au grand air et c'est ainsi, qu'après des péripéties sans grand intérêt, il devint rosiériste.

Ses débuts furent difficiles. C'est dans un modeste terrain de 5 000 m² qu'il cultiva ses premiers rosiers et, faute de mieux, il logeait avec sa famille dans une caravane. Mais un homme de son intelligence ne devait pas rester long-





S.M. la reine Elisabeth à l'exposition de Plymouth en 1952 *

← Harry Wheatcroft avec le duc de Windsor (photo Associated Press Ltd.)

temps dans cette médiocrité. Avec des moyens différents sa production allait atteindre deux millions de rosiers, dans une année où aucun ne fut vendu. C'était en 1939 et, tenu par son gouvernement de cultiver des céréales, pour libérer ses terrains, il brûla ses rosiers.

Harry Wheatcroft ne fut pas un créateur mais un « découvreur » de roses. Les nouveautés dont il avait besoin, il allait les chercher chez les autres. Avec un sens étonnant, un don inné, il découvrait toujours, dans les variétés encore inconnues qu'on lui présentait, celle qui allait devenir célèbre et dans son pays ses introductions étaient attendues avec impatience.

Esprit fin et cultivé, il fréquentait de nombreux artistes. Dans ce milieu il était considéré comme un des leurs. Avec un réel talent n'avait-il pas joué pendant longtemps la comédie dans une troupe d'amateurs. Mais son goût des arts ne se limitait pas là. La peinture l'attirait autant que les lettres et la sculpture autant que la musique; c'est en dilettante qu'il les appréciait et avec le même goût très sûr que celui qu'il avait pour les roses.

Toujours à l'aise quelles que soient les circonstances, il portait avec la même distinction les vêtements les plus insolites, le smoking ou le short et c'est sans doute pour cette raison qu'on lui pardonnait toutes ses audaces. Il évitait soigneusement les discussions passionnées, les réunions houleuses et si, par la force des choses, il y était mêlé, sa meilleure arme pour en sortir ou désamorcer l'atmosphère la plus tendue était l'humour. Je l'ai vu mettre, par ce moyen, des assemblées en joie qui n'y étaient pourtant pas préparées, en soulignant simplement avec une finesse d'esprit et un flegme qui n'appartenaient qu'à lui, le comportement absurde de ceux qui un moment plus tôt étaient prêts à se battre. Sa présence seule était apaisante et c'est cette façon personnelle qu'il avait de considérer les êtres et les choses qui ont fait de lui un homme aussi exceptionnel.

Il resterait beaucoup à dire sur lui. Entre autre, qu'il fut un conférencier recherché ou l'auteur de trois livres excellents. Que sa bonté s'exerçait discrètement mais efficacement auprès de tous ceux qui avaient besoin d'une aide ou d'un réconfort et qu'elle l'a fréquemment conduit jusque dans les prisons.

On a souvent remarqué sa désinvolture en toutes circonstances mais, avisé comme il l'était, personne ne saura jamais si elle n'était pas feinte. Comprenant le français jusque dans ses moindres subtilités, personne ne saura jamais pourquoi il le parlait si mal, et pas davantage si l'acteur né qu'il était n'est pas resté en scène toute sa vie. Mais c'est sans importance.

Sa fin, que rien ne laissait prévoir, fut heureuse. Elle survint brusquement au retour d'une courte promenade qu'il venait de faire dans son jardin et cette dernière image qu'il emporta de notre monde était certainement une de celles qu'il chérissait le plus

A. S.

* *Photos extraites du livre « The root of the matter » de Harry Wheatcroft - éditeur : Goldin Eagle, London*

Culture en plein air la fleur coupée

Chez moi, on a toujours le sécateur à la main. Je ne proteste pas. Pourquoi se priver d'un joli bouquet ? Mais pour économiser les rosiers du jardin d'agrément qui étaient tout de même menacés, j'en ai plantés au potager où, petit à petit, ils ont remplacé les légumes. Ma mère, qui m'apprit à aimer les fleurs, et qui alliait à une sensibilité exceptionnelle un sens des réalités qui ne l'était pas moins, protestait quelquefois contre cet état de choses. Elle le faisait à sa manière, avec esprit et indulgence. « Si les fleurs se mangeaient, disait-elle en souriant, nous serions la famille la mieux nourrie du monde ! »

Alors, pour lui faire plaisir, je plantais trois rangs de salade que nous laissions monter à graines et autant de haricots verts que personne ne cueillait. Et la preuve étant faite une fois de plus de l'inutilité chez nous de ce genre de culture, l'année suivante je replantais des fleurs.

Tige coupée avant terme



Les rosiers destinés à la fleur coupée méritent des soins particuliers : plantation à 0,60 m les uns des autres pour faciliter la cueillette et leur épanouissement, apport d'engrais un peu plus copieux après la taille et la première floraison, binages fréquents mais légers pour ne pas blesser les radicelles ou, ce qui est mieux, paillage assez épais, traitements réguliers par poudrage de préférence, pour ne brûler ni les fleurs, ni les feuilles, arrosages copieux (au pied, bien entendu), taille courte (2 ou 3 yeux) et sévère (3 à 4 rameaux au maximum). Vous aurez moins de roses mais elles seront plus belles. Enfin, si vous voulez des tiges uniflores, choisissez bien vos variétés et éboutonnez, c'est-à-dire laissez seulement sur chacune d'elles le bouton terminal.

Naturellement, si vous préférez la quantité à la qualité, taillez plus long et laissez plus de rameaux, c'est-à-dire faites une taille normale. Vous pouvez même, pour étaler la floraison, tailler en deux fois.

La première fois : relativement tôt et long.

La deuxième fois : tard et court.

Mais, malgré tous vos soins, n'attendez pas de vos rosiers qu'ils vous donnent des tiges de 70 à 80 cm comme les fleuristes vous en proposent. Ces roses ont été cultivées en sol riche et en serres, c'est-à-dire à l'abri du vent et à une température relativement élevée. Mais, traités de la même façon, tous les rosiers ne produiraient pas d'aussi longues tiges. Il faut que la variété s'y prête et celles spécialement créées pour la culture en serre, pour la fleur coupée, pour le forçage ne font généralement rien de bien en pleine terre.

des rosiers pour et conservation

Il y a deux façons de cultiver des roses dans un potager : soit en leur réservant une surface suffisante où ils seront placés sur un, deux ou trois rangs et espacés les uns des autres comme je vous l'ai dit, soit en les plantant le long de l'allée principale ou des allées secondaires si elles sont assez larges.

C'est une excellente méthode qui embellira votre potager et les rosiers bénéficieront des soins fréquents qu'on donne toujours à cet endroit du jardin : fumure plus fréquente, plus abondante, arrosages, binages, desherbages, etc.

Que vous en coûtera-t-il ? Quelques salades, quelques poireaux, une poignée ou deux de haricots verts, quelques tomates. Avouez que c'est peu, eu égard au plaisir que vous procureront vos rosiers dont vous pourrez alors avoir un véritable échantillonnage, sans que cela nuise en rien à l'unité de votre jardin.

Mais il ne s'agit pas seulement d'avoir de beaux boutons de roses sur pied : faut-il encore les conserver longtemps en vases et, pour cela, quelques précautions sont à prendre.

La cueillette doit se faire tôt, le matin. Choisissez des boutons assez mûrs, qui laissent bien apparaître la couleur de la fleur. Coupez les tiges juste au-dessus d'une feuille et laissez toujours au moins deux yeux sur la partie de tige restante, pour provoquer le départ rapide d'un nouveau rameau, le dernier œil étant dans toute la mesure du possible orienté vers l'extérieur.

Dès la cueillette terminée, trempez vos fleurs jusqu'à la tête dans de l'eau, tempérée de préférence, pendant plusieurs heures, après avoir raccourci les tiges au tout dernier moment d'un centimètre avec un outil bien tranchant, et légèrement en biseau. Evitez le sécateur : la pression qu'il exerce sur la tige risquant de boucher les vaisseaux.

Si vous avez des fleurs à transporter, ce qui est fréquent lorsqu'on possède une propriété secondaire, laissez-les dans l'eau jusqu'au dernier moment et enveloppez-les entièrement dans une feuille de plastique. Ne lésinez pas sur la grandeur : c'est un emballage relativement bon marché et qui peut servir longtemps si l'on en prend soin.
Arrivé chez vous, avant de les disposer dans des vases, supprimez les feuilles de la base des tiges sur un bon tiers de leur longueur (partie qui devra être complètement immergée) et raccourcissez-les à nouveau d'un centimètre et toujours en biseau.

Evitez à vos fleurs les courants d'air et les situations anormalement chaudes : proximité d'un radiateur, par exemple, ou d'une fenêtre fermée ensoleillée.

Dans la journée, vos roses se trouveront bien d'une légère pulvérisation faite avec de l'eau tempérée et si vous possédez un chauffage central, n'oubliez pas les humidificateurs : vos fleurs s'en trouveront bien et vous aussi.

Enfin, chaque soir, placez-les dans l'endroit le plus frais de votre appartement.

Pour comprendre ces quelques recommandations, il suffit de savoir que l'eau est essentielle à la vie des plantes vasculaires, c'est-à-dire qui contiennent des vaisseaux, ce qui est le cas de la plupart de celles que nous utilisons dans nos bouquets : roses, œillets, dalhias, chrysanthèmes, glaïeuls, par exemple.
Chargée de substances tirées du sol, elle forme la sève brute qui, refoulée par les racines et aspirée par la transpiration qui se produit au niveau du feuillage, circule dans les vaisseaux à travers toutes les parties de la plante.

Il est évident que l'eau pure ne répond pas totalement à ce besoin. Ce n'est qu'un pis-aller. Alors faut-il ajouter à cette eau un produit pour conserver les fleurs coupées ? Il y a seulement quelques années, en posant cette question, je n'aurais pas été pris au sérieux mais aujourd'hui, leur efficacité étant enfin reconnue, je n'hésite pas à en recommander l'emploi.

Apportant aux fleurs :
- une solution nutritive,
- des sels minéraux facilitant la pénétration et le transport de la solution dans les vaisseaux des tiges,
- un antiseptique neutralisant le développement des micro-organismes responsables de la pollution de l'eau des vases et des mauvaises odeurs qu'elle entraîne,

ces produits prolongent leur vie et maintiennent leur beauté à tous les stades de leur épanouissement. Mais attention, seulement dans la mesure où lorsque vous les cueillez, les achetez ou les recevez elles sont dans un état physiologique normal, c'est-à-dire à condition qu'elles n'aient pas souffert.
Si vous utilisez un conservateur, il n'est pas nécessaire de changer l'eau des vases. Il suffit de faire le plein, si besoin est, avec la même solution que vous pouvez avoir en réserve puisqu'elle se conserve plusieurs semaines.

Comme j'ai le souci de parler uniquement de ce que j'ai vérifié, je vais vous livrer les résultats d'observations que j'ai faites dans le courant de l'hiver dernier.

Ayant eu à acheter des roses pour un anniversaire que nous allions fêter en famille, j'en ai placé la moitié dans un vase rempli d'eau pure et l'autre moitié (pourquoi ne pas dire toute la vérité) dans une solution de Chrysal. Les vases étaient les mêmes. L'eau des premières a été changée tous les jours et les tiges de chaque rose recoupées en biseau d'un centimètre chaque fois. Les autres sont restées dans leur solution de Chrysal jusqu'au bout, le plein ayant été fait uniquement lorsqu'il y avait nécessité. Or les premières ont duré 7 jours et les autres 13.

Alors je me suis amusé à faire le calcul suivant :
J'avais payé ces roses, qui étaient très belles et hélas très chères à cette époque de l'année, 12 F pièce.
Le prix journalier des premières a donc été de :
12 : 7 = 1,71 F
et celui des autres de :
13 : 7 = 0,92 F

Je vous laisse le soin de conclure.

En résumé, à partir du moment où la fleur est privée de sève, c'est-à-dire où elle est coupée, il faut lui offrir au moins un succédané, et à tous les stades de son épanouissement car la moindre défaillance dans le circuit peut tout compromettre.
Dans un cas comme dans l'autre, c'est-à-dire que l'eau soit pure ou additionnée d'un produit de conservation, des précautions sont à prendre qui sont importantes :
– Utiliser des vases très propres
– Supprimer les feuilles inférieures des tiges : aucune ne doit tremper dans l'eau
– Recouper les tiges en biseau
– Ne jamais les écraser, ni les fendre : il faut que la coupe soit nette
– Toute blessure étant néfaste, ne supprimez pas les épines
– N'ajouter à votre eau ni sucre, ni chlore (eau de javel)
– Utiliser une eau tiède et même légèrement chaude : elle contiendra moins d'oxygène
– Pour la même raison, réduire la pression en ouvrant modérément vos robinets lorsque vous remplissez vos vases : l'oxygène est en effet un poison pour les cellules de la vie, elle les oxyde et les détruit.

Ceci dit, je ne saurais passer sous silence les protestations, d'adhérentes surtout, qui admettent mal que des roses achetées chez le fleuriste se fanent parfois avant même de s'épanouir.
Pour ralentir ce flétrissement prématuré, vous ne pouvez guère que les entourer des mêmes soins que ceux dont je viens de vous parler. Un détail cependant : en hiver, achetez de préférence des roses dont le bouton est suffisamment ouvert.

C'est tout ce que vous pouvez faire.
Pour le reste, et c'est hélas le plus important, vous êtes complètement désarmé et voici pourquoi.
Les roses vendues par les fleuristes sont cultivées en serres et, suivant les saisons, récoltées une ou deux fois par jour ou seulement tous les deux jours. Mais elles ne sont pas vendues pour autant.
Alors commence, si je peux dire, leur « chemin de croix ».

C'est d'abord, si la demande n'est pas suffisante, un séjour plus ou moins prolongé dans des chambres froides. Fait dans des conditions adéquates de température : 1 à 3 °C, d'hygrométrie : 90° et de durée : 20 heures, il est plutôt bénéfique mais, comme fréquemment elles y séjournent davantage et dans des conditions qui sont loin d'être satisfaisantes, elles s'y déshydratent. Mais ce n'est pas tout. Il y a ensuite le transport, puis une station plus ou moins longue chez le grossiste, qui les distribue enfin au fleuriste qui, lui, ne les vend pas forcément le même jour. Entre le moment de la cueillette et celui de l'achat par l'utilisateur il s'est souvent écoulé 5 ou 6 jours. or, lorsqu'on sait que la moyenne de conservation est de 6 à 7 jours, on comprend pourquoi elles se fanent aussi rapidement.

Pour tenter de remédier en partie à cet inconvénient, certains producteurs commettent parfois l'erreur de cueillir leurs roses plus tôt qu'il ne faudrait, autrement dit avant terme. C'est alors la catastrophe car elles ne mûriront pas. Toutes celles dont le bouton s'ouvre imparfaitement et dont le pédoncule se recourbe (voir photo) ont été cueillies de cette façon, et Dieu sait si c'est disgracieux dans un bouquet. Vous avez pu le constater. Est-ce un mal sans remède ? Non, certainement.

Les premiers à s'en soucier devraient être les producteurs qui investissent des sommes énormes dans la modernisation de leurs installations : serres conditionnées, avec contrôle

de la température, de l'hygrométrie, du CO_2, etc., mais semblent tout ignorer de la physiologie des plantes après récolte. Quant aux fleuristes ils devraient d'abord s'appliquer à raccourcir les circuits au lieu de rechercher la facilité; le remède absolu consistant bien entendu à faire connaître à l'utilisateur la date de la cueillette, ce qui n'est pas pour demain.
Aux fleuristes qui sont sûrs de ce qu'ils vendent, je conseille d'afficher bien en vue dans leurs magasins, l'avis suivant :

« NOUS GARANTISSONS LA DURÉE DE NOS ROSES PENDANT 8 JOURS, SOUS LA SEULE CONDITION QU'ELLES SOIENT CONSERVÉES CONVENABLEMENT. »

ce serait peut être salutaire et certainement profitable à ceux dont le souci est de vendre des fleurs de qualité.
Lorsqu'on parle de rosiers pour la fleur coupée, on pense toujours à ceux dont les tiges portent une seule et unique fleur. Pourquoi cette sorte de ségrégation ? J'ai par exemple sous les yeux, au moment où j'écris ces lignes, quelques fleurs d'un floribunda rose dans un petit vase. Elles sont sur mon bureau depuis huit jours au moins et aussi belles qu'au moment où je les ai cueillies. Et qui plus est, elles sont parfumées. C'est vraiment ravissant. Qu'exiger de plus ? La beauté a bien le droit d'épouser toutes les formes et je ne comprends pas pourquoi un bouquet de floribunda ou de polyantha n'éveillerait pas le même sentiment d'admiration que celui d'un hybride de thé lorsqu'il a une bonne tenue dans l'eau.
N'est-on pas trop esclave de ses habitudes, sinon de la mode ?

A. S.

Au cours de cet article, j'ai longuement parlé de la conservation des roses coupées. J'ai même chiffré le résultat de l'expérience que j'ai faite avec un des produits qui les aident à survivre. Mais préférant prouver plutôt qu'affirmer, j'ai demandé et obtenu pour vous que des échantillons soient mis grâcieusement à votre disposition pour que vous en fassiez l'essai. Avouez que l'occasion est trop belle pour la laisser échapper et bien négligents seront ceux qui n'en profiteront pas.
Il vous suffit d'en faire la demande à :
Madame Van de Casteele,
Importateur exclusif de Chrysal,
78, Champs-Elysées, 75008 Paris.



Voici quelques variétés recommandées pour la fleur coupée de pleine terre : elles ne sont pas données dans un ordre préférentiel.

ROMANTICA 76	Vermillon clair	parfumée
SUPER STAR	Orangée	parfumée
SONIA MEILLAND	Rose porcelaine	
CHARLES DE GAULLE	Mauve	parfumée
ROSE GAUJARD	Rouge cerise	
GOLESTAN	Rouge cerise	
GAMMA	Rose amarante	parfumée
VIRGO	Blanche	
ÉMINENCE	Mauve	parfumée
SISSI	Mauve	parfumée
LANDORA	Jaune	parfumée
VERSAILLES	Rose frais	
PRIMA BALLERINA	Rose carminé	parfumée
BARONNE DE ROTSCHILD	Pourpre rosé	parfumée
PAPA MEILLAND	Rouge velouté	parfumée
ANTIGONE	Jaune orangé	
MARIA CALLAS	Rouge rose	
ASTRÉE	Rose saumoné	
BEAUTÉ	Abricot clair	
CARLA	Rose saumoné clair	parfumée
ILLISCA	Rouge cerise	parfumée
TIFFANY	Rose	parfumée
DOUCHKA	Rouge cardinal	
MABELLA	Jaune	parfumée
NATACHA	Rouge foncé	parfumée
AVON	Rouge intense	parfumée
BLANCHE PASQUA	Blanche	
DOLCE VITA	Rose saumoné	
GRAND PRIX	Corail rosé nuancé d'ocre	
CANASTA	Rouge lumineux	parfumée
BETTINA	Orange cuivré	
LANCOME	Rose cyclamen	
WHITE SATIN	Blanche	parfumée



LES ROSES DE NOS JARDINS

d'Henry FUCHS

Editions FLORAISSE - 6, avenue Léon-Harmel - 92167 ANTONY Cedex

Henry Fuchs est un des meilleurs rhodologues du monde. Je le dis comme je le pense. J'ai eu le bonheur de visiter des jardins en sa compagnie. Je ne sais par quelle magie des mots il les transforme et parler de roses avec lui est un enchantement. Il sait tout et l'exprime avec une telle simplicité et une si grande sensibilité qu'on est tout surpris de comprendre ce qui jusque-là vous avait échappé. Mieux, il vous laisse l'impression que les mille choses qu'il vous apprend, vous les saviez déjà.

Je pensais dernièrement, et non sans nostalgie, à ces promenades, à ces entretiens au cours desquels j'avais appris tant de choses, et si agréablement, lorsqu'un livre est arrivé, que je n'attendais pas. Un de plus, me suis-je dis ! Mais quand je l'ai sorti de son étui et que j'ai découvert qui en était l'auteur, je n'ai eu qu'une hâte, celle de le lire et j'ai revécu ces heures délicieuses que je viens d'évoquer. J'ai retrouvé intactes mes émotions passées et j'ai remercié l'auteur de m'avoir conduit à nouveau dans le monde enchanté et sans limite, qui est celui des roses et qu'il connaît si bien.

Ce livre, il ne l'a pas voulu savant. Vous n'y trouverez pas un mot que vous ne connaissiez déjà, et c'est en vous promenant au milieu des roses, comme je l'ai fait il y a longtemps, et des arrangements les plus heureux, que vous seront révélés les secrets qui vous permettront de résoudre tous vos problèmes de culture, d'entretien, d'utilisation ou de multiplication de vos rosiers. Vous y apprendrez même à en créer de nouveaux.

La seule déception qui vous guette, vous la connaîtrez en refermant le livre. Mais suivez mon conseil : relisez-le souvent.

.A. S.

UN NOUVEAU TRAITEMENT POUR LES ROSIERS

LA MUSICOTHERAPIE



Comme beaucoup d'autres, j'ai lu le livre de Peter Tompkins et Christopher Bird : « La vie secrète des plantes », traduit de l'américain par Liliane Fleurney - Robert Laffont, éditeur. Il affirme que grâce au polygraphe (1) la preuve est faite que les plantes entendent, ressentent, peuvent nous reconnaître, s'attacher à nous, comme n'importe quel animal domestique et même deviner nos pensées les plus secrètes. Naturellement, je refusai d'abord d'y croire mais ayant lu, quelque temps après, dans une revue réputée pour le sérieux de ses informations, que plusieurs plantes (on ne les citait pas) exposées à de la musique « Pop » pendant deux semaines en étaient mortes, cela me donna à réfléchir. Ma première idée fût que si certaines musiques pouvaient tuer les plantes, d'autres devaient en toute logique les guérir et je décidai de me livrer à quelques essais dans mon propre jardin. La Musicothérapie était née... Pour éviter tout malentendu sachez d'abord que ce nouveau traitement (qui n'est pas polluant) ne supprime pas les anciens. Il combat uniquement la crispation et la morosité. En un mot, il facilite leur épanouissement.

Mais, lorsqu'on s'engage dans une voie nouvelle, on commet des erreurs d'appréciation. Les miennes furent nombreuses. N'avait-je pas imaginé que n'importe quelle chanson devait plaire à n'importe quel rosier ! C'était compter sans leur susceptibilité et j'en fis l'expérience en installant d'abord un tourne-disque au milieu d'un massif « panaché ». Je ne me souviens plus de ce que j'avais choisi comme disque, mais si ce ne fut pas la révolution, ce fut au moins l'émeute. Ce qui prouve bien que le panachage est à déconseiller.

Les rosiers sont aussi très sensibles aux circonstances. J'en fis l'expérience en leur offrant « La Marseillaise » (nouvelle version pourtant) un 24 décembre à minuit et « Petit Papa Noël » un 14 juillet. Dans les deux cas ce fut un beau chahut. Les réussites heureusement sont nombreuses et je peux vous en citer quelques-unes qui, chez moi, ont fait leurs preuves. Sissi, par exemple, raffole de « Si, si, si, ce n'est qu'une sérénade », « In the Moon » est la chanson préférée d'Apollo, « Il pleut bergère » convient parfaitement à Astrée, la petite bergère qui vécut sur les bords du Lignon, Bayreuth appelle la Tétralogie, à condition qu'elle ne soit pas mise en scène par Patrice Chéreau. Et comment Charme de Vienne n'apprécierait-il pas « Le Beau Danube Bleu » (qui ne l'est du reste pas autant qu'on l'affirme). Courvoisier admet parfaitement que « Boire un petit coup c'est agréable ». Le « Petit oiseau de toutes les couleurs » plaît infiniment à Colibri. « Quand çà fait boum... » à Feu d'Artifice. Haendel exige toujours son célèbre Largo. « Là-haut sur la montagne » convient parfaitement à Matterhorn. « La vie parisienne » à Maxime. « Ma pomme » à Maurice Chevalier. Mais il y en a qui vous paraissent logiques et qui sont contestées. Je me souviens encore de cette soirée où je fis entendre « Ça ne tourne pas rond » à Picasso. Quel histoire ! Pur sang se vexa d'une bien jolie chanson « Un fiacre allait trottinant ». Et Jockey en fit autant en écoutant « Grand-père, vous oubliez votre cheval... ». C'est qu'on ne connaît pas toujours suffisamment les événements qui ont influencé la vie d'un rosier. Opéra, par exemple, a très mal supporté « L'Opéra de quat'sous ». Il paraît que ce théâtre nous coûte beaucoup plus cher que çà, mais je l'ignorais.

Et puis c'est comme dans la vie, il y a des conséquences qu'il faut prévoir. Ainsi, lorsque dans le silence des nuits d'été Solo fredonne « Je suis seul ce soir », elles sont incalculables. C'est un va-et-vient continuel. les Erotika, les Tempérament, les Coup de Foudre et autres Cœur d'Amour encombrent les allées. Que de fécondations croisées ces soirs-là ! Fugue paraît sensible à « Reviens, veux-tu » alors qu'Escapade ne se lasse pas d'écouter « J'ai sauté la barrière, hop-là ». Pour Atoll, « Une île au soleil » s'impose comme « Un violon sur le toit » pour Tzigane. Mais « Le leçon de musique » a profondément vexé Arthuro Toscanini. Il n'en a, dit-il, à recevoir de personne et Mozart serait, paraît-il, dans le même cas. Sibelius reste obstinément fidèle à « La Valse triste » et Samba à « Mexico ». A Garden Party offrez « Vin pétillant », mais sans en abuser. Quant à Prima Ballerina, c'est une variété hyper-sensible. Jouez-lui « La mort du cygne » mais arrêtez-vous avant son agonie. Evitez toute chanson qui suggère la douleur ou l'apitoiement sur soi. « Je danse les larmes aux yeux » est déprimant. Les marches funèbres sont aussi déconseillées. En somme, il faut du bon sens pour choisir ses disques. « Hello, le soleil brille » passé trop tôt dans la saison fait un mal quasi irréparable à l'âme de n'importe quelle rose.

Elles ont aussi avec nous d'autres traits communs. Elles sont jalouses et susceptibles. Prima Ballerina, par exemple, dont j'ai déjà parlé, ne doit pas entendre une musique de ballet sur laquelle danse Tutu mauve. Et Maria Callas fera sûrement une éruption de marsonia si vous ne lui réservez pas exclusivement la « Tosca ».

D'aucuns disent qu'ils parlent à leurs roses (ce qui est merveilleux) mais c'est pour ajouter qu'elles ne leur répondent pas (ce qui est ridicule). Comment peuvent-ils à ce point nier l'évidence ? Ils sont sourds ou bien de mauvaise foi. Qu'ils aillent consulter un bon oto-rhino ou peut-être, plus simplement, qu'ils relisent « Le petit prince » ! Non seulement elles parlent mais elles chantent depuis la découverte de la Musicothérapie.

Bien sûr, vous avez tout loisir d'être sceptique. Pourtant apprenez que nous avons l'intention de donner bientôt un concert et presque toutes les roses de notre jardin ont promis d'y participer. Nous vous invitons tous, mais nous signalons à ceux d'entre vous qui, habitant trop loin, ne pourraient y assister, qu'il sera certainement retransmis en Mondiovision. Donc, une occasion à ne pas manquer. Pour la date, consulter votre journal habituel. Il s'en fera sûrement l'écho.

Une précision encore : des places seront réservées aux rosiers en pots, accompagnés.

Inspiré d'un article de Louis G. GROSS, Vineland, New Jersey, paru dans « The American Rose »

Traduit et adapté par Mme S. Sokol Membre de la Société Française des Roses

(1) Appareil utilisé pour détecter le mensonge.

LAS ROSALEDAS DE MADRID

par le Colonel Friera

Del Instituto de Estudios de Jardineria y Arte Paisajista



Dire que Madrid est une jolie ville est une évidence qui fait sourire, car c'est bien autre chose, et je ne doute pas qu'on puisse l'exprimer aussi bien et en aussi peu de mots que celui qui a écrit que « le plus grand bonheur était de vivre au bord du Manzanares et, tout de suite après, au paradis, à condition de voir Madrid par une lucarne du ciel ».

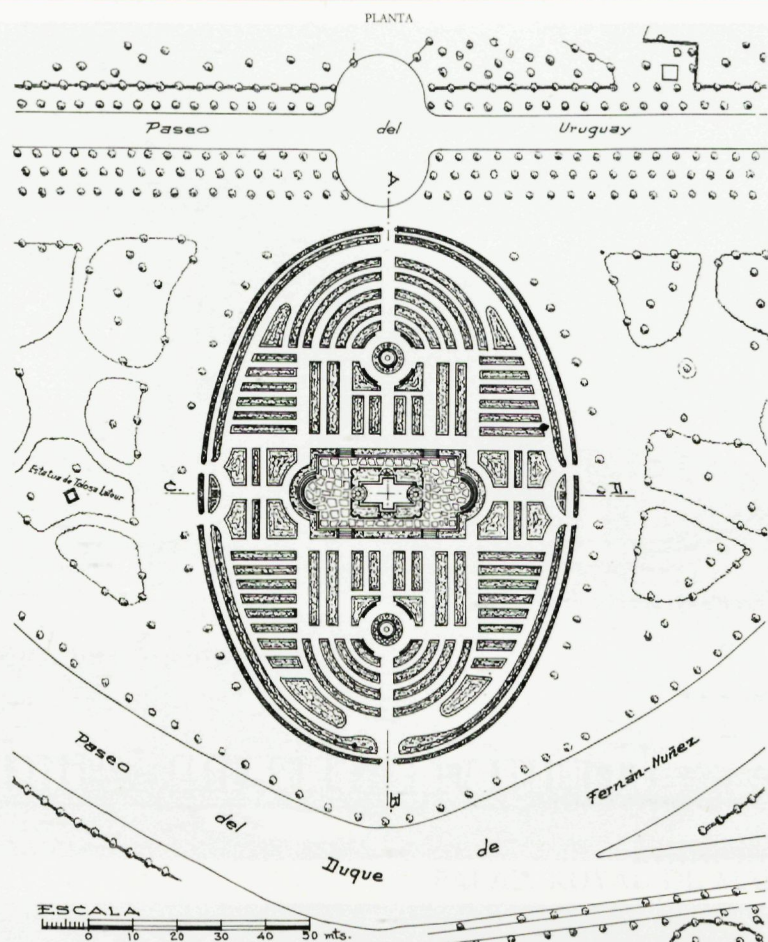
Il n'a pas dit pourquoi, il n'a rien expliqué et pourtant, il a tout dit. Cet attrait exceptionnel et mystérieux, presque envoûtant, est multiple. Madrid, c'est un ciel unique au monde, c'est l'air qu'on y respire, un air qui vient des lointains sommets montagneux qui l'entourent ou de la Sierra de Guadarrama, et qui s'enrichit au printemps de l'odeur des pins et des cistes. C'est l'hospitalité et la joie de vivre des madrilènes. C'est un rythme de vie, aussi bien que la richesse de ses musées ou le contraste de ses quartiers. C'est l'émotion qui vous étreint devant la découverte de son histoire, c'est l'extraordinaire sentiment de beauté qui se dégage d'un équilibre harmonieux et je ne connais personne qui ait quitté Madrid sans regret.

La capitale de l'Espagne possède aussi des parcs et c'est d'eux que nous allons parler ou, plus modestement, des roses que l'on y voit.

Le Buen Retiro est le plus ancien, et, peut-être, le plus admiré. Situé au centre même de la ville, c'est une véritable oasis de 130 hectares. Des arbres vénérables lui apportent leur ombrage, et un petit lac, la fraîcheur de ses eaux. On y découvre des jardins pleins d'attraits, des palais et des monuments et, par la grâce de don Carlos Prats Rodriguez del Llano, une roseraie, peut-être un peu perdue dans cette immensité, mais d'une grande beauté. Revenant d'une fête célébrée dans le parc de Bagatelle, ce dernier, qui était alors maire de Madrid, forma le projet de créer cette roseraie. Des plans furent établis, le sol fut préparé et les plus beaux rosiers commandés aux producteurs français.

Mais un des événements les plus tragiques de l'Histoire allait se produire : la guerre, et du fait de la mobilisation des chemins de fer par l'armée, l'expédition des 12000 rosiers commandés se heurta à de grandes difficultés. Ils arrivèrent enfin au mois de mars 1915 et, malgré la date avancée pour notre climat, on prit le risque de les planter. Ils occupèrent les plates-bandes qui entouraient la serre que le marquis de Salamanque avait offerte à Madrid.

Cinquante jours après la plantation, une première rose apparaissait alors que pointaient les bourgeons des autres



LA ROSERAIE DEL RETIRO

rosiers. Sur le nombre, seuls 65 furent perdus. La roseraie était sauvée. Elle fut solennellement inaugurée la même année.

Entre-temps, une difficulté avait dû être surmontée quant à la dénomination de ce jardin de roses. Le maire de Madrid avait proposé « Roseria », mais d'autres noms furent mis en avant : « rosarium, rosario, rosera, rosero, rosalera, rosal, roseral, roseras, roseira, rosalal, rosetum et rosaleda ». Ce fut une grande confusion et, sur l'intervention de personnalités du monde des lettres et des arts, le nom finalement adopté fut le dernier cité, c'est-à-dire « Rosaleda » et, depuis, il désigne tous les jardins de roses en Espagne.

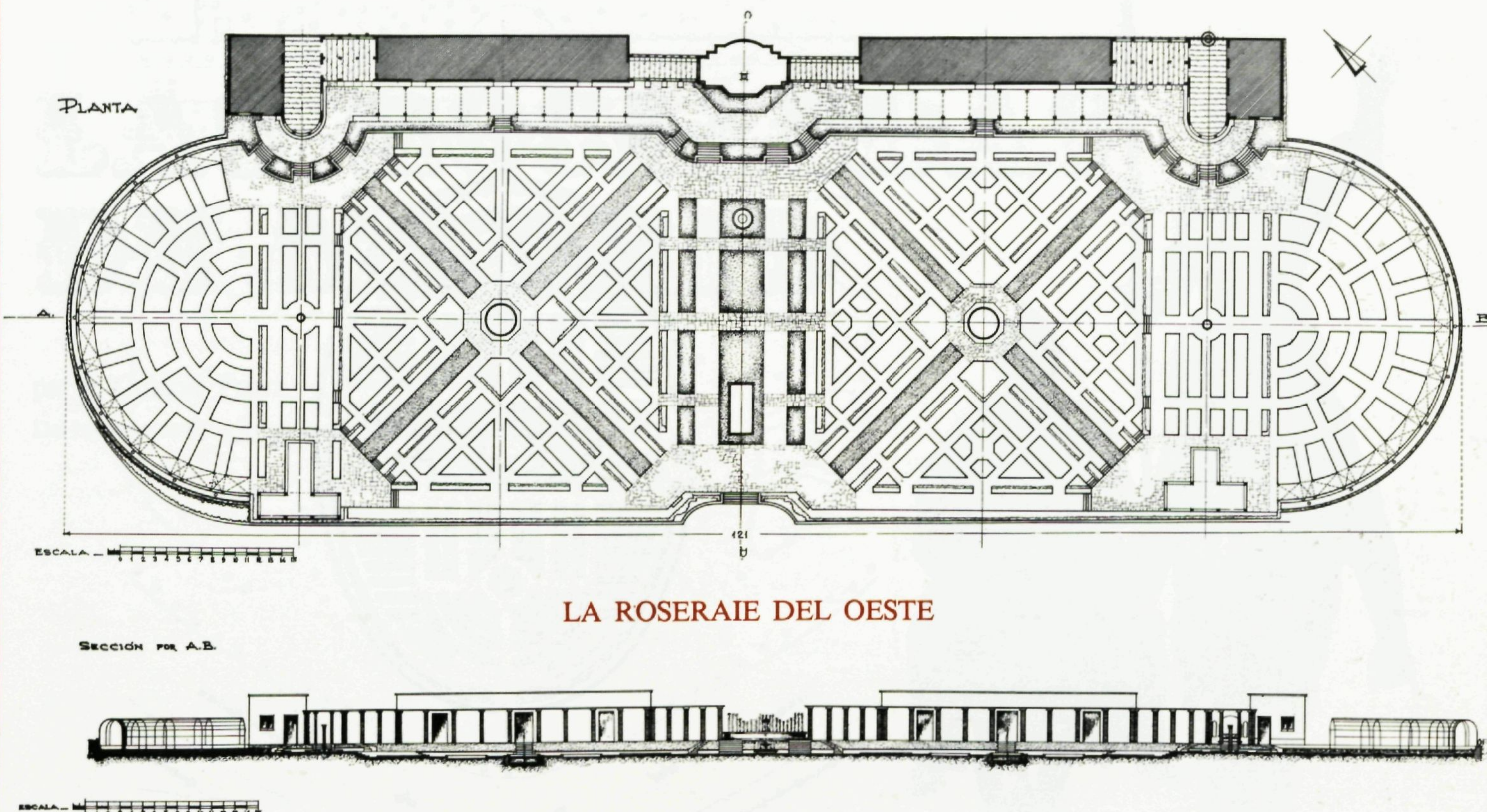
La roseraie du Parc del Retiro devint rapidement le lieu de rendez-vous du «Tout Madrid ». Le matin, avant de se rendre au cours San Jeronimo, où se trouvait « Lhardy », ou rue de l'Arenal, où était « Viena », on venait faire une promenade en voiture autour de la roseraie et de la « glorieta del Angel Caido », pour y revenir l'après-midi où chaque famille s'exhibait dans de luxueux coupés automobiles ou une calèche tirée par deux chevaux. Que de promesses s'y échangèrent, dont nous voulons croire qu'elles furent toutes tenues !

Quelques années après, on supprima la serre, ce qui permit de gagner en visibilité et de créer un bassin aquatique entouré de rosiers nains et décoré d'une fontaine. De nombreux bancs y sont disposés qui permettent le repos et, dans la contemplation d'un ensemble aussi merveilleux, on est bien vite hors du temps.

La roseraie del Retiro possède, comme on le voit sur le plan, une forme ovale. Sa composition est bien équilibrée. Elle occupe 7200 m² et compte aujourd'hui plus de 7000 rosiers comprenant toutes les catégories : nains, arbustes, tiges, pleureurs, grimpants, etc. l'entretien est assuré avec beaucoup de soins et, chaque année, on a la surprise d'y trouver de nouvelles introductions et de nombreux embellissements.

Roseraie du Parc del Oeste

A la limite occidentale de Madrid, sur la pente qui descend vers le bassin du Manzanarès, deux parcs importants, le parc de Rozalès et le parc de l'Ouest, offrent aux promeneurs leurs ombrages, leur verdure, leurs fleurs et leurs allées sablées. Tout le long de la promenade il y a même des buvettes entourées de tables et de chaises invitant au repos et, de cette terrasse naturelle, la vue surplombe les jardins qui descendent jusqu'au fleuve.



LA ROSERAIE DEL OESTE

C'est dans la partie basse, qui en était l'endroit le plus abandonné, que Ramon Ortiz créa la grande roseraie qui porte aujourd'hui son nom. C'est certainement l'œuvre la plus remarquable de cet élève du célèbre paysagiste Forestier, le créateur de la roseraie de Bagatelle à Paris et du parc Marie-Louise à Séville.

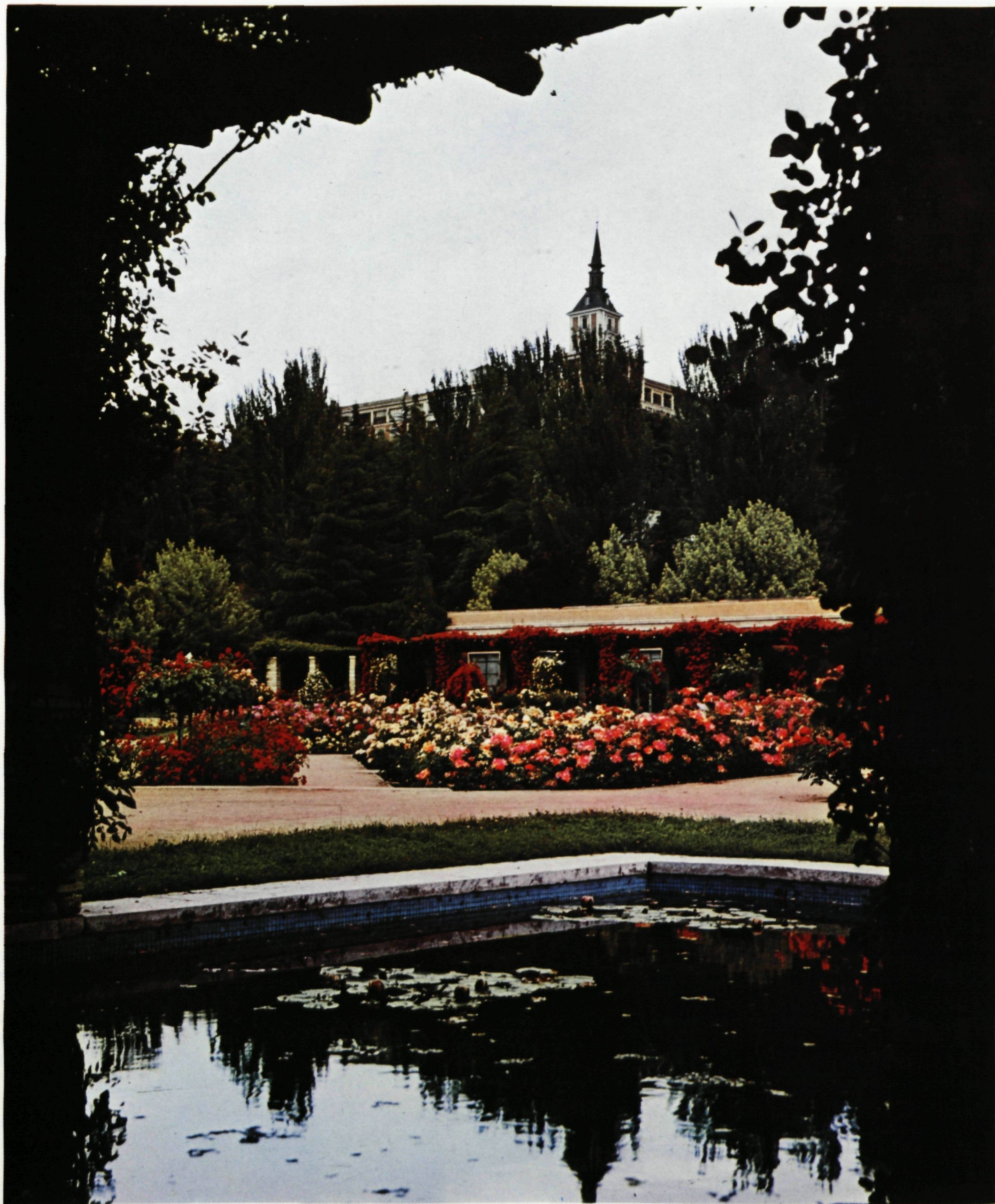
Commencée en 1954, elle fut inaugurée en 1956, ce qui reste inexplicable pour ceux qui connaissent l'importance des travaux qu'elle a exigés : mais elle avait été si longuement, si soigneusement pensée, qu'il n'y avait plus qu'à l'exécuter lorsque ceux-ci furent entrepris. Des arbres d'essences diverses allaient former pour elle un écrin de verdure d'une telle beauté qu'il appelait un bijou et Ramon Ortiz l'y déposa sous la forme d'une roseraie. Avec une imagination débordante et une maîtrise absolue, il allait créer dans un tracé classique le jardin de roses le plus libre qui soit. C'était l'aboutissement de toute une vie de recherches et de réflexion. Une promenade dans cette roseraie est aujourd'hui un don du ciel. Tout ce qu'on attend d'un rosier y est généreusement offert et il semble que la nature ait voulu récompenser tant d'efforts, car nulle part ailleurs les rosiers ne fleurissent avec une telle exubérance.

Des arceaux formant des voûtes croulent sous une profusion de fleurs, des rosiers grimpants enserrent de leurs bras souples et fleuris d'élégantes colonnades ou bien escaladent des pergolas qu'ils recouvrent de feuillages et de fleurs. On va d'enchantements en enchantements. C'est un déferlement de couleurs. On ne voit que des roses ; à vos pieds ou suspendues dans le ciel : partout, elles s'offrent à vous. L'ombre elle-même se teinte de leurs nuances, et l'air se fait plus doux, chargé de leur parfum. C'est une fête indiciblement belle, une fête peut-être vouée au culte païen de l'admirable statue qui la domine de son bassin d'écume où baignent ses pieds nus. C'est Amphitrite en sa conque d'argent, ou Vénus, ou quelque nymphe attardée ici bas, ou rien de tout cela. Ce que l'on sait seulement, mais sûrement, c'est qu'on doit cette œuvre, bien près du chef-d'œuvre, au sculpteur Fédérico Coullant Varela. Elle apparaît, sur un fond de verdure, dans une eau jaillissante aux reflets irisés dont le chant ne se tait ni le jour, ni la nuit. Et, luxe suprême, cette radieuse image, et tout ce qui l'entoure, se reflète dans un immense miroir d'eau disposé à ses pieds.

Cette rosaleda, entretenue aujourd'hui avec soin par Don José Luis Pita Romero, directeur des jardins de la ville, est certainement un des joyaux les plus purs que Madrid offre à ses visiteurs.

PALAIS ROYAL DE MADRID

PUERTA DE ALCALA



Détail de la « rosaleda » du parc « del Oeste »



Détail de la « rosaleda » du parc « del Retiro »



Détail de la « rosaleda » du parc « del Oeste »



Détail de la « rosaleda » du parc « del Oeste »

Détail de la « rosaleda » du parc « del Oeste »

Détail de la « rosaleda » du parc « del Oeste »

Détail de la « rosaleda » du parc « del Oeste »



Détail de la « rosaleda » du parc « del Oeste »

Une lettre de Haute-Volta ...

Madame Thaïs KRIEGER
Consulat de France
B.P. 109 à OUAGADOUGOU
(Haute-Volta)

le 23 Mars 1977

Monsieur le Président,

Je m'excuse d'avoir tant tardé à vous répondre.

Les roses poussent bien en Haute-Volta, elles sont cependant moins grosses qu'en France. Du fait qu'il fait très chaud ici, elles fleurissent presque toute l'anné

Pour ma part, j'ai plus de cent rosiers dont une soixantaine sont des plans que j'ai fait venir de France, les autres étant le produit de boutures dont le résultat est très satisfaisant. Quand je suis arrivée à Ouagadougou venant de Bobo-Dioulasso - capitale économique de la Haute-Volta - il y avait encore peu de gens qui faisaient pousser des roses, en ramenant mes plans de Bobo par la route (363K) j'ai communiqué aux membres de l'Ambassade de France et du Consulat "le virus", et maintenant chacun de nous possède des rosiers.

Les époques où elles fleurissent le mieux se situent de décembre à mars, et en période d'hivernage c'est-a-dire de juillet à septembre. Les conseils donnés dans la revue "Les Amis des Roses" m'ont bien souvent été utiles, ...ai tiré grand profit.

Les numéros de votre revue qui me manquent sont ...ivants :

319 - 3èmé trimestre 1974
326 - 2ème trimestre 1976
329 - 1er trimestre 1977.

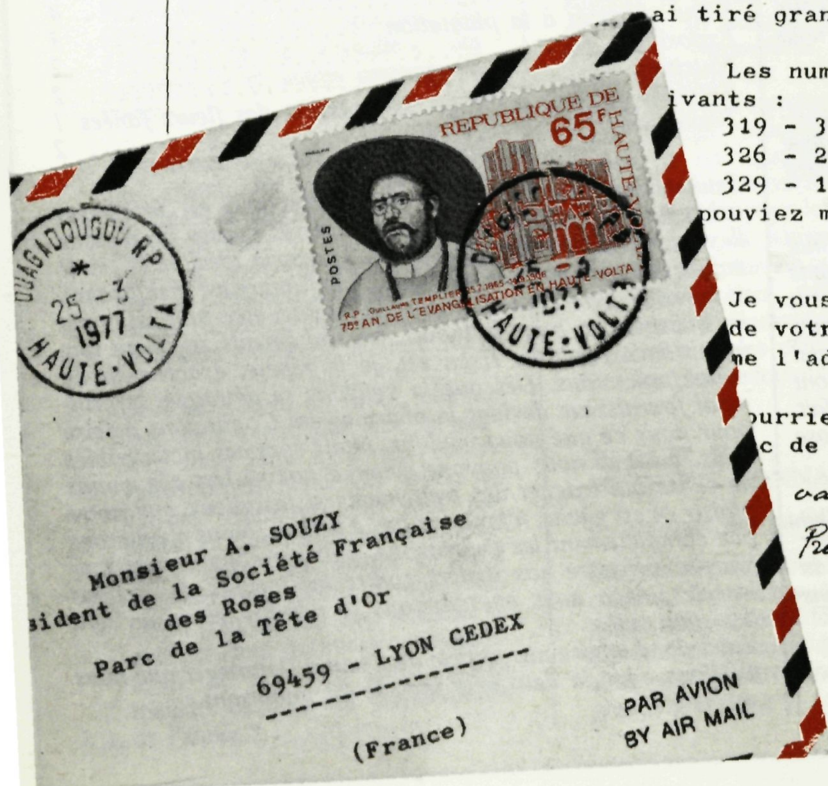
...pouviez me les faire parvenir, cela me ferait grand

Je vous signale que je m'ai pas reçu ma carte ...de votre Société pour l'année 1977, vous m'obli...ne l'adressant.

...ourriez-vous me dire quand à lieu l'exposition de ...c de La Tête d'Or ?

...vous prie de croire, Monsieur le Président, à mes sentiments distingués.

— Th. Krieger



SOIGNONS NOS ROSIERS

De nombreux lecteurs regrettent que Claude Denninger ait mis un terme à ses chroniques. Les nouveaux venus se plaignent d'en ignorer la majeure partie et les anciens affirment qu'un bon conseil ne perdrait rien à être répété.
Nous sommes heureux que les mérites de notre collaborateur soient ainsi reconnus. Depuis près de dix ans, avec assiduité, compétence et bénévolement, il a veillé sur la santé de nos rosiers. Ses articles ont eu un retentissement qui a dépassé le cadre de nos frontières puisque souvent l'autorisation de les publier nous a été demandée par des publications étrangères. Mais que chacun se rassure, Claude Denninger ne nous a pas quittés et nous reverrons sa signature dans notre revue, plus rarement peut être, mais sûrement.

En attendant et pour répondre au souhait de nombre d'entre vous, nous publierons à nouveau certains d'entre eux qui nous ont été spécialement demandés.

Comme introduction à cette rétrospective, je voudrais faire quelques observations sur la prévention des maladies car il semble que le meilleur moyen de s'en préserver soit généralement oublié.

Nos ennuis de santé sont souvent dûs à une hygiène de vie mal équilibrée. Dans notre alimentation, il peut y avoir par exemple absence, ou simplement insuffisance, d'un ou de plusieurs éléments indispensables à la nutrition de l'organisme (avitaminose, carence en fer, calcium, protéines, etc.). La sous-alimentation est aussi un facteur de troubles graves. Mais les excès alimentaires ont des conséquences aussi fâcheuses. N'en n'avons-nous pas tous fait plus ou moins l'expérience ? Or ce déséquilibre nous prédispose incontestablement aux maladies.

Il en est de même des rosiers que nous cultivons. Acheter un rosier n'importe où, le planter n'importe comment, sans se soucier de l'exposition ou de la composition du sol est à la portée du premier venu. Et ce premier venu réussira parfois, mais dans quelle mesure ?

Et voilà pourquoi nous recevons à longueur d'année les doléances d'amateurs découragés.

Entretenir cette idée que le plus difficile en jardinage est de faire le trou, c'est tromper ceux qui s'y adonnent. La vérité est qu'il s'agit d'une chose sérieuse, qui exige beaucoup d'attention. Tout ceux que la culture des plantes difficiles a tenté me comprendront. Le rosier n'en est pas une, heureusement, mais il mérite tout de même un minimum de soins et de connaissances et, si l'on n'a pas le courage de prodiguer les premiers et d'acquérir les secondes, il est préférable de s'occuper d'autre chose.

La réussite étant représentée par le chiffre 20, en voici, à mon avis, les composantes et la part qui leur revient :

Variétés	2
Qualité du rosier acheté et état à la plantation	4
Qualité du sol	4
Soins apportés à la plantation	3
Exposition	2
Nutrition	2
Entretien du sol, arrosage, suppression des fleurs fanées	1
Traitements	2

Seulement, attention ! Cette évaluation, qui est forcément arbitraire, est un tout. Entre ces diverses causes de réussite il y a interdépendance. J'ai choisi l'exemple idéal mais, si le sol ne convient pas, par exemple, si la fumure est insuffisante, si le rosier livré était de mauvaise qualité, etc., tout est remis en question et, pour le moins, les traitements prennent une importance capitale. Il en est, je le répète, exactement de même pour nous. Dès que la machine se détraque, le principal fournisseur devient le pharmacien. Continuons à faire pour nous ce que nous voulons. Nous sommes incorrigibles mais, puisque nous pouvons éviter à nos rosiers ces ennuis de santé qui exigent des traitements si fastidieux que notre plaisir en est gâché, n'hésitons pas à le faire. Nous n'éviterons pas complètement les traitements, puisque nous aurons toujours à défendre nos rosiers contre les méfaits de certains insectes, mais nous en réduirons le nombre et ce ne sera déjà pas mal.
Voici donc un premier article de Claude Denninger que nous publions pour la deuxième fois. Il est important.

A. S.

CHRONIQUE PHYTOSANITAIRE

Pour la décoration des jardins, petits ou grands, des parcs, des agglomérations urbaines, des espaces verts que l'on voit heureusement se développer même autour des usines, le rosier est certainement le végétal réunissant le maximum de qualités. Ceci est bien connu et justifie pleinement le large emploi qui en est fait.
Mais comme la perfection rare en ce monde, peut-être atteinte pourtant par la rose, le rosier lui-même est encore loin d'être sans défaut. Par exemple, de ses ancêtres il conserve les épines redoutables tout en ayant perdu leur résistance aux parasites et aux maladies.

Cette sensibilité varie d'ailleurs considérablement d'une variété à une autre et il est vrai que beaucoup d'entre elles même parmi les plus belles, résistent relativement bien aux agents pathogènes. D'autres, nombreuses hélas, ne sauraient survivre sans notre aide ou, du moins, perdraient toute valeur ornementale sous les attaques du « blanc », de la « rouille », des « pucerons » et autres ennemis du rosier.

Pour rester objectifs, reconnaissons que même les rosiers sauvages, églantiers de nos haies, de nos montagnes ou ceux introduits des pays lointains, sont rarement épargnés par les parasites. Ils souffrent seulement moins de leurs attaques que les rosiers améliorés par la culture.

De toute façon, un rosier, comme tout autre plant, doit être en parfaite santé pour avoir son entière valeur ornementale. Or, même les variétés résistantes ne sont pas belles lorsque les parasites ont déformé leurs tiges, cloqué et taché leurs feuilles, même si leur végétation n'en est pas trop affectée. Et quel est l'ami des roses qui supporterait de voir ses chers rosiers malades pendant une grande partie de l'année ?

Donc, en attendant que les rosiéristes obtenteurs nous créent des rosiers totalement réfractaires aux parasites – il est possible qu'ils y parviennent – tout cultivateur de roses doit veiller sur la santé de ses précieux arbustes et les protéger contre leurs parasites et leurs maladies par tous les moyens mis, heureusement, à sa disposition.

Sous le titre « SOIGNONS NOS ROSIERS » nous allons traiter ce sujet important en une série d'articles qui paraîtront sur plusieurs numéros de notre revue. Notre but est d'aider principalement les amateurs à reconnaître les parasites de leurs rosiers, à faire eux-mêmes un diagnostic précis de leurs maladies et à choisir, en connaissance de cause, le remède approprié parmi les innombrables produits phytosanitaires proposés dans le commerce.

Sur plusieurs numéros, avons-nous écrit. Alors, le lecteur devra-t-il attendre la fin de ces cours, donc plus d'un an puisque notre revue n'est que trimestrielle, avant de savoir défendre ses rosiers ? Nous allons de suite le rassurer à ce sujet. Pour protéger rationnellement les rosiers, il est nécessaire de bien connaître leurs ennemis et les produits utilisables pour les combattre. Cependant nous pouvons déjà, en peu de lignes, donner quelques conseils élémentaires suffisant pour permettre à l'amateur le moins averti d'éviter les dégâts des parasites les plus redoutables.

CE QU'IL FAUT AU MOINS CONNAITRE

1/ Au sujet des parasites

Comme presque tous les végétaux cultivés, les rosiers ont leurs organes aériens, leurs feuillages principalement, menacés par des parasites pouvant être répartis en deux grands groupes :

– les insectes, auxquels peuvent être rattachés les acariens,
– les champignons parasites.

Les insectes et acariens comprennent de nombreuses espèces. Certains, tels que les tenthrèdes, rongent les feuilles. D'autres, comme les pucerons, épuisent les plantes en suçant la sève. Un temps chaud et sec favorise le développement de ces parasites. Ils apparaissent donc particulièrement pendant les périodes de beau temps du printemps et de l'été.

Les champignons parasites sont les responsables des affections appelées maladies cryptogamiques. Leurs attaques insidieuses passent inaperçues pendant que leurs filaments microscopiques envahissent les tissus des feuilles, des tiges, des fleurs aussi, parfois. C'est la période d'incubation, comparable à celle que l'on observe dans le cas des maladies infectieuses humaines. Ensuite apparaissent les premiers symptômes, puis les dégâts, sous des aspects variés. Voici les plus courants sur feuilles : taches noirâtres, pustules orangées ou brunes, duvet blanchâtre d'aspect farineux, déformations, chute prématurée. Les fructifications du champignon, de taille microscopique elles aussi mais toujours réunies en grand nombre, constituent les taches colorées. Elles sont entourées d'une plage plus ou moins étendue de tissus détruits par le parasite, de teinte jaunâtre ou brunâtre.
La couleur des taches a d'ailleurs valu à ces maladies les noms par lesquels elles sont désignées depuis longtemps par les horticulteurs : la « rouille », le « blanc », la « maladie des taches noires », etc.
Ces parasites, comme la plupart des champignons, se développent à la faveur de l'humidité. Plusieurs espèces exigent même la présence de gouttes d'eau sur les feuilles, pendant un certain nombre d'heures,

pour pouvoir les envahir. C'est donc pendant les périodes pluvieuses du printemps, de l'été et du début de l'automne, que les maladies cryptogamiques sont à craindre.

2/ Au sujet des produits antiparasitaires

L'amateur de roses dispose actuellement de nombreux remèdes – trop nombreux disent certains – constitués principalement par des produits chimiques.
Contre les insectes, les produits modernes sont d'une efficacité totale, qu'ils soient appliqués avant ou après leur apparition. Il est donc toujours possible d'arrêter un début d'attaque si, par manque de vigilance, on a laissé envahir ses rosiers par un de ces ravageurs.

Pour combattre les maladies cryptogamiques, par contre, il n'existe encore aucun traitement curatif vraiment efficace. Tous les produits anticryptogamiques utilisables sur les plantes cultivées possèdent essentiellement une action préventive. Ils tuent les spores des champignons au moment où celles-ci germent sur les feuilles à la faveur de l'humidité apportée par une pluie ou par un arrosage. A ce titre, ils peuvent opposer une barrière très efficace aux champignons parasites, à condition d'être appliqués préventivement, avant la période d'incubation, donc bien avant qu'apparaissent les symptômes de la maladie.

La barrière de produit actif doit exister sur l'ensemble du feuillage, chaque fois que les conditions atmosphériques permettent la germination des spores que le vent et d'autres agents disséminent partout.

C'est avant la pluie contaminatrice qu'il faut traiter et non pas après alors que la période d'incubation est déjà commencée et que rien ne peut plus arrêter l'évolution du parasite.

Etant donné que de nouvelles feuilles se développent chaque semaine, que les produits déposés par un traitement ne restent actifs qu'un temps limité, il est indispensable de renouveler très souvent les applications, au moins tout les 10 jours pendant les périodes favorables aux maladies cryptogamiques.

Autre point important : le remède universel n'existe pas plus dans ce domaine que dans les autres. Le produit doit être choisi en fonction du parasite à combattre et deux substances anticryptogamiques au moins doivent être associées pour lutter contre les maladies les plus courantes.

CE QUE L'ON PEUT TOUJOURS AU MOINS FAIRE

En attendant d'en savoir davantage, l'amateur de roses peut déjà, sur ces données protéger efficacement ses rosiers. Il peut, en effet :

1/ Choisir un produit polyvalent

Le commerce offre actuellement un grand choix de produits mixtes insecticides et anticryptogamiques, associant un nombre suffisant de substances actives pour être efficaces sur la plupart des parasites courants. Nous conseillons vivement leur emploi à tous ceux pour qui des noms de parasites ou de substances chimiques tels que marsonia, zinèbe ou dinocap n'évoquent rien de précis. Les produits sont fabriqués par de grandes firmes spécialisées dans la défense des cultures. Ils sont parfaitement étudiés, mis au point et agréés par les Services du Ministère de l'Agriculture. Leur présentation, souvent en boîtes poudreuses ou même parfois en bombe-aérosol, permet un emploi très facile (1).

2/ Appliquer régulièrement le produit sur tout le feuillage des rosiers dès l'apparition des premières feuilles et jusqu'en fin de végétation.

Nous avons dit que 10 jours est le maximum de temps que l'on peut laisser s'écouler entre deux traitements en période de végétation active et de pluies fréquentes. Il est donc préférable d'adopter une cadence de traitements plus serrée et plus pratique. Un traitement par semaine, chaque samedi par exemple, offre une certaine marge de sécurité et s'accorde avec les jours que l'amateur peut consacrer à son jardin.
Ces traitements dirigés principalement contre les maladies cryptogamiques interdisent également toute attaque d'insectes ou d'acariens.
Traitements par poudrage ou par *pulvérisation* ? Cela a peu d'importance, le choix dépend des préférences de chacun et surtout de l'outillage que l'on possède. L'un et l'autre sont aussi valables s'ils sont correctement réalisés. Les bombes aérosols, séduisantes au premier abord, ne sont toutefois utilisables que pour quelques rosiers, étant donné leur faible débit et leur contenance très limitée.
Donc, en résumé, voici un premier traitement simple contre les principales affections des rosiers, à la portée de tous les amateurs et dont nous pouvons garantir l'efficacité s'il est bien appliqué :

– Pendant toute la période de végétation des rosiers, soit d'avril à octobre dans la plupart des régions, appliquer chaque semaine un produit antiparasitaire polyvalent, insecticide et anticryptogamique, sur l'ensemble du feuillage de rosiers.

C. DENNINGER

(1) Voici les principaux noms de spécialités commerciales sous lesquels ces produits sont vendus en France : GESAREX Geigy-Agchim - JARDIVIL Vilmorin - KB TOTAL Pechiney-Progil - NUAGE 5 Umupro - POUDRE DKP La Littorale - SANDOTOX Sandoz - SULFOGETAL Truffaut - SUPER INSECTAL SCAC - TUPIC ROSIER AMAC.

premier rendez-vous...

Vous tous qui, depuis longtemps, cultivez des rosiers, avez-vous le souvenir du premier que vous avez planté ? Tout s'estompe dans la vie, l'émotion comme le reste et, si j'étais un amateur chevronné, je ne vous poserais pas cette question qui ne doit éveiller en vous aucun souvenir ; mais mon expérience est récente, comme la passion qui m'agite aujourd'hui pour les roses. Elle ne m'est pourtant pas venue comme on attrape un rhume ! Je me refuse en effet à croire qu'elle soit née brusquement, lorsqu'à l'automne dernier j'ai de mes mains planté mon premier rosier. Tout juste a-t-il pu être, ce rosier, le révélateur de sentiments que je portais en moi depuis longtemps.

Mon père était sculpteur, mais comme il n'y en a plus beaucoup aujourd'hui où la machine a remplacé l'homme et détruit chez lui le goût de la perfection jamais atteinte. C'est pourtant à cet idéal qu'il avait voué sa vie, et sans aucune notion de profit. Les bois les plus nobles lui ont passé entre les mains, des mains merveilleuses d'adresse et de douceur, qui transformaient en roses le poirier, le chêne ou le noyer, des mains qui recréaient la grâce d'un pétale, le galbe d'un bouton, la délicatesse des nervures d'une feuille. Son ouvrage terminé, il le palpait du bout des doigts pour découvrir les moindres défauts qui auraient échappés à sa vue. C'était la suprême épreuve. Il ne tolérait pas l'à-peu-près. Lorsqu'il travaillait la glaise, on la voyait peu à peu se transformer, prendre vie et nous restions là près de lui, attentifs, surveillant chacun de ses mouvements. Chaque geste apportait une modification et devant nos yeux éblouis le mouvement naissait, l'œuvre s'animait jusqu'à vivre avec nous. Mon préféré était un chien d'arrêt, attentif et tendu, dont les poils avaient l'air d'être soulevés par le vent. J'ai été le tourment de mon père lorsque j'ai appris le dessin. Aucun de mes professeurs n'était aussi exigeant, aussi sévère que lui.

Naturellement, nous l'admirions et partagions ses enthousiasmes qui nous transportaient aussi bien hors du temps que d'un pays à l'autre.

A six ou sept ans, les noms de Léonard de Vinci (mon père disait Léonard tout court), Michel-Ange, Rubens, Poussin, Vélasquez, Breughel, Fra-Angelico, Cézanne, Giacometti, Rodin (son maître, son idole) et tant d'autres m'étaient aussi familiers que ceux des membres de notre famille la plus proche et je ne comprenais pas pourquoi on n'invitait pas tous ces gens-là à la maison. Arts grec, romain, gothique, roman, renaissance, chinois, italien, espagnol, japonais, et j'en passe, il admirait tout et nous apprenait à voir, à comprendre. Tout cela dans le plus grand désordre, il faut bien le dire. Nous allions de l'art étrusque au fauvisme, aussi

bien que du Couronnement de Poppée à Pelléas, ou de Virgile à Rimbaud. Sans transition. Gounod, Puccini et Verdi avaient ses préférences pour accompagner son travail et s'il chantait mal, il sifflait juste. Sensible à tout ce qui était beau, comment n'aurait-il pas aimé les fleurs. Mais il n'en voyait que la forme et la couleur. Nous allions au parc de la Tête d'Or comme dans les musées ou au théâtre. Il nous arrêtait devant un arbre aux formes singulières, sous les futaies dont le feuillage élevé lui rappelait une voûte de cathédrale, devant un animal dont l'attitude était celle d'une statuette qu'il avait vue en Italie, en Grèce ou ailleurs, et il savait aussi admirer la douceur d'un ciel ou le modelé d'un nuage dans la lumière du soir.

La grande roseraie n'existait pas encore et nous allions voir les rosiers dans cette partie du parc de la Tête d'Or qu'on appelle, je crois, l'Ecole et qui dépend du Service botanique de la Ville de Lyon. Ils y étaient alignés en rangs d'oignons, sans souci d'esthétique, mais nous n'en avions cure, nous ne regardions que les fleurs et c'est là sûrement que j'ai accumulé à mon insu les sentiments qui ont explosé lorsque j'ai planté mon premier rosier.

Il faut que je vous en parle.
Ma tante possède un jardin au sud de Lyon. Jamais je n'en ai vu d'aussi grand contenir aussi peu de choses depuis que mon oncle est mort et, cette année, mes enfants et moi décidâmes de combler une partie de ce vide avec des rosiers. J'en ignorais tout.

Heureusement, la Société Française des Roses veillait. Un choix fut fait des plus prestigieux, et c'est sa revue à la main que j'organisai les travaux. Auparavant, je m'étais procuré la nourriture indispensable à leur saine alimentation : cornaille, engrais organique et minéral, fumier de bovins, un vrai régal quoi ! La grande aventure commençait. Sur le terrain, plan en main, nous attaquons. Les tranchées prennent rapidement de la profondeur. Le Président a dit 0,80 m. Il ne s'agit pas de tricher. Un léger coup de triandine donné dans le fond et on commence à remblayer en incorporant nos engrais au fur et à mesure. On mélange, on brasse, on touille et finalement, elles sont comblées. Nous aussi.

Harrassés, couverts de sueur mais contents, nous prenons un peu de recul pour admirer notre œuvre et nous passons à la plantation.

Notre attention redouble car nous avons entendu dire que des amateurs inexpérimentés avaient planté des rosiers la tête en bas et nous sommes tous des néophytes. Enfin ça y est, ils sont plantés. On arrose copieusement et, entraînés par un tassement général du sol, ils s'enfoncent. Alors, je les remonte en les tirant et, comme entre-temps la nuit est venue, nous arrêtons là nos travaux, assez satisfaits de nous.

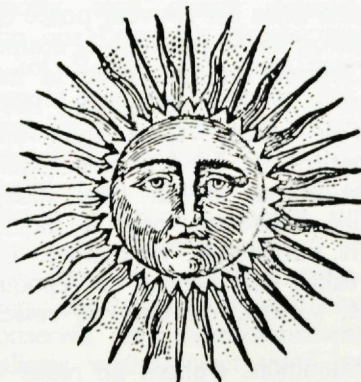
Le lendemain, dans le milieu où je travaille maintenant, et qui est celui de la compétence, une question m'est posée : « Les avez-vous buttés pour les protéger du gel toujours possible ? » Le gel ! Quelle horreur ! Jamais je ne me pardonnerais d'avoir laissé mourir de froid le Gotha de la Rose. Le temps s'est justement rafraîchi. Je ne dors pas de la nuit à l'idée que « Queen Elisabeth » et surtout mes tendres « Joëlle » sont en danger. Je ne pense plus qu'à cela et, trois fois dans la nuit, j'interroge le thermomètre. Le lendemain, je n'y tiens plus. Au lieu de déjeuner, je saute dans ma voiture et me voilà partie, roulant à tombeau ouvert... enfin entr'ouvert, à cause des gendarmes.
Mes vingt kilomètres franchis, je sonne chez ma tante. Je venais enterrer un peu mes rosiers, mais c'est elle que j'ai failli enterrer, car en me voyant surgir à une heure pareille, et un jour aussi inhabituel, imaginant le pire, elle était au bord de la syncope.
Après l'avoir rassurée, je me mis aussitôt au travail et je rentrai à Lyon l'âme sereine. J'avais l'impression d'avoir sauvé ma couvée. Décembre, janvier, février... tous les dimanches, je les ai surveillés. Tout va bien. Voilà que le temps doux fait sortir des bourgeons, pointer les premières feuilles et je suis là devant eux à m'attendrir comme devant des nouveaux-nés. Se peut-il que j'ai réussi à faire pousser quelque chose ! Je me rends compte alors que c'est vivant.

Je n'avais jamais pensé à cela auparavant et je regardais la nature d'un œil distrait, en disant : « tiens, c'est le printemps... il y a des bourgeons ». Mais là, c'est autre chose, ils sont à moi ces bourgeons, c'est mon œuvre et je sens malgré moi que ma tête enfle un peu. Comme une enfant extasiée devant un arbre de Noël, je regarde les pauvres morceaux de branches tronquées d'où sort à peine ce qui fera leur gloire. J'ai envie de les caresser et j'attends avec impatience le moment où ils revêtiront leur habit de lumière et où je pourrai respirer leur parfum, qui sera pour moi comme un chant d'amour et ma plus belle récompense.

Une nouvelle passion m'habite (l'autre est pour les chiens) et je pense déjà à d'autres plantations. Mais n'anticipons pas.

Marie-Françoise F.
Membre de la S.F.R.

soins à apporter aux rosiers pendant l'été



Si vous avez suivi nos conseils, tous vos rosiers doivent être à cette période de l'année en parfait état de santé et couverts de fleurs. Jouissez-en pleinement. C'est une récompense que vous méritez bien. Profitez-en aussi pour aller visiter les grandes roseraies. Elles sont alors dans toute leur gloire. C'est le meilleur moment pour faire un premier choix des variétés que vous achèterez à l'automne et le moyen le plus sûr; mais ne manquez pas de vérifier, en cours de saison, si ces variétés qui vous ont séduit lors de cette première visite ont bien tenu leurs promesses. Retournez les voir une fois ou deux, et surtout en septembre. Vous connaîtrez quelques déceptions mais il est préférable que ce soit avant de les acheter plutôt qu'après.

Ce répit que vous connaissez sera de courte durée, mais vous aurez eu tant de plaisir à voir vos rosiers en fleurs que c'est tout naturellement que vous les entourerez de soins pendant la période estivale et retenez bien, car c'est capital, que c'est d'eux, c'est-à-dire de ces soins que vous leur prodiguerez, que dépendra leur beauté dans l'année qui suivra.

La convalescence des végétaux est toujours longue. Protégez-les donc de la maladie, des attaques des insectes par des traitements appropriés et préventifs. Ne vous privez pas de quelques fleurs mais ne coupez pas de longues tiges, supprimez régulièrement celles qui sont fanées, ainsi que les rejets.

Il s'agit de ces rameaux qui prennent naissance au-dessous du point de greffe et même sur les racines. Ces branches généralement vigoureuses sont celles du porte-greffe, et non de la variété, et se développent au détriment de cette dernière.

Pour faire ce travail, utilisez la gouge à asperges de manière à couper ces rejets à leur point d'attache. Le faire à fleur de terre avec un sécateur serait aller à l'encontre de ce que vous recherchez, car en très peu de temps d'autres rejets prendraient naissance sur le premier et, au lieu d'un, vous en auriez deux ou trois. Faites un apport d'engrais à vos rosiers dès la première floraison passée, arrosez si le temps est très sec, ameublissez régulièrement la surface du sol par de légers binages et maintenez-le dans un parfait état de propreté. Vous pouvez éviter ce travail en les paillant fortement avec un fumier bien décomposé.

Les traitements peuvent s'envisager de deux façons.

Une première méthode est celle des amateurs. Elle consiste à répandre systématiquement, tous les 8 ou 10 jours au maximum, sur l'ensemble des rosiers (ne pas oublier que les feuilles ont deux faces et que c'est souvent dans celle du dessous que s'installe la maladie ou l'insecte nuisible), par pulvérisation ou poudrage, un des nombreux produits mis à leur disposition dans le commerce. Pour éviter de multiplier les traitements, ils ont intérêt à utiliser ceux dits « polyvalents » c'est-à-dire dont l'action s'exerce théoriquement sur tout ce qui peut nuire à un rosier.

Cette méthode est efficace mais coûteuse, puisqu'elle est appliquée parfois sans nécessicité.

La seconde est celle des professionnels, qui ne traitent qu'à bon escient. Mais elle exige une connaissance parfaite des insectes et des maladies spécifiques aux rosiers. Il faut pour la pratiquer avoir un diagnostic très sûr.

Je reviens sur la suppression des fleurs fanées, car la question nous est souvent posée de savoir où se pratique la coupe. Comme toujours avec la nature, il faut composer. Rien n'est absolu. Ceux qui vous parlent de la deuxième feuille au-dessous de la fleur disent une sottise ou, pour le moins, ils choisissent la facilité. En réalité, cela dépend de l'époque et, surtout, du type de rosier.

Examinons d'abord un rosier à grosses fleurs, dit hybride de thé. La fleur qui est souvent solitaire, surtout à la première floraison, est portée par un pédoncule lisse qui se rattache à la tige par un bourrelet appelé nœud. La tige va ensuite en grossissant jusqu'à une branche maîtresse. Elle peut donner naissance à d'autres tiges ou avoir pris naissance elle-même sur une autre tige.

Chez ce type de rosiers les fleurs ne s'apanouissent pas toutes en même temps. Il y a d'abord une floraison relativement clairsemée et c'est seulement au bout de quelques jours qu'elle devient totale. Entre-temps, les premières fleurs, s'étant fanées, seront tout simplement cassées à la main, et au nœud. Le gros de la floraison terminé, vous opérerez non plus sur le pédoncule mais sur la tige, au-dessus d'un œil bien formé dont on a tout lieu d'espérer qu'il donnera naissance à un rameau vigoureux. Il n'y a pas de nombre d'yeux ou de longueur à respecter. La règle est de profiter de cette occasion pour égaliser les massifs, car il n'y a rien d'aussi disgracieux que ces longues tiges qui dépassent sensiblement les autres. Une certaine régularité est en effet plus agréable à l'œil.

Voyons maintenant les rosiers polyanthas ou floribundas. Ces rosiers ont des fleurs groupées à l'extrémité des tiges, parfois sur un même plan, ou bien sur des plans différents. Pour les différencier, certains producteurs les présentent comme rosiers à fleurs en bouquets et rosiers à fleurs groupées. J'ai eu beau me torturer l'esprit, j'avoue ne pas avoir encore compris quelle différence il y avait entre des rosiers fleurissant en bouquets et ceux à fleurs groupées. Si l'on veut que les amateurs s'y retrouvent, il faudra trouver autre chose. Quoi qu'il en soit, dans le cas de ces rosiers, la suppression des fleurs fanées se fait au fur et à mesure de la défloraison, en coupant au sécateur les pédicelles qui portent les fleurs. Ce nettoyage est assez fastidieux à faire mais c'est à ce prix que l'on conserve à un massif son éclat, ou même simplement à un rosier

isolé. Comme pour les rosiers à grosses fleurs, il faut toujours essayer de maintenir la régularité du massif et même de l'arbuste s'il est planté en isolé. Cela exige souvent de couper plus bas sur la tige qu'il serait logique de le faire.

Ayant parlé d'apport d'engrais, je voudrais apporter une précision. Il s'agit, la première floraison terminée, de redonner au rosier sa vigueur, de favoriser la refloraison qui s'étalera alors jusqu'aux gelées. On peut utiliser un engrais minéral, fortement dosé en potasse (un 10-10-20 par exemple), à raison 30 g au m². Son emploi est facile car il se présente sous forme de granulés. Pour en faire la répartition correctement, il convient :

1/ De peser à l'avance la quantité nécessaire, qui est fonction de la surface.

2/ De faire l'épandage en deux passages. Ainsi, théoriquement au moins, la répartition sera plus homogène.

Après cela, un griffage est indispensable pour enfouir l'engrais et ameublir le sol à une période de l'année où l'évaporation est importante. En profiter pour supprimer les mauvaises herbes et les rejets.

Naturellement, si vous avez fortement paillé vos massifs avec un fumier de ferme bien décomposé, cet apport d'engrais est moins utile et si vous jugez bon de le faire, contentez-vous de retourner un peu votre paillis pour faire passer l'engrais en-dessous.

Les racines du rosier s'enfonçant profondément dans le sol résistent en général assez bien à la sécheresse. Il est bon cependant, pendant les périodes sèches et particulièrement en terrain graveleux, de faire trois ou quatre arrosages très copieux, si le temps le justifie, pendant la période de végétation. Les rosiers ne craignent pas l'eau, contrairement à ce que l'on croit, si celle-ci ne stagne pas autour de leurs racines, c'est-à-dire si le sol est bien drainé. Ces arrosages se font au goulot et au pied des rosiers, de façon à ne pas mouiller le feuillage ou bien à l'aide de rampes en plastique placées sens dessus dessous, afin que l'eau soit dirigée vers le sol. Réglez alors votre pression le plus bas possible. Pendant les mois d'été, les rosiers grimpants émettent des rameaux très vigoureux dont la plupart prennent naissance sur la souche. Contrairement à ce que font de nombreux amateurs, ces rameaux doivent être conservés et momentanément palissés verticalement pour les empêcher de ramifier. Ce sont ces longues tiges qui serviront au moment de la taille à remplacer les rameaux ayant déjà fleuri.

Vérifiez pendant la période estivale les attaches des rosiers-tiges et des rosiers pleureurs : elles peuvent avoir glissé de haut en bas et, de ce fait, le rosier peut souffrir de l'action d'un vent violent. Mais attention, un lien trop serré peut étrangler la tige, ce qui ne vaut pas mieux.

Après leur floraison, c'est-à-dire fin juillet-début août, taillez les rosiers sarmenteux non remontants du type wichuraïana, telles que les variétés Excelsa ou Dorothy Perkins par exemple.

Comme pour tous les sarmenteux, dépalissez entièrement le rosier avant de le tailler, ce qui facilite grandement les choses.

Au cours de ce travail, supprimez les rameaux ayant fleuri de couleur brune et remplacez-les par ceux dont il vient d'être question, que vous avez palissés verticalement. Mais si vous n'avez pas suffisamment de ces jeunes rameaux ou s'ils manquent de vigueur, conservez quelques anciennes branches en taillant à 2 ou 3 yeux les ramifications qui ont porté des fleurs. Vous pouvez aussi conserver les jeunes rameaux qui auraient pris naissance sur des branches anciennes. Ces dernières seront alors coupées juste derrière le rameau conservé. Ceci fait, repalissez le tout le plus horizontalement possible de façon à répartir la sève tout au long des tiges conservées, ce qui favorise la floraison à venir.

Les rosiers pleureurs à petites fleurs et non remontants, c'est-à-dire ceux qui sont faits avec ce même type de rosier seront taillés de la même façon, la souche étant paradoxalement au sommet au lieu d'être à la base.

Pour conclure, je dirai que les travaux de jardinage sont sans fin. C'est l'image de la vie, c'est-à-dire un éternel recommencement.

Demandez-nous quelques conseils (nous sommes là pour vous en donner) et observez. Votre passion fera le reste.

Jean RUET

mulots et campagnols

Ph. GRAMET
Maître de Recherches à l'Institut national de recherches agronomiques.

Ces rongeurs sont susceptibles d'être à l'origine de diverses déprédations tant sur gazons que sur cultures potagères, florales ou fruitières, aussi est-il souhaitable de savoir comment s'en protéger si besoin est. Bien souvent, de tels articles commencent par une présentation systématique des espèces. Dans le cas présent, l'énumération serait assez longue car la faune des petits rongeurs est diversifiée. Heureusement pourrait-on dire, elle l'est surtout pour les spécialistes, car pour les « intéressés » des regroupements sont possibles en fonction des mœurs mêmes des animaux. Une complication demeure : les appellations locales diffèrent et ce qui est mulot dans telle région est campagnol dans une autre ! Ceci implique la nécessité d'une présentation très rapide des principaux types de rongeurs afin de se mettre bien d'accord sur les noms des diverses espèces contre lesquelles il y aura peut-être lieu de lutter.

A ce sujet, le terme de lutte est à prendre ici dans le cadre du jardin et non d'un point de vue « grandes cultures » ce qui fera mentionner des méthodes pratiques... pour de petites surfaces.

La distinction traditionnelle entre rongeurs des habitations (dits parfois domestiques) et rongeurs des champs n'est pas une traduction objective des phénomènes biologiques mais elle est pratique, aussi la garderons-nous en admettant que les rats et les souris sont des espèces inféodées aux habitations (et feront donc l'objet d'un article séparé) tandis que mulots et campagnols vivent dans la nature. En réalité, rats et souris, peuvent aller au champs et les mulots pénétrer dans les bâtiments. Cette remarque oblige donc à préciser au moins les critères permettant de distinguer une souris d'un mulot.

LE MULOT (Apodemus sylvaticus)

La tête du mulot est plus grosse, plus allongée que celle d'une souris. Les oreilles sont plus grandes et les pavillons largement ouverts. Les yeux sont gros, saillants et noirs. Sur un animal vivant, ce caractère distinctif est très visible. Autre critère aisément remarquable surtout sur un individu mort : les membres postérieurs sont beaucoup plus longs que les antérieurs. Le mulot qui, dans ses déplacements, progresse par bonds successifs est d'ailleurs assez fréquemment appelé souris sauteuse. Le pelage ventral est blanchâtre, cette couleur contrastant avec celle des parties supérieures qui est sombre. La queue est longue, ce qui est un moyen immédiat d'éviter la confusion avec les campagnols.

En résumé, pour ne pas confondre mulot et souris, « regarder les animaux dans les yeux »... et regarder aussi la longueur relative des membres postérieurs et antérieurs.

Pour ne pas confondre mulot et campagnol, regarder la longueur de la queue par rapport à celle du corps : queue longue, annelée et peu poilue : mulot (ou souris, mais dans ce cas se reporter au paragraphe précédent !) : queue courte bien fournie en poils : campagnol.

LES CAMPAGNOLS

En fonction du but recherché, les différentes espèces seront traitées selon leur mode de vie, celui-ci conditionnant les divers types de dégâts susceptibles d'être observés, soit au niveau du sol, soit sous terre.

A. Espèces circulant sur le sol

Les allées et venues répétées, en empruntant toujours les mêmes itinéraires, conduisent à la formation de coulées aisément repérables aussi bien dans l'herbe que sur de la terre battue. La présence de crottes facilite encore la tâche (et permet aussi de voir en l'absence des responsables s'il s'agit bien de campagnols, les crottes des mulots étant plus grosses) :

– Le campagnol des champs (Microtus arvalis)
C'est... « le Mulot de Vendée », le « campagnol des pullulations » pourrait-on dire. Cette espèce est très largement répandue en de nombreuses régions, mais elle « manque » toutefois en Bretagne, le Sud-Ouest et la région méditerranéenne – où d'autres la remplace !
– Le campagnol agreste (Microtus agrestis)
Peut être rencontré sur tout le territoire. Sa niche écologique est légèrement différente de celle du campagnol des champs. Fait intéressant : cette espèce ne donne pas lieu à des explosions démographiques spectaculaires... mais pouvant être catastrophiques économiquement. Pour reconnaître l'animal que vous avez en main... lissez les poils des joues vers l'arrière : s'ils recouvrent l'oreille il s'agit d'un campagnol agreste, sinon c'est un campagnol des champs.
– Le campagnol roussâtre (Clethrionomys glareolus)
Vit essentiellement dans les bois, en lisière, ainsi que dans les parcs et jardins voisins. il ne creuse pas de terriers. Cette espèce, sauf cas particulier, n'est pas un ravageur et, comme de plus, il n'est pas rare de pouvoir l'observer en cours de journée, sa présence peut assurer une animation des lieux. Au cours de ses apparitions, il vous sera facile de noter la bande rousse sur le dessus du corps, bande à laquelle il doit son nom.

B/ Espèces circulant rarement sur le sol

Les Pitymys sont des campagnols à mœurs essentiellement souterraines, ce qui explique pour une part leur morphologie : yeux très petits et oreilles presque totalement cachées par le pelage.

Le campagnol souterrain (Pitymys subterraneus) est commun dans la moitié nord de la France, tandis que trois autres espèces se partagent la moitié sud de notre pays (campagnol de Savi, c. de Fatio, c. provençal).

C/ Espèce souterraine

Il s'agit du campagnol terrestre (Arvicola terrestris) qui est le géant du groupe, pouvant atteindre 35 cm (20 pour la tête et le corps, 15 pour la queue). Il peut se rencontrer en France sous deux formes écologiques : une forme aquatique dans le nord du pays et une forme terrestre dans l'Est, le Massif Central et les Pyrénées mais, d'un point de vue agronomique, les menaces pesant sur les cultures sont semblables. Cet animal fouisseur peut être, de par ses activités, confondu avec la taupe. Il est d'ailleurs appelé également rat taupier ou même taupe (en Savoie). Dans le Jura, les choses se compliquent encore plus : le nom courant du campagnol terrestre est... mulot ! Les taupinières du campagnol terrestre sont, dit-on, en général plus basses et plus allongées que celles édifiées par une taupe mais il serait dangereux de se fier à ce seul critère pour déterminer l'identité du ravageur souterrain.

D/ Espèce en relation avec le milieu aquatique

Il s'agit ici aussi d'un Arvicola (Arvicola sapidus) : le campagnol amphibie. Le patrimoine chromosomique de cette espèce est de 2 N = 40 tandis que pour le campagnol terrestre 2 N = 36. La distinction est donc affaire de spécialiste surtout si l'origine du spécimen n'est pas connue avec précision. Le campagnol amphibie ne s'éloigne pas de l'eau. Ayant d'assez nombreuses périodes d'activité en cours de journée, son observation est relativement aisée et ainsi est-il possible de le distinguer du surmulot qui lui aussi fréquente assez souvent ces biotopes. Ceci est important à savoir, car si des dégâts sont constatés dans le secteur, ils ne sont pas le fait du campagnol amphibie mais celui des surmulots (ou des rats musqués) il serait dommage qu'une destruction soit entreprise envers un herbivore innocent et fort agréable à regarder évoluer.

TECHNIQUES DE LUTTE

Les rapaces (diurnes et nocturnes) divers petits carnivores, sont des ennemis naturels des mulots et des campagnols, et c'est pourquoi leur protection sera mentionnée comme première technique de lutte. A cette liste, il faut bien évidemment ajouter les chats – et même les chiens – qui exerceront bien volontiers leur instinct de chasseur vis-à-vis de ces petits rongeurs. Ces auxiliaires pourront même dans bien des cas, éviter que les problèmes ne se manifestent, ne laissant pas le loisir aux imprudents qui entrent dans leur territoire de chasse de s'installer et de se multiplier.

Les autres techniques pouvant être préconisées reposent sur une exploitation de nos connaissances vis-à-vis du comportement naturel des ravageurs.

A/ Pour des animaux circulant sur le sol

Le piégeage

Le piégeage exploite le fait que ce sont toujours les mêmes itinéraires qui sont utilisés lors des déplacements. Les captures seront faites « au passage », c'est pourquoi il est conseillé de placer les pièges (tapettes à souris dans le cas présent) perpendiculairement à l'axe de la coulée, le dispositif de déclenchement étant sur le chemin habituellement parcouru. Si, malgré tout, vous tenez à appâter les pièges, utilisez un petit morceau de carotte ou de betterave fourragère.

L'empoisonnement

Différentes spécialités commerciales permettent une lutte efficace contre ces rongeurs, mais il importe de rappeler que la sensibilité individuelle des mulots vis-à-vis des raticides aux anti-coagulants est sujette à d'amples variations. Ainsi, au cours d'un essai à partir de blé traité au coumafène (à 0,025 %), 90 % des individus sont morts en douze jours tandis qu'il a fallu attendre 28 jours pour obtenir une mortalité de 100 %. Une « démulotisation » effectuée à partir de tels produits ne permet donc pas une élimination rapide de la totalité des dégâts commis. Une « technique mixte » consiste à diminuer l'infestation par une opération initiale de ce type, puis achever la destruction en mettant à la disposition des rescapés des raticides provoquant la mort après une seule ingestion (la difficulté à surmonter parfois est l'acceptation de tels appâts empoisonnés). L'emploi du piégeage peut également être un moyen d'intervention complémentaire efficace, seuls quelques survivants fréquentant encore les lieux.

A l'égard des campagnols, le traitement peut être effectué en déposant les appâts empoisonnés, soit dans les terriers, soit sur le sol. La seconde technique n'est applicable que s'il est fait appel à des appâts au chlorophacinone, les risques pour les autres espèces animales étant alors pratiquement éliminés.

En grande culture, l'épandage est réalisé en lignes (séparées de 5 mètres). Dans le cas d'une petite surface, le traitement peut être fait de façon plus raisonnée, c'est-à-dire en le limitant aux zones réellement fréquentées. Les appâts seront déposés sur les pistes, aux terriers ou en lignes coupant les coulées. Eviter de traiter « à la volée ». Si des traitements complémentaires s'imposent ils pourront être réalisés dans des conditions identiques.

Il est également possible, avec ce même rodenticide, ou avec d'autres toxiques, d'opérer en déversant les appâts dans les orifices des terriers. Pour éviter que les grains empoisonnés demeurent à la portée d'autres espèces animales, les trous seront bouchés aussitôt après (obligation légale si par exemple il est fait appel à des appâts au phosphure de zinc). Afin de rentabiliser au mieux l'intervention tout en diminuant la quantité d'appât nécessaire, il peut être intéressant de passer, la veille

du traitement, pour boucher systématiquement tous les trous existants. Ainsi le lendemain seront seuls traités ceux réouverts... et donc occupés.

La noyade

Dans la journée, la plupart des animaux se réfugient sous terre. Bien souvent, le système de galeries n'est pas très développé et l'on peut tenter de noyer les rongeurs en déversant de l'eau par l'orifice d'un terrier. Le résultat n'est pas certain et la quantité d'eau nécessaire très variable en fonction aussi de la nature du sol, de sa teneur actuelle en eau, etc... Personnellement, étant jeune, nous avons appliqué cette méthode avec succès en terrain sableux. Certes, les animaux d'un certain âge ne meurent pas noyés mais tentent de s'échapper... et y réussissent assez souvent s'ils ne sont pas capturés dès qu'ils apparaissent au jour. Plusieurs peuvent sortir successivement ce qui implique que « le prédateur » doit être vif dans ses mouvements. Toujours d'après mon expérience antérieure, la présence de chats ou de chiens, qui se conditionnent très vite à ce genre de chasse est fort souhaitable. De cette méthode au trou par trou, fort artisanale, il est possible d'envisager un système plus rationnel consistant à immerger la parcelle infestée. Encore faut-il que les lieux s'y prêtent. Cette technique est par exemple exploitée dans diverses régions du Midi pour se débarrasser des espèces de campagnols à mœurs souterraines.

Vis-à-vis du mulot : une remarque complémentaire s'impose : ce rongeur peut pénétrer dans les habitations. Il se faufile très aisément par de faibles orifices et, de plus, sait exploiter ses capacités de grimpeur. Si sa présence est à redouter, dans des serres par exemple où les dégâts commis par un ou deux individus seulement peuvent vite devenir importants, il faudra prévoir des barrages à sa pénétration, c'est-à-dire obturer toutes les voies éventuelles d'entrée et... veiller à la fermeture des portes.

B/ Procédés vis-à-vis des pitymys

L'immersion des parcelles (en simple rappel).

Le piégeage ne peut pas être préconisé par manque de pièges adaptés au diamètre des galeries creusées par ces espèces.

L'empoisonnement direct dans les galeries n'est pas non plus une technique à retenir, car l'animal venant rétablir l'intégrité de son réseau souterrain ne s'intéresse, semble-t-il, qu'à cette tâche, ne prêtant aucune attention à la nourriture disponible. Il est possible de tourner cette difficulté d'ordre éthologique en pratiquant un « empoisonnement à la fosse ». Dans un secteur infesté, des fosses seront creusées çà et là. Comme dimensions, il faut prévoir en profondeur et largeur, un fer de bêche environ, et deux en longueur. Des appâts non empoisonnés y seront déposés, le trou étant ensuite recouvert d'un couvercle quelconque. Bien souvent, au bout de quelques jours, les campagnols prendront l'habitude de venir fréquenter ces fosses. A ce stade, l'empoisonnement peut être tenté ou, également, la capture des animaux peut être opérée en plaçant des pièges assommoirs (tapettes à souris) perpendiculairement aux orifices des galeries. L'appâtage n'est pas obligatoire.

C/ Procédés vis-à-vis du campagnol terrestre

Piégeage. C'est la méthode la plus efficace. Elle se pratique comme pour la taupe. Dans les galeries de circulation qui auront été ouvertes, deux pièges seront introduits afin de pouvoir capturer l'animal quelle que soit la direction qu'il adopte pour venir rétablir son réseau de communications.

L'empoisonnement est utilisé en agriculture mais en faisant appel à un appareil distributeur d'appâts empoisonnés, dérivé d'une charrue type sous-soleuse draineuse. Schématiquement, il est réalisé un système de galeries avec appâts empoisonnés et le traitement ne sera efficace que lorsque les campagnols auront découvert ces galeries... et consommé les appâts. Pour le domaine qui nous intéresse présentement, la technique précédente est difficilement applicable, aussi vaut-il mieux envisager un procédé plus artisanal mais pouvant donner satisfaction.

C'est, en fait, une variante de l'empoisonnement à la fosse, la modification apportée semblant être nécessaire pour que le campagnol terrestre daigne pénétrer dans la fosse. La fosse sera creusée à proximité d'une galerie (repérée à l'avance). Une communication de faible diamètre sera ensuite établie entre la fosse et la galerie. L'animal se chargera lui-même d'agrandir cet orifice, et ainsi il sera à même de consommer les appâts empoisonnés déposés, ou à même de se faire piéger si cette méthode a été préférée à celle de l'empoisonnement. Dans ce cas, étant donné la taille de l'espèce, disposer une tapette à rat.

Le gazage. L'emploi de fusées asphyxiantes – surtout de celles dont la combustion conduit à un dégagement de phosphure d'hydrogène – peut être préconisé pour lutter contre le campagnol terrestre. Les résultats à attendre d'un tel traitement seront évidemment fonction de la façon dont la nappe gazeuse se répandra dans le système de galeries (pente, humidité, perméabilité, etc.) de l'extension même de celui-ci, et donc aussi du nombre de fusées employées : « Trop n'en faut, mais il en faut assez ! ».

Ce tour d'horizon, qui ne se veut pas exhaustif, doit permettre de faire face, de façon artisanale, à d'assez nombreuses situations surtout lorsqu'il s'agit de petites surfaces et de faibles infestations. Il est bien évident que pour des traitements de grande envergure, la pose de multiples tapettes, l'arrosage au trou par trou ou le creusement de fosses ne sont pas des solutions. Si de telles circonstances se présentent à certains d'entre vous... laissez tapettes et arrosoirs et écrivez-nous vos malheurs !

ROSES NOUVELLES 1976

Liste des variétés nouvelles de roses éditées en France et enregistrées par le Syndicat National des Producteurs de Nouveautés en 1976

Dénominations variétales	Année d'édition	Marques utilisées pour la commercialisation			Obtenteur	Editeur
		Intitulé de marque	Lieu et n° d'enregistrement en France	N° enregistr. internat.		
LAPRUNI 0948	1974	BANQUISE	VIENNE 1465		LAPERRIÈRE	Edit. Fse de Roses
LAPULI 0949	1975	KIMMY	VIENNE 1514	421.115	LAPERRIÈRE	Edit. Fse de Roses
LAPIDUMA 0950	1975	MALENE	VIENNE 1513	421.114	LAPERRIÈRE	Edt. Fse de Roses
PIRONIA 0951	1977	CENTENAIRE DU VÉSINET	ANGERS 936.249		PINEAU	S.E.A.R.N.
GODILOFTER 0952		MAMAN PINEAU	ANGERS 4145		GODIN	S.E.A.R.N.
GODIZIAL 0953		SOPHIE BRIANT			GODIN	S.E.A.R.N.
GODZOTY 0954	1977	DUCHESSE D'ANJOU	ANGERS 931.036		GODIN	S.E.A.R.N.
PARFAIT 0955	1976				CLYSTEN KNIGHT	NIRP-BECK
SUNSHINE 0956	1976				JACKSON/PERKINS	NIRP-BECK
ARMILLA 0957	1976	CHERRY VANILLA	STRASBOURG 944.420	424.785	ARMSTRONG	NIRP-BECK
DOUBLE DELIGHT 0958	1977				ARMSTRONG	NIRP-BECK
CORSO 0959					COCKER	NIRP-BECK
ROKLEA 0960		ROKLEA		418.207	TANTAU	NIRP-BECK
KORPATRI 0961	1976	PATRICIA			KORDES	NIRP-BECK
VERTUBA 0962	1977	TUBANTIA		397.140	VERBEEK/ZONEN	NIRP-BECK
CHEERIO 0963	1976	PLAY BOY	STRASBOURG 911.943	420.697	COCKER	NIRP-BECK
LAPNIRO 0964	1974	D'ARTAGNAN	VIENNE 1463	421.111	LAPERRIÈRE	Edit. Fse de Roses
KRITIBAN 0965	1976	JOELLE	908.337		KRILOFF	Sté Fse des Roses
DORCANIBA 0966	1975	VÉSUVE	PARIS 202.859		DORIEUX	France Végétaux
TANCARY 0967		CANARY		371.315	TANTAU	NIRP-BECK
KRIPORDI 0968		CHAMADE	794.574	371.952	KRILOFF	KRILOFF
GELKRI 0969	1977	MANOLA	187.364	260.618	GELEYN	KRILOFF
KRISOU 0970	1975				KRILOFF	KRILOFF
KRILEXIS 0971	1975	RÉSURRECTION	908.338		KRILOFF	KRILOFF
KRIVELY 0972	1976	AMI RICHARDEAU			KRILOFF	KRILOFF
KRITASIO 0973	1977	LOIKE D'ALCANTARA			KRILOFF	KRILOFF
KRIOGA 0974	1976				KRILOFF	KRILOFF
DOTGYM 0975	1975	PRINCESA CARMEN DE BOURBON	ANGERS 4058		DOT	FLORIDA
DOTKIN 0976	1975	PRINCESA PIEDITA	ANGERS 4057		DOT	FLORIDA
DOTPAU 0977	1975	MARTA CASALS	ANGERS 4060		DOT	FLORIDA
DOTZAR 0978	1975	BEL AIR	ANGERS 4059		DOT	FLORIDA
DOTCOR 0979	1976	PERLE CORAIL	ANGERS 4156		DOT	FLORIDA
DOTXIM 0980	1975	DRYADE	ANGERS 4061		DOT	FLORIDA
DOTCAN 0981	1976	BRION	ANGERS 4155		DOT	FLORIDA
DOTBEL 0982	1976	BELANGERIE	ANGERS 4153		DOT	FLORIDA
DOTORA 0983	1976	PERLE ORANGE	ANGERS 4154		DOT	FLORIDA
DOTXAZ 0984	1976	ROYAL DOT	ANGERS 4152		DOT	FLORIDA
DOTKOM 0985	1973	GRISELDA	ANGERS 3913		DOT	FLORIDA
DOTKALL 0986	1973	JOAQUINA MUNOZ	ANGERS 3915		DOT	FLORIDA
DOTDIM 0987	1973	MONTSERRAT PLA	ANGERS 3916		DOT	FLORIDA
YOKCHIM 0988					YOKOTA	U.R.S.-MEILLAND
MEIGEKANU 0989	1977	LA SEVILLANA	PARIS 167.834	408.507	MEILLAND	U.R.S.-MEILLAND
MEICHANSO 0990	1977	TCHIN TCHIN	PARIS 187.176	416.057	MEILLAND	U.R.S.-MEILLAND
MEIROLITE 0991	1977	GALIA	PARIS 13.648	424.784	MEILLAND	U.R.S.-MEILLAND
MEIKINOSI 0992	1977	PARADOR	PARIS 186.681	415.944	MEILLAND	U.R.S.-MEILLAND
DELGEOT 0993	1976	LA MARSEILLAISE	PARIS 205.845		DELBARD	DELBARD
DELSIRE 0994	1976	MESSIRE DELBARD	PARIS 192.514		DELBARD	DELBARD
DELNIBLE 0995	1976	NIL BLEU	PARIS 188.541		DELBARD	DELBARD
DELJULI 0996	1976	JULIE DELBARD	PARIS 179.091		DELBARD	DELBARD
MEITAKILOR 0997	1976				MEILLAND	U.R.S.-MEILLAND
MEIROLADIR 0998	1976				MEILLAND	U.R.S.-MEILLAND
DELIC 0999		ETERNA	PARIS 230.253		DELBARD	DELBARD
MEITESEL 1000					MEILLAND	U.R.S.-MEILLAND



Cherry-Vanilla® ARMILLA



Omega® EMILY POST



Shocking-Blue® KORBLUE



Play-Boy® CHEERIO



les Amis des Roses

PRIX : 10 F

N° 331 - 3e TRIMESTRE 1977





Cette image de la rose MARGUERITE DEFFOREY vous est offerte par la SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES ROSES et par HORTICOLOR éditions publicitaires B.P. 22 69631 VÉNISSIEUX Tél. (78) 58.51.54

Faites-en un sous-verre...




DES FLEURS DANS LE MONDE ENTIER
INTERFLORA

Même les aimant beaucoup, nous nous conduisons parfois de manière insensée avec nos fleurs

On se conduit parfois de curieuse façon avec elles! On écrase ou on fend leurs tiges. On met toutes sortes de produits dans l'eau de leur vase: une goutte d'eau de javel, de détergent, une cuillerée de sucre, ou même de l'aspirine. L'intention est bonne, mais malheureusement...

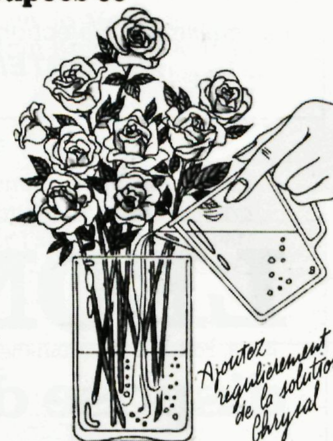
Les fleurs coupées ont besoin de nourriture.

Même de beaucoup de nourriture! Surtout si vous préférez les acheter en boutons. Car dans ce cas elles doivent prendre des forces pour s'épanouir totalement et garder longtemps leur beauté et leur santé. Les fleurs coupées sont évidemment privées de leurs racines et ne tirent plus leur vie du sol. Il faut compenser ce manque par une nourriture appropriée que la tige puisse absorber. Chrysal est la meilleure des nourritures pour les fleurs coupées.



Chrysal est à vos fleurs coupées ce que l'engrais Pokon est à vos plantes.

Chrysal est une nourriture pure, spécialement étudiée pour les fleurs coupées par M. Buys, un des plus renommés ingénieurs chimistes agronomes. Chrysal est aussi essentiel aux fleurs que peut l'être l'engrais Pokon pour vos plantes en pot. Chrysal se charge de donner à vos fleurs un épanouissement total et de garder leur beauté aussi longtemps que si les fleurs étaient encore sur la plante. C'est pourquoi, avec Chrysal, vous profiterez beaucoup plus longtemps de vos fleurs que si vous leur donniez simplement de l'eau.



Voici comment profiter plus longtemps de vos fleurs coupées!



Achetez vos fleurs chez un bon fleuriste. Elles seront fraîches. Il les aura déjà mises dans une solution de Chrysal, car elles ne doivent pas être privées de nourriture, même pas pendant une journée. Chez vous, coupez en biseau un petit bout de la tige avec un couteau bien aiguisé, sans oublier d'enlever les feuilles inférieures. Ne jamais écraser ni couper avec des ciseaux, ni casser, ni fendre.



Faites dissoudre Chrysal dans un litre d'eau tiède, car elle contient moins d'oxygène, ce qui est préférable pour les fleurs. Versez le contenu du sachet dans un récipient, puis ajoutez un litre d'eau. Conformez vous aux indications portées sur le sachet: une dose trop faible ou trop forte pourrait donner de mauvais résultats. **Ne rajoutez jamais de Chrysal à même le vase!**



Après avoir bien nettoyé le vase, remplissez-le aux trois-quarts avec la solution Chrysal et conservez le reste de cette solution, qui se gardera plusieurs semaines, pour remplir à nouveau le vase de temps en temps. Placez ensuite les fleurs dans le vase, en veillant à ce que la coupe des tiges reste bien dans la solution de Chrysal. Il n'est pas nécessaire de les y plonger profondément, simplement elles ne doivent pas être au sec. Vérifiez-le chaque jour!



Ne changez jamais l'eau du vase: moins vous manipulerez les fleurs, mieux elles garderont leur beauté... L'eau restera fraîche de toute façon (même s'il s'agit de dahlias ou de chrysanthèmes)! Tout ce que vous avez à faire est d'ajouter de la solution Chrysal lorsque le niveau baisse dans le vase. Les fleurs en utilisent souvent plus que vous ne l'imaginez!

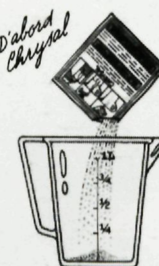


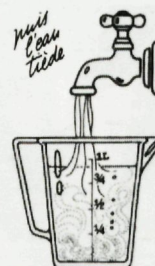
La prochaine fois prenez un paquet de Chrysal.

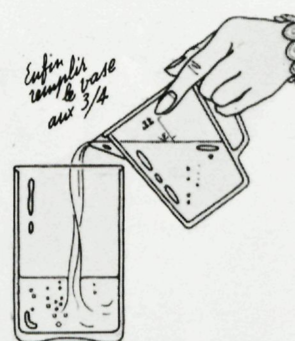
La plupart des fleuristes vous font cadeau d'un sachet de Chrysal lorsque vous achetez un bouquet. Gentille attention vous permettant de profiter de vos fleurs plus longtemps. Mais un sachet n'est généralement pas suffisant. Il est essentiel de maintenir le niveau de la solution dans vos vases.

Pour cela: La prochaine fois, prenez donc un paquet de Chrysal, suffisant pour dix litres d'eau. Pour un prix modique, vous aurez toujours chez vous les plus jolies fleurs.

Pour échantillons gratuits et documentation veuillez vous adresser à:
France : Mme R. v.d. Casteele, 78 Champs-Elysées, 75008-Paris
Suisse : Bendien B.V., B.P. 4, 8152 Glattbrugg/ZH
Belgique : V. de Crom, 14 Rue Kreglinger, 2100 Deurne.







CHRYSAL EST UN PRODUIT BENDIEN-NAARDEN-HOLLANDE

CHRYSAL



NOURRITURE POUR TOUTES LES FLEURS COUPEES

En tant qu'amateur de fleurs et de plantes vous devez certainement faire la connaissance d'un autre produit de Bendien

POKON

nourriture pour toutes les plantes
Sous forme de poudre économique, mais aussi sous forme liquide.
En même temps faire expédier des échantillons.



Dosage harmonieux de citations poétiques, de gravures, de tableaux célèbres ou méconnus, « Le Grand Livre de la Rose » est un des meilleurs ouvrages artistiques consacrés à la rose qu'il nous a été donné d'apprécier.

Un avant-propos d'André Pieyre de Mandiargues, sensible et original, révèle un aspect inaccoutumé du talent poétique de ce grand écrivain surréaliste, ouvrant des perspectives insolites aux amoureux de la rose, fleur et femme étant sœurs dans cette louange non conformiste, faisant parfois une incursion dans la politique actuelle.

Michel Ambertin, pour sa part, nous conte avec une remarquable et plaisante érudition, l'histoire de la rose dans des « Préambules » ayant pour titres : « Au commencement était la rose », « Et la rose se fit chair », « Le sacre de la rose », « Au-delà de la mort », « La rose fétiche », « Salmigondis de roses ».

Fort judicieusement, il a laissé aux grands noms de la peinture et de la poésie le soin d'illustrer ses propos et le choix qu'a fait parmi leurs œuvres Marie-Thérèse Souverbie, la documentaliste, ne laisse dans l'ombre aucun des artistes connus ou mineurs, anciens ou modernes, qui ont eu la rose pour inspiratrice dans certaines de leurs créations.

C'est la Guilde du Livre de Lausanne qui a publié cet ouvrage luxueux : il fait honneur à l'édition suisse. Un tirage a été réalisé simultanément pour les éditions Clairefontaine, à Lausanne.

G. Schyrr



les Amis des Roses

REVUE DE LA SOCIETE FRANÇAISE DES ROSES
Parc de la Tête-d'Or, 69459 Lyon Cedex 3. Tél. (78) 89.16.02. C.C.P. 67.61 Lyon.
Sous le patronage de Monsieur le Président de la République et de Monsieur le Ministre de l'Agriculture. Président d'honneur : Monsieur le Maire de Lyon. Président : M. Armand Souzy. Vice-présidents : Mme Brun-Rispal, Mme Henri Mathieu, M. Debaux, M. Falconnet, M. Perrin. Trésorier : M. Orard. Chargé du concours : M. Griffon.

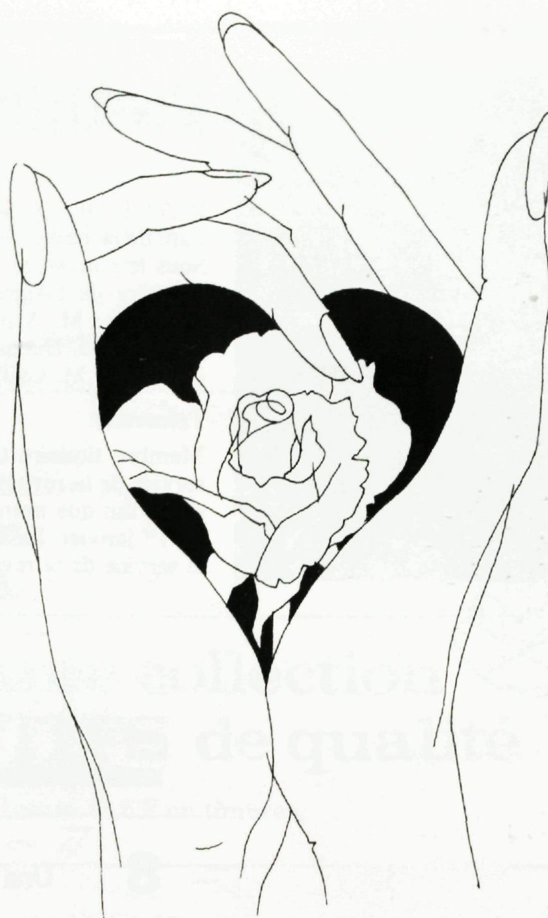
Trésorerie

Membre titulaire (avec service de la revue) : 40 F. Membre bienfaiteur (avec service de la revue) minimum : 60 F. Nous attirons l'attention de nos sociétaires sur le fait que notre cotisation-abonnement s'entend pour l'année entière et part du 1er janvier. Passé cette date, et sans avis contraire, nous continuons à assurer le service de la revue.

Couverture :
du bon usage des rosiers arbustes...

CRÉATION HORTICOLOR - VÉNISSIEUX/LYON Dépot légal n° 340 - Le Gérant : G. Schyrr Imprimerie Fouquet-Simonet, Bourgoin-Jallieu n° commission paritaire : 51-104

une rose pour une vie



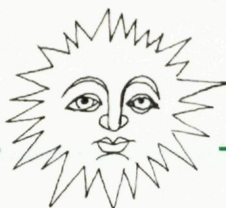
Il y a un an, dans le numéro 327, je vous ai raconté l'émouvante histoire de la rose JOËLLE et si ma voix était voilée de tristesse, c'est que cette petite fille, dont un rosier porte aujourd'hui le nom, était morte à 10 ans d'une leucémie.*
Je n'imaginais pas alors que mon émotion serait partagée à ce point. J'ignorais que le nom de ce rosier ferait le tour du monde et que, sous cette forme à laquelle elle aspirait de vivre, Joëlle entrerait dans la légende.
Je suis un vieux monsieur et, comme tous les gens de mon âge, j'ai connu beaucoup d'épreuves. Je croyais même n'en ignorer aucune mais les nombreuses lettres que j'ai reçues m'ont appris ce qu'était vraiment le fond de la douleur humaine, et je reste désespéré de ne pouvoir que m'incliner devant ces mères inconsolables qui ne bercent plus dans leurs bras que le souvenir des petits êtres qu'elles ont perdus.
Le risque demeure, hélas. Combien d'entre nous seront frappés demain dans ce qu'ils ont de plus cher au monde ! Nul ne le sait. Pour qu'il y en ait le moins possible, et bientôt plus du tout, il faut réagir et vous pouvez le faire de la façon la plus simple et la plus agréable qui soit en achetant quelques rosiers JOËLLE, puisqu'ils sont vendus au bénéfice de la Ligue Nationale Française contre le cancer. *Il faut aider ces savants qui luttent sans répit contre ce fléau. Les raisons d'espérer s'accumulent et qui sait si le dernier rosier JOËLLE vendu, le tout dernier, ne fera pas déborder le vase. Comme il serait beau que ce fût l'un de nous qui l'achète !*

Mais vous devez savoir qu'en fin de la saison écoulée nous avons refusé des centaines de commandes et que celle qui commence est déjà amputée de 30 000 rosiers ; ce qui veut dire que le disponible sera rapidement vendu. Alors, pour être celui à qui tant d'enfants menacés devront la vie, c'est aujourd'hui qu'il faut passer votre commande.

Le prix de ce rosier est de 20 F franco, dans toute la France, et chaque pied que vous recevrez devra être muni d'une étiquette de garantie spéciale.

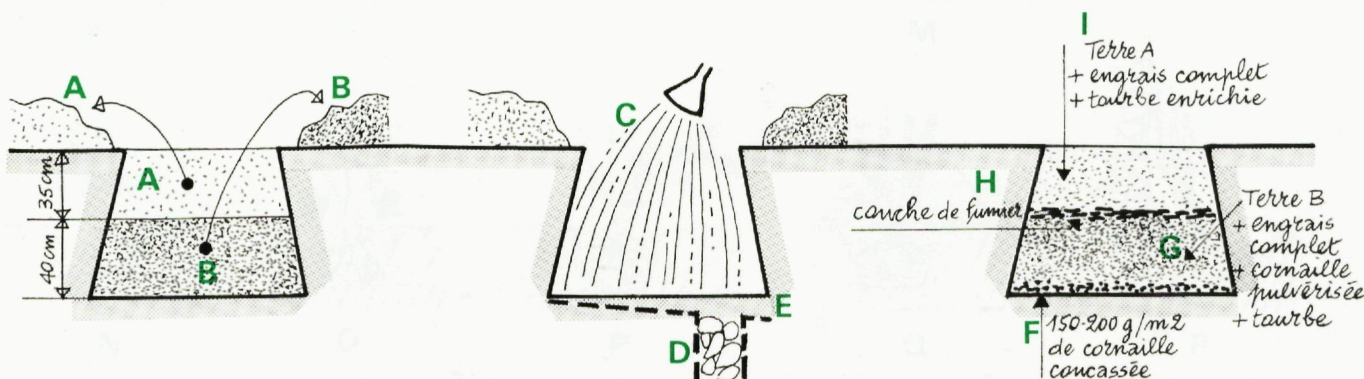
Au cas où cela ne serait pas, faites faire (à nos frais) un constat d'huissier, ne payez rien et prévenez-nous. *A.S.*

* *Le numéro 327 peut vous être adressé contre envoi d'une somme de 10 F.*



la plantation
des rosiers en pleine terre





Celui qui creuse un puits
jusqu'à soixante-douze pieds
et ne va pas jusqu'à la source,
est comme s'il n'avait pas travaillé.

Proverbe chinois.

Situation

Le meilleur emplacement pour un rosier est celui où il est inondé de soleil toute la journée.
A l'ombre, il s'étire, s'étiole et refuse de fleurir convenablement.
C'est donc en plein jardin qu'il faut les planter. Mais il y a la maison, les murs, les arbres qui font qu'un rosier peut ne recevoir le soleil qu'une partie de la journée.
S'il est suffisant, celui du matin est excellent. Moins ardent que celui de midi ou de l'après-midi, il ne « brûle » pas les fleurs, brûlures auxquelles les rouges sont particulièrement sensibles.
A cette réserve près, les expositions en plein midi et à l'Ouest sont également bonnes.
En un mot, pour que les rosiers se portent bien, il faut que l'air circule librement autour d'eux, ce qui n'est pas le cas de ceux que l'on place contre les murs. Dans cette situation, ils souffrent toujours plus ou moins, leur floraison est plus brève et leurs fleurs sont moins belles. Dans la majeure partie de la France, l'oïdium les guette et, souvent, les araignées rouges. On peut y pallier en intercalant quand il se peut un rideau végétal dont la réverbération est moins dure que celle d'un mur.
Les grimpants non remontants sont les plus vulnérables, ce qui sous-entend, que, placés dans les mêmes conditions, les remontants, qu'ils soient à grosses ou à petites fleurs, résistent beaucoup mieux.
Quant à l'exposition Nord, elle n'est pas faite pour eux.
En conclusion, un rosier ne se plante pas n'importe où, et ce qui va suivre vous apprendra qu'il ne se plante pas davantage n'importe comment, ni n'importe quand.

Préparation du sol

Plusieurs cas peuvent se présenter :

a/ Le terrain est bon et n'a porté aucun rosier, sinon depuis longtemps :

Le massif ayant été délimité, la terre doit être ameublie jusqu'à 0,70 m de profondeur. Les partisans du moindre effort vous diront que 0,40 m à 0,50 m suffisent. Ne les écoutez pas. Comme le laboureur de la fable, creusez, bêchez, fouillez. Dès la saison suivante vous en serez récompensés.
Voici comment je procède :
A J'enlève sur toute la surface du futur massif une couche de 35 cm d'épaisseur que je dépose sur un des côtés de ma tranchée. Puis j'enlève une
B nouvelle couche de 35 cm que j'entasse sur l'autre côté. Vous voyez que la base de ma tranchée est beaucoup plus large que l'orifice, ce qui augmente sensiblement le volume de bonne terre et facilite l'accès des eaux de pluie ou d'arrosage aux racines. Cette fouille des parois peut être plus ou moins accentuée : c'est une question de courage, un courage qui est toujours payant. Je verse alors quelques
C arrosoirs d'eau dans le fond. Si l'eau s'écoule normalement j'arrête là mes travaux de terrassement. Sinon, je creuse davantage pour essayer de traverser la couche imperméable ou bien je donne une pente au fond de ma tranchée, je
D creuse un trou de 30, 40 ou 50 cm de profondeur suivant le cas, que je comble avec de gros galets et, après l'avoir testé, je le recouvre de mottes
E d'herbe retournées. En somme, ce n'est rien d'autre qu'un petit puits perdu : mais il est très rare qu'on en arrive là.
Ceci fait, je donne un léger coup de triandine sur cette terre de fond qui a été piétinée et sur laquelle je
F répands 150 à 200 grammes par mètres carrés de cornaille grossièrement concassée. C'est un engrais à combustion lente qui servira pendant de nombreuses années et que les racines de vos rosiers qui vont pénétrer jusqu'à 1 m dans le sol, sauront bien trouver.
G Je replace ensuite la dernière couche de terre enlevée en y incorporant soigneusement (et pas seulement en le répandant en surface) un engrais complet apportant les trois éléments essentiels (azote, acide phosphorique, potasse). Ma préférence va au 10×10×20, et ceci à raison de 100 g par m². Je mets autant de

cornaille mais cette fois pulvérisée et, s'il y a excès de calcaire, un plein seau de tourbe (10 litres) par m^2, effritée et légèrement humidifiée.

J'étends alors sur ce sous-sol une
H couche de fumier (de bovins, de préférence) bien décomposé à raison de 10 kg par mètre carré et je comble enfin ma tranchée avec ma terre de
I surface (la première enlevée) à laquelle j'incorpore, par mètre carré, 50 g du même engrais, et à nouveau, si le sol est calcaire, un plein seau de tourbe effritée par m^2.

Naturellement, au cours des travaux de défonçage, j'enlève les grosses pierres, les corps étrangers et les racines de plantes vivaces (chiendent, pissenlits, chardons, liserons, etc.) et surtout le bois mort qui pourrait s'y trouver.

Puis je laisse reposer ma terre deux à trois semaines avant la plantation.

b/ Le terrain a déjà porté des rosiers :

Il contient alors des toxines secrétées par les racines des rosiers qui étaient en place et qui seraient vraiment dangereuses pour votre future plantation. Il faut donc remplacer toute la terre sur 0,40 m de profondeur. Choisissez pour cela une bonne terre à blé ou de champs. Elle peut sans inconvénient contenir 10 % de pierres de grosseur moyenne. Son pH, c'est-à-dire son degré d'acidité ou d'alcalinité, sera voisin de la neutralité, soit 7. Enfin, mais c'est très important, elle devra provenir uniquement de la couche supérieure d'un terrain, sur une profondeur maximale de 0,40 m. Vous aurez ainsi une terre vivante, riche en bactéries qui travailleront pour vos rosiers, alors que celle extraite au dessous de 0,40 m est pratiquement stérile. Il faut la refuser, de même que toute terre trop chargée en humus (terre noire). Notez que vous pouvez parfaitement prélever cette terre dans votre propre jardin (pelouse par exemple, ou potager) : c'est-à-dire faire un échange.

Ceci étant, inspirez-vous de ce qui est dit au paragraphe précédent.

c/ Le terrain est de mauvaise qualité physique :

Aux abords des constructions, on trouve souvent des gravats, tuiles cassées, graviers, etc. Le tout recouvert de 10 ou 15 cm de terre. Une plantation dans de telles conditions serait vouée à l'échec. Vous changerez donc le sol comme dans le cas précédent.

Date de la plantation.

Dans le Midi de la France, elle se fait en janvier-février. Dans les régions tempérées, entre le 1er novembre et le 31 mars, et dans le Nord, dans l'Est et en altitude, elle peut être poursuivie jusqu'à fin avril et même début mai.

Mise en place.

1° Avant toute chose, établissez un plan que vous conserverez. Ainsi vous n'oublierez ni les noms de vos rosiers, ni les emplacements où ils se trouvent. Il ne faut pas compter sur les étiquettes pour cela. Il est même préférable de les enlever car le fil métallique qui les attache à la branche peut étrangler celle-ci.

2° Piquetez votre emplacement, si la surface le justifie. C'est-à-dire, placez des petits piquets de 30 cm aux emplacements où vous voulez planter.

Voici quelques distances de plantations convenables :

Rosiers miniatures :
10 à 15 cm en tous sens, selon le développement.

Rosiers à massifs à fleurs en bouquets ou à fleurs groupées :
30 à 45 cm, selon la vigueur de la variété (1).

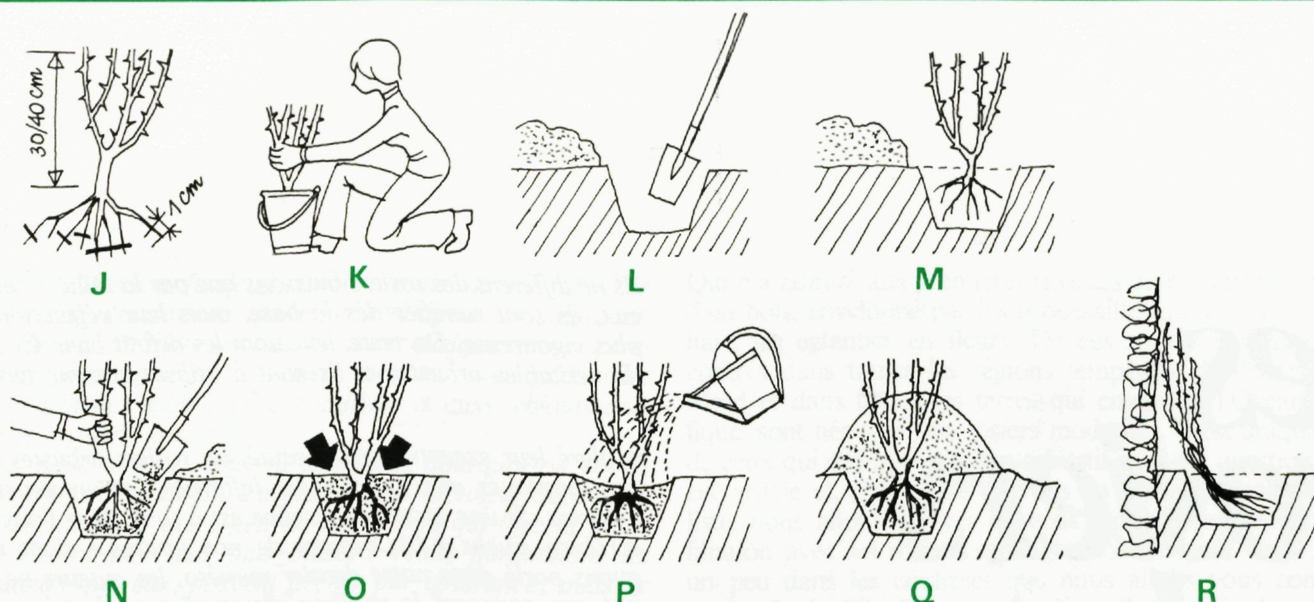
Rosiers à massifs à grandes fleurs :
40 à 45 cm, selon la vigueur de la variété (1).

Rosiers arbustes en haies :
60 à 70 cm sur le rang.

Rosiers arbustes groupés sur pelouse :
2 à 3 m en tous sens.

Rosiers grimpants :
1,50 m à 3 m, selon la vigueur de la variété et la surface à garnir.

(1) Si vous faites une plate-bande de 2 ou 3 rangs par exemple, respectez les distances de plantation indiquées mais établissez vos rangs à 30 cm les uns des autres seulement et à 10 cm pour les miniatures.
Si vous ne faites qu'un seul rang de rosiers, serrez davantage.



Je suis partisan de planter serrés les rosiers à massifs. Dès que le feuillage est développé, il forme une protection qui retarde le dessèchement du sol. D'autre part les fortes pluies ne frappe pas la terre directement, ce qui évite la projection sur le revers, c'est-à-dire la partie la plus vulnérable des feuilles, des spores de black-spot, rouille, oïdium et autres maladies cryptogamiques, dont le sol est parfois infesté.

A l'appui de ce qui précède, j'ai constaté que les rosiers plantés serrés résistaient mieux aux maladies.

3° Rafraîchissez les racines principales d'une coupe bien franche. Un
J cm suffit. Mais ne taillez pas les branches, contentez-vous de les égaliser à 30 ou 40 cm de hauteur si cela n'a pas été fait par votre fournisseur Pralinez les racines,
K c'est-à-dire, trempez-les dans une boue que vous aurez faite dans un récipient ou dans un trou de votre jardin et à laquelle vous aurez ajouté un produit hormonal à la dose prescrite par le fabricant. On trouve ce genre de produit dans le commerce. Ce n'est pas indispensable mais assez efficace.

L 4° Faites un trou suffisant à la place du premier piquet et mettez la terre que vous aurez enlevée de
M côté. Placez-y un rosier dont vous aurez bien séparé les racines pour que la terre s'infiltre plus facilement entre elles et qui, en aucun cas, ne devront être retournées. Puis faites un trou à la place du deuxième piquet. Utilisez la terre que vous
N enlèverez pour combler le premier en la faisant bien glisser entre les racines du rosier qui s'y trouvera, au besoin à l'aide d'un plantoir ou
O d'un piquet. Tassez modérément et continuez en faisant un troisième trou dont la terre servira à combler le second. Et ainsi de suite.

Pour faire ce travail, il est presque indispensable d'être aidé et capital de se souvenir qu'il faut éviter de laisser les racines exposées à l'air et encore moins au soleil.

P 5° Ensuite, arrosez au goulot abondamment, ou à l'aide d'un tuyau. Mais dans ce cas, surveillez la pression. Il faut qu'elle soit plutôt faible. Moi, je noie littéralement mon terrain. Le but de cet arrosage est de faire descendre la terre entre les racines et de supprimer toutes les poches d'air qui pourraient se trouver dans le sol. Il est donc indispensable, même s'il pleut.

Je ne parle pas d'arrosage en période de gel puisque dans ces conditions il ne faut pas planter.

Vingt-quatre heures après, la terre s'est un peu tassée, entraînant parfois avec elle quelques rosiers. A l'aide d'une bêche, remontez-les de façon que la greffe soit très légèrement enterrée (1 à 2 cm, pas davantage). Rapportez un peu de terre en surface et donnez un dernier coup d'eau.

Lorsque vous plantez des rosiers contre un mur, que ce soit des sarmenteux ou des buissons, dirigez
R toujours leurs racines du côté opposé au mur et pas à moins de 30 cm de sa base.

Q Quelques jours plus tard, buttez vos rosiers et vous n'aurez plus alors qu'à attendre le printemps.

Plantations tardives

Taillez à 2 ou 3 yeux de suite après la plantation et buttez presque jusqu'au sommet des rameaux. Cette précaution évitera leur dessèchement. Vous débutterez lorsqu'ils donneront des signes certains de reprise. Reprise que vous assurerez définitivement en les arrosant de temps en temps.

Transplantation

Si un rosier n'est pas en place depuis plus de trois ans, il n'y a pas de problème. Plus âgés, quelques précautions sont à prendre.

1° Procéder à la transplantation en automne après avoir réduit la charpente à 50 cm.

2° Le butter soigneusement pendant l'hiver et, au printemps, le tailler à 2 ou 3 yeux.

Voulant être précis, j'ai dû me montrer assez ennuyeux, ce qui est le plus grave des péchés paraît-il, en vous expliquant ce qui précède; mais cette question des sols et de la plantation est tellement importante que j'avais le souci de vous convaincre qu'il ne fallait rien négliger puisque tout allait en dépendre.

A. S.

les rosiers arbustes



Ils ne diffèrent des rosiers buissons que par la taille. Comme eux, ils sont ramifiés dès la base, mais leur végétation est plus vigoureuse. Du reste, leur nom les définit bien. Ce sont de véritables arbustes et ils sont à utiliser comme tels.

Malgré leur exceptionnelle beauté, les rosiers arbustes sont peu employés en France. Mal informés, les amateurs les ignorent. Si une exception tardive est à faire pour l'ouvrage d'Henry Fuchs « Les rosiers de nos jardins », dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, les auteurs ne leur ont pas consacré le meilleur d'eux-mêmes, c'est le moins qu'on puisse dire, et les obtenteurs pas davantage. En ce qui concerne ces derniers, nous savons bien qu'il est plus facile de créer un hybride de thé ou un floribunda qu'un rosier arbustif; mais nous ne pensons pas que cette difficulté explique quoi que ce soit car, assez curieusement, ce désintéressement est général. Il est rare, par exemple, de voir récompenser un rosier arbuste dans les concours. Il semble qu'obnubilée par l'image des massifs, des plates-bandes ou des bouquets, une partie des jurés n'en comprenne pas l'intérêt et, dans le même temps, l'autre partie qui est vraisemblablement celle des professionnels, incline à bien noter uniquement ce qui se vend. Pour essayer de comprendre cette désaffection, nous avons d'abord interrogé un grand nombre d'amateurs. Beaucoup nous ont avoué ne pas savoir ce qu'était au juste un rosier arbustif; d'autres, que ce type de rosier était trop encombrant ou bien lui reprochaient leurs fleurs généralement simples. Mais un nombre non négligeable d'entre eux nous ont répondu que, pour en acheter, il fallait d'abord en trouver et que ce n'était pas aussi simple qu'on l'imaginait.

Nous avons alors ouvert des catalogues et nous avons bien dû constater que les producteurs, à part deux exceptions, n'en offraient qu'un choix très restreint, souvent discutable et qu'ils n'en présentaient aucun.

Il nous restait à leur demander pourquoi. Nous l'avons fait et la réponse a été à peu près celle-ci : nos catalogues répondent aux besoins de nos clients et si nous ne proposons pas plus de rosiers arbustifs, c'est qu'on ne nous en demande pas davantage.

Comme on le voit, on est dans un cercle vicieux. D'un côté, on n'achète pas par ignorance ou parce qu'on est découragé de ne pas trouver ce que l'on recherche; de l'autre, on ne produit pas parce qu'on ne vend pas ou que l'on craint de ne pas vendre. Mais, en toute logique, n'est-ce pas aux vendeurs à faire le premier pas ? Virtuellement un marché

existe qu'il serait facile d'exploiter mais encore faut-il le vouloir. Si des raisons qui nous échappent s'y opposent, cela devient un autre problème : mais quelque raison qu'on apporte à y répondre, il restera toujours vrai qu'il existe peu d'arbustes aussi faciles à cultiver et aussi éblouissants que les rosiers arbustes.

Nous nous sommes souvent demandés pourquoi on voyait dans les jardins autant d'arbustes dont la valeur décorative est discutable et aussi peu de ces rosiers qui forcent pourtant l'admiration des plus blasés ? Nous pardonnons les amateurs qui, eux, peuvent pêcher par ignorance; mais de la part de ceux dont le rôle est de les conseiller, c'est plus qu'un oubli, c'est une faute, car ils les privent de toutes les ressources de ces arbustes qui sont parmi les plus beaux qui soient.

Comment les utiliser ? Et bien, éventuellement, dans les premiers rangs des massifs d'arbustes, ou légèrement détachés. Ils y font merveille, à condition de ne pas être orientés au Nord. Qui dira la beauté d'un rosier arbuste associé à un weigelia, un ceanothus, un viburnum, un kerria japonica, un buddleia ou un seringat ! Si la floraison est simultanée et heureusement contrastée, c'est une splendeur mais, même si elle ne l'est pas, le mérite du rosier arbuste reste encore de cacher la partie inférieure de l'arbuste auquel il est adossé et qui est souvent dénudée. Et les combinaisons sont multiples : à chacun de rechercher la meilleure.

Mais c'est isolés sur une pelouse qu'ils prennent toute leur valeur. Ou bien on les groupe par 3 et même par 5, si l'on a de la place, en les espaçant de 2 à 3 m en tous sens. Mais ce qui les rend plus précieux encore, c'est qu'ils permettent de faire des haies longtemps fleuries et odorantes. Une haie de rosiers est un luxe à la portée de tous. Ceux qui aiment la symétrie utiliseront une même variété, mais nous ne sommes pas de ceux-là. Nous préférons la diversité. Il ne faut même pas craindre d'utiliser dans vos mélanges quelques rosiers sauvages. S'ils ne remontent pas, ils ont le mérite d'être particulièrement précoces et d'une générosité qui confond l'imagination.

Si vous ne les saccagez pas trop en les taillant, ces associations permettent d'obtenir des haies de toutes dimensions.

En apportant un peu de féerie dans votre jardin, elles offriront aux oiseaux un abri inaccessible et tous ces petits chanteurs seront pour vous une autre source d'enchantements.

* * *

Qui n'a admiré aux premières tiédeurs du printemps, à l'orée d'un bois, enveloppé par les broussailles ou jaillissant d'une haie, un églantier en fleurs. De ces rosiers sauvages rencontrés dans toutes les régions tempérées de l'hémisphère Nord et dans toutes les terres qui entourent l'Océan Pacifique, sont nés tous nos rosiers modernes. C'est uniquement de ceux qui ont un caractère arbustif qu'il est question dans cet article et, plutôt que de vous en donner simplement la liste, nous allons essayer de vous montrer brièvement leur filiation avec les rosiers sauvages dont ils sont issus. C'est un peu dans les coulisses que nous allons vous conduire et si cela éveille chez vous le désir d'en savoir davantage, nous n'aurons pas perdu notre temps.

C'est un sujet, qui à notre avis, n'a jamais été traité à fond. Nous-mêmes ne l'avons pas épuisé mais, modestement, nous pensons l'avoir enrichi des quelques connaissances que nous avions de la question.

ROSA PIMPINELLIFOLIA

Le rosier à feuilles de pimprenelle, appelé aussi Rosa spinosissima, se rencontre à l'état sauvage dans la plus grande partie de l'Europe centrale et méridionale ainsi qu'en Asie centrale. Ses rameaux portent de nombreux aiguillons et soies, d'où son second nom. C'est un buisson d'une hauteur de 0,75 m à 1 m. Mais certaines variétés, par exemple, altaica et hispida, atteignent 1,50 m et plus.

Ce rosier sauvage était déjà en culture, en Europe, avant 1600. A la fin du XVIIIe siècle, deux horticulteurs écossais semèrent des graines de Rosa pimpinellifolia et sélectionnèrent les semis les plus remarquables. Ils furent imités et, 40 ans plus tard, il existait 25 variétés doubles et près de 150 variétés simples. Chaque semeur donnait un nom à ses obtentions qui souvent ne devaient pas être bien différentes. En dehors de ces semis, il y avait 14 variétés botaniques.

Par hybridation et croisement, Rosa pimpinellifolia a donné naissance à un certain nombre de variétés, dont quelques-uns sont des rosiers arbustes. C'est en particulier le cas pour celles que Wilhelm Kordes a obtenues à partir de 1930, en utilisant les variétés altaica et hispida.

En voici quelques-unes :

« Frühlingsgold » (Or printanier). Rosa pimpinellifolia, var. « hispida » × « Joanna Hill », hybride de thé; fleurs simples, grandes, jaune d'or.

« Frühlingsduft » (Parfum printanier). Var. altaica × « Joanna Hill »; fleurs semi-pleines, moyennes, odorantes, de couleur rose, jaunes au centre.

« Karl Foerster ». Var. altaica × « Reine des Neiges » (hybride remontant); fleurs demi-pleines, moyennes, blanc pur.

« Maigold » (Or de mai) « Poulsens Pink » (floribunda) × « Frühlingstag » (issu de « Frühlingsgold »). Fleurs assez grandes, pleines, jaune bronzé, odorantes.
Ces rosiers forment des arbustes d'environ 2 m de haut, qui fleurissent très tôt, une seule fois. Toutefois, il arrive que « Frühlingsduft » et « Maigold » remontent un peu.
Une variété qui remonte franchement et qui fleurit jusqu'aux grands froids est :

« Golden Wings », qui a comme mère l'hybride de thé « Sœur Thérèse » et, comme père, un semis de Rosa pimpinellifolia var. altaica et « Ormiston Roy ». Cette dernière variété est le résultat du croisement de deux rosiers à feuilles de pimprenelle. Sur le jaune des grandes fleurs simples de « Golden Wings » se détachent de belles étamines rouges. Avec les fleurs demi-épanouies on peut composer des bouquets d'une rare élégance.
Parmi les rosiers à feuilles de pimprenelle on compte aussi Rosa hugonis et Rosa xanthina :

« Rosa hugonis » porte le nom d'un missionnaire, le père Hugo qui le découvrit en Chine et le rapporta en Europe en 1899.
« Rosa hugonis » est parmi les rosiers les plus précoces. Au plus tard le 15 mai, il ouvre ses petites fleurs simples, jaune canari. En 1976, il a même fleuri le 13 avril. Ses boutons (comme ceux de Rosa pimpinellifolia var. altaica) ne souffrent nullement des gelées tardives.

« Rosa xanthina » a des fleurs jaune d'or. Par hybridation, Rosa hugonis et Rosa xanthina ont donné quelques variétés à fleurs semi-pleines. Ainsi « Albert Maumené » (1934), obtenu par Sauvageot en croisant Rosa hugonis avec « Mme Edouard Herriot » (Pernetiana) et dont les fleurs sont rouge carotte.
On peut trouver dans nos catalogues « Rosa hugonis », « Rosa hugonis flore pleno », « Rosa xanthina Canarybird », « Pimpinellifolia var. altaica », « Pimpinellifolia Lutea maxima ».

ROSA RUGOSA

Le rosier rugueux ou rosier de Kamtchatka est originaire des îles et presqu'îles de l'Asie du Nord-est, de Chine, de la Corée et fut introduit en Europe à la fin du XVIII[e] siècle. C'est un buisson dont la hauteur dépasse 1,50 m, si on ne le taille pas. Ses rameaux sont entièrement couverts de fins aiguillons. Il se reconnaît facilement à ses feuilles gaufrées. Les fleurs sont simples, assez grandes, rouge pourpre, parfois blanches. Les fruits sont grands et globuleux. « Rosa rugosa » se multiplie par drageons et résiste aux hivers les plus rigoureux.
Pendant longtemps on ne trouvait ce rosier que dans les jardins botaniques. Mais, à la fin du siècle dernier, on a commencé à l'utiliser pour des hybridations et des croisements. Il peut former de jolies haies. Nous en avons vu en bordure de routes dans les Alpes autrichiennes et limitant des jardins et des aires de stationnement en Hollande. Il figure parfois dans les catalogues sous le nom de « Rosa regeliana ».
Certaines variétés obtenues en partant de « Rosa rugosa » ont gardé le feuillage gaufré caractéristique :

« Blanc double de Coubert », à fleurs semi-doubles blanches, finement parfumées.

« Rose à parfum de l'Hay », à fleurs rouge pourpre, très agréablement parfumées.

« Agnès », le seul rugosa à fleurs jaunes ; elles ont une belle forme et sont délicatement parfumées.
« Roseraie de l'Haÿ », à fleurs rouge violacé : un des plus beaux.
Certains hybrides de « Rosa rugosa » n'ont gardé de leur mère que les nombreux aiguillons des rameaux et des feuilles, par exemple :

« Conrad Ferdinand Meyer », dont les fleurs rose argenté ont la belle forme des hybrides de thé et sont délicieusement parfumées. Malheureusement, ce rosier est très sensible à la rouille.

« Hansa » a des fleurs rouge lilas foncé.

« Calocarpa » a la teinte rose pure de sa mère, une rose de Chine.

« F.J. Grootendorst » est le produit d'une hybridation avec un rosier polyantha. Ses petites fleurs rouge vineux sont groupées en bouquets et les pétales sont frangés comme des œillets. Il a donné des mutations rouge foncé et blanches.
L'hybride de thé « Golden Emblem » et un hybride de « Rosa rugosa » ont donné le rosier arbuste **« Dr Eckener »** à fleurs roses sur fond jaune. Ce rosier n'a pas la résistance absolue aux grands froids des autres descendants de « Rosa rugosa ».

ROSA RUBIGINOSA, appelé aussi ROSA EGLANTERIA

C'est un églantier proche de « Rosa canina ». La reine Elisabeth d'Angleterre l'utilisait pour composer un élixir qui devait assurer une longue vie. C'est pour cela qu'il porte aussi le nom d'Eglantier d'Elisabeth d'Angleterre. Il a de petites fleurs roses. Ses feuilles dégagent une agréable odeur de pomme reinette. Sa culture est prouvée dès le milieu du XVI[e] siècle.

En 1890, lord Penzance commença à utiliser « Rosa rubiginosa » dans des hybridations. Les variétés qu'il en obtenait avaient des fleurs dont le coloris allait du rose au carmin foncé. Elles étaient simples ou doubles. On trouve encore dans des catalogues **« Greenmantle »** qui a des fleurs odorantes rose tirant sur le rouge, avec un œil blanc et des étamines jaune d'or, **« Lord Penzance »** dont les fleurs sont simples, odorantes, de couleur jaune citron nuancé de rose. C'est le résultat du croisement de « Rosa rubiginosa » avec un hybride de « Rosa lutea », le rosier à fleurs jaunes.
Plus récemment, Wilhelm Kordes a croisé « Magnifica », un hybride de « Rosa rubiginosa » avec différents hybrides de thé et a obtenu **« Fritz Nobis »**, à grandes fleurs assez pleines, rose saumoné, rose argenté à l'intérieur, odorantes, **« Rosendorf Ufhoven »**, à fleurs rouge carmin, **« Sparrieshoop »**, qui a de grandes fleurs simples rose clair, **« Alchymist »**, jaune d'or dont la végétation se rapproche de celle des grimpants, un rosier très répandu en Suisse, **« Florence Mary Morse »**, aux belles fleurs rouge vif, qui a le caractère d'un floribunda mais qui peut être utilisé comme rosier arbuste, si on le taille très long.

« Bischofstadt Paderborn » (Ville épiscopale Paderborn) a comme grand-père, du côté maternel, l'hybride de Rosa rubiginosa « Magnifica », qui se trouve dans l'ascendance directe de plusieurs autres rosiers arbustes cités plus haut. Ses fleurs presque simples, en coupe, ont un coloris rouge écarlate vif qui attire les regards.

ROSA MOSCHATA

Ce rosier, originaire probablement de l'Inde et de la Chine méridionale, a été introduit en Europe méridionale et en Afrique du Nord. A partir du XVI[e] siècle, on le trouve dans les jardins des monastères. Il a des sarments de 4 à 5 m, des petites fleurs blanches qui sentent le miel. Dans ses pays d'origine, sa floraison est presque ininterrompue. En Europe, ses fleurs n'apparaisent qu'à la fin de l'été et même parfois un peu plus tard.

Au début du siècle, le rosiériste Peter Lambert de Trèves a utilisé pour ses croisements des descendants du rosier Noisette (probablement issu de « Rosa moschata » × « Rosa chinensis ») et obtint le premier rosier arbuste remontant, « Trier » (Trèves). Il continua ses croisements jusqu'en 1919 et leur donna le nom collectif de « Lambertiana ». On en trouve encore dans quelques roseraies publiques, mais ils ont disparu des jardins privés au bénéfice d'arbustifs remontants plus modernes.

C'est vers 1930 que Wilhelm Kordes commenca à croiser des roses descendant de « Rosa moschata » avec des hybrides de thé et des floribundas.

« Robin Hood », un descendant de « Rosa moschata » par l'hybride de thé « J.C. Thornton » a donné **« Eva »**, dont les fleurs carminées, qui se suivent jusqu'aux grands froids, sont réunies en grands bouquets. Le même croisement a produit aussi « Wilhelm » (synonyme « Skyrocket ») dont les fleurs sont plus grandes, rouge foncé. « Eva » a donné aussi **« Hamburg »**, rouge, **« Berlin »** (avec « Mme A. Meilland »). « Hamburg » a donné **« Bonn »**, rouge vif, « Elmshorn », qui a de petites fleurs roses réunies en bouquets comptant jusqu'à 40 fleurs.

Parmi les premiers rosiers arbustifs modernes se trouve **« Silberlachs »**, dont les fleurs simples ont un coloris rose saumoné nuancé d'argent.

Il y a des rosiers arbustes dont la provenance étonne. Ainsi **« Oscar Scheerer »**, qui frappe par son coloris rouge très foncé, est le résultat du croisement des floribundas « Minna Kordes » et « Fanal ». « Minna Kordes » a pour parents « Dance of Joy » de Sauvageot (1931), considéré par certains comme le premier floribunda et l'hybride de thé « Crimson Glory ». Mais le père, « Fanal » est issu du croisement de l'hybride de Rosa rugosa « Heidekind » avec le polyantha « Joanna Tantau » dont le résultat a été croisé avec « Hamburg », un hybride de « Rosa moschata ». Ainsi s'explique sa végétation de rosier arbuste. « Fanal » figure aussi dans l'ascendance de **« Dirigent »** dont les fleurs rouge sang demi-pleines, de dimensions moyennes, sont groupées en bouquets.

« Zitronenfalter » (piéride citron) de Tantau, aux fleurs jaune d'or, assez grandes, de belle forme, légèrement odorantes, a dans son ascendance « Mme A. Meilland » et l'hybride de Rosa moschata « Hamburg », nommé déjà plusieurs fois. « Zitronenfalter » est la mère d'un des meilleurs rosiers arbustes actuels, **« Lichtkönigin Lucia »** (Reine de la Lumière Lucia, en France simplement nommé Lucia). Ses fleurs sont jaune citron, pleines, odorantes, groupées par 3 à 5.

« Westerland », qui a dans son ascendance maternelle un hybride de « Rosa rubiginosa » et dans son ascendance paternelle un hybride de « Rosa moschata », a de grandes fleurs doubles en coupe d'un coloris jaune orangé qui pâlit à la défloraison.

En 1957, Meilland a sorti le rosier arbuste **« Cocktail »** dont le centre de la fleur simple, rouge géranium, est jaune primevère. Il a pour père « Phyllis Bide », un sarmenteux qui a dans son ascendance le rosier Noisette « Gloire de Dijon ». Sa mère est un semis obtenu par la fécondation du floribunda « Independence » par le polyantha « Orange Triumph ». Les trois roses « Phyllis Bide », « Independence » et « Orange Triumph » figurent aussi dans l'ascendance du très bon rosier arbustif **« Clair Matin »** que Meilland a édité en 1960. Il a fait entrer dans la combinaison le floribunda « Fashion », dont le coloris rose saumoné a fait sensation à son apparition. « Fashion » est la mère de « Clair Matin ». Son père est un semis de « Independence » et de « Orange Triumph » fécondé par « Phyllis Bide ». Cela s'écrit ainsi « Fashion » × [(« Independence » × « Orange Triumph ») × « Phyllis Bide »].
Meilland est aussi l'obtenteur du rosier arbuste « Baby Baccara » qui a pour mère l'hybride de Rosa moschata « Callisto » et pour père le rosier miniature « Perle d'Alcanada ». Il se couvre de petites fleurs écarlate orangé, légèrement odorantes.

ROSA MOYESII

Ce rosier, introduit en Europe vers 1900, est un des plus beaux rosiers sauvages. Sa fleur est rouge sang. Il existe aussi une variété à fleurs roses. Ses fruits sont grands, d'un beau rouge orangé et ont la forme d'une bouteille. Des graines de ce rosier ont été semées et l'un des semis sélectionnés est « Geranium », dont le rouge de la fleur est encore plus intense et les fruits sont particulièrement beaux. Mais ce rosier n'est pas florifère.
A la suite de croisements avec d'autres roses, quelques rosiers arbustes intéressants ont vu le jour. En Europe, Pedro Dot a obtenu **« Nevada »**, dont la fleur simple, blanche, légèrement nuancée de rose est d'une rare élégance. L'arbuste remonte bien ainsi que sa mutation à fleurs roses **« Marguerite Hilling »**. Par contre, **« Eddie's Jewel »**, obtenu au Canada, aux fleurs cramoisi, ne fleurit qu'une seule fois. Ces rosiers résistent bien aux grands froids et fleurissent très tôt.
Kordes, avec des hybrides de « Rosa moyesii », a créé des hybrides de polyantha qui, de leur ascendant, ont hérité la résistance au froid.

ROSA KORDESII

Vers 1950, Kordes présenta un nouveau type de rosiers grimpants, dont un certain nombre de variétés ont le caractère de rosiers arbustifs. Voici l'histoire de ces rosiers. Vingt-cinq ans avant, il avait planté le rosier **« Max Graf »**, un hybride naturel de « Rosa rugosa » et du sarmenteux « Rosa wichuraiana ». Ses fleurs étaient pratiquement stériles. Mais, en 1940, Kordes put semer des graines provenant d'une autofécondation de « Max Graf ». Il obtint deux semis ; l'un avait le feuillage gaufré de « Rosa rugosa », l'autre, la végétation de « Rosa wichuraiana ». Il les greffa sur « Rosa canina ». En 1942, le semis rappelant « Rosa rugosa » fut détruit par le froid ; l'autre passa l'hiver sans protection. L'année après, il porta des fleurs rouges, semi-pleines. Les fruits avaient la forme de poires. Les graines qu'ils renfermaient germaient dans une proportion de 75 %. Un rosier quasi stérile avait donc produit un rosier extraordinairement fertile. Ses graines donnaient des semis reproduisant le rosier dont ils étaient nés. On était donc en présence non d'un hybride mais d'une nouvelle race de rosier. L'Allemand Wulff qui, de 1951 à 1963, a fait d'importants travaux sur la génétique des rosiers, lui donna le nom de « Rosa kordesii ».

Utilisant ce nouveau rosier dans de nombreux croisements, tantôt comme mère, tantôt comme père, Kordes obtint des milliers de semis, parmi lesquels il sélectionna ceux qui avaient la végétation de rosiers sarmenteux, qui remontaient et qui possédaient une bonne résistance au froid. Ainsi est née toute une lignée de rosiers sarmenteux remontants, qui remplacent avantageusement les vieux hybrides de wichuraiana, qui ne fleurissent qu'une seule fois et qui, surtout, ont le grand défaut d'être très sensibles au blanc. Parmi eux, il y en a qui peuvent être utilisés comme rosiers arbustes, leurs sarments de 1,50 m à 2,50 m étant assez rigides pour permettre la plantation sans tuteur ni palissage. Citons **« Dortmund »**, **« Zweibrücken »**, **« Karlsruhe »**, **« Heidelberg »**, **« Gruss en Koblenz »**, **« Alexander von Humboldt »**, **« Goldstern »**.

« Gruss an Heidelberg » (en France nommé simplement « Heidelberg ») a des fleurs rouge sang, d'une belle forme, groupées par 3 à 5 et plus. La rose a été utilisée dans des croisements qui ont donnés, par exemple, **« Grand Hôtel »**, aux fleurs rouge sang et **« Haendel »**, dont les fleurs crème sont frangées de rose, ce qui donne une combinaison bien plaisante. Elles ont la forme de jolis hybrides de thé.

AUTRES ROSIERS BOTANIQUES, LEURS HYBRIDES ET MUTATIONS

Le nombre des rosiers sauvages dépasse largement la centaine. Parmi eux, il y en a qui ont une valeur décorative tels qu'ils se trouvent dans la nature. D'autres sont plantés

sous forme d'hybrides ou de mutations. Nous avons déjà parlé de « Rosa pimpinellifolia », « Rosa rugosa », « Rosa rubiginosa », « Rosa moschata », « Rosa moyesii ». Sans avoir leur importance, il y en a d'autres qui sont ou qui ont donné d'intéressants rosiers arbustes.

ROSA RUBRIFOLIA

Le rosier « à feuilles rouges » (en réalité, elles sont pourpre bleuté) a de petites fleurs roses. Il frappe par son feuillage et la multitude de ses fruits rouge vif.

« Carmenetta » est un hybride de « Rosa rubrifolia » et « Rosa rugosa ». Ses fleurs rose pâle sont groupées en bouquets.

ROSA ALPINA

Appelé aussi **Rosa Pendulina,** atteint en plaine une hauteur de 1,50 m. Les pousses sont souvent rougeâtres, sans aiguillons. Les fleurs sont roses à rose pourpre.
Un hybride de « Rosa alpina », la rose de Boursault, croisé avec une rose cent-feuilles (ou une rose de Chine) a donné **« Mme Sancy de Parabère »,** à fleurs demi-pleines roses, odorantes. Elles s'ouvrent très tôt.

ROSA ACICULARIS

Originaire de la Sibérie, du Kamtchatka, de la Chine du Nord, ses fleurs sont roses, solitaires ou groupées par 2 ou 3. Ses aiguillons ont la forme d'aiguilles. Pour cette raison, les Allemands l'appellent Nadelrose. Il résiste aux froids les plus rigoureux.
Un croisement de « Rosa acicularis » avec l'hybride de thé « Hollywood » a donné le rosier arbuste **« Pikes Peak »,** à fleurs rouge clair avec œil jaune. En croisant cette variété avec l'hybride de thé « Ballet », Kordes a obtenu le rosier arbuste **« Dornröschen »** (Belle au Bois dormant), dont les grandes fleurs de forme parfaite rouge clair saumoné sont agréablement parfumées.

ROSA MACROPHYLLA

C'est un arbuste vigoureux de 3 à 4 m de haut. Ses rameaux sont rouge foncé à brun cannelle. Ses feuilles, composées de 9 à 11 folioles, ont jusqu'à 20 cm de long (d'où son nom). Ses fleurs sont rouge clair et les fruits, qui ont la forme d'une poire, ont jusqu'à 3 cm de long. Il est cultivé comme arbuste décoratif et n'a été employé que rarement dans des hybridations.
En le croisant avec l'hybride de thé « Charles K. Douglas », Sauvageot a obtenu le rosier arbuste **« Château de Vaire »,** dont de beaux exemplaires se trouvent à Bagatelle.

ROSA LUTEA

Appelé aussi « Rosa foetida » à cause de l'odeur de la fleur qu'on dit désagréable, il a des fleurs jaune d'or, simples comme toutes celles de rosiers botaniques. Elles sont isolées ou groupées par 2. Ce rosier est originaire de l'Asie Mineure, de l'Iran, de l'Afghanistan. Il fut introduit en Espagne par les Arabes et cultivé en Angleterre et en Hollande dès le XVIe siècle.
Avec une mutation double, **« Persian Yellow »,** Pernet-Ducher obtint la première rose moderne vraiment jaune.
Une autre mutation, **« Rosa lutea bicolor »,** la rose capucine dont les fleurs sont écarlate orangé à l'intérieur, jaune d'or à l'extérieur, est à l'origine des roses bicolores.

ROSIERS ARBUSTES D'ORIGINE DIVERSE

En croisant le floribunda « Red Favorite » avec le sarmenteux « New Dawn », Tantau a obtenu le rosier arbuste **« Lichterlon »,** dont le nom évoque l'éclat rouge des fleurs.
Delbard, en croisant un semis dont les parents étaient le vigoureux floribunda « Queen Elizabeth » et l'hybride de thé « Provence » avec un autre semis issu des hybrides de thé « Sultane » et « Mme Joseph Perraud », a obtenu **« Parure d'Or »,** dont les fleurs demi-pleines, parfumées, ont un coloris jaune d'or rehaussé d'orange. Il est en général classé parmi les grimpants mais il peut très bien être utilisé comme rosier arbuste.
Delbard a obtenu aussi **« Cappa magna »,** qui provient du sarmenteux « Ténor » et a des fleurs doubles, rouge velouté, groupées en bouquets.
« Centenaire de Lourdes », issu de « Reine des Neiges » et de semis non dénommés est un floribunda. Mais, à cause de sa vigueur, il peut être utilisé comme arbuste.
Pour former des haies, Delbard offre aussi **« Emeraude d'or »,** à fleurs jaune d'or et rouge carminé, **« Clos fleuri »,** à fleurs roses.
Un des meilleurs arbustifs actuels est **« Feu d'Artifice »** (Feuerwerk), dont l'obtenteur Tantau n'a pas indiqué l'origine. Ses fleurs en coupe sont rouge feu orangé.
Nous ignorons aussi les parents du joli arbustif « Natalie », à fleurs rose frais, offert par Hémeray-Aubert.

ROSES ANCIENNES

Le rosier botanique le plus intéressant de l'Europe et de l'Asie Mineure est **« Rosa gallica ».** C'est un buisson qu'on trouve sur les talus, dans les clairières et sur des collines. Il atteint une hauteur de 0,60 m à 1 m et se multiplie par drageons. Sa fleur simple est grande, rouge clair, odorante.

Ce rosier offre la précieuse qualité de pouvoir muter spontanément et de s'hybrider facilement. Déjà les Romains trouvaient des roses galliques doubles dans les forêts; ils les plantaient dans leurs jardins, les soignaient et les sélectionnaient. Cela s'est fait aussi ailleurs. Ainsi sont nées plusieurs catégories de roses :

1° Des roses **« galliques »** doubles, semi-pleines et pleines auxquelles on a donné le nom de roses de Provins.

2° Les roses de **« Damas »**, très odorantes.

3° Les roses **« cent-feuilies »**, très doubles.

Toutes les variétés dont nous allons parler sont des rosiers arbustes.

ROSES DE PROVINS

Le jardin de l'impératrice Joséphine, à Malmaison, contenait 167 rosiers de Provins. Actuellement, on trouve encore dans des catalogues les variétés suivantes :

« Cardinal de Richelieu », à fleurs pourpre violet.

« Le Rosier Evêque », qui ressemble au précédent.

« Petite Orléanaise », à fleurs roses.

Beaucoup de rosiers de Provins portent des fleurs striées ou panachées, entre autres « Belle Doria », « Château de Namur », « Gros Provins panaché », « Madame d'Hébray », « Œillet parfait », « Ombre panachée », « Perle des Panachées », « Variegata de Bologna ».

ROSES DE DAMAS

Les roses de Damas, très odorantes, sont utilisées pour l'obtention de l'essence de roses, surtout la variété « Rosa damascena **Trigintipetala »** ou **« Rose de Kasanlik »**, surtout cultivée en Bulgarie.

Le type a des roses semi-pleines, groupées sur la tige. **« Rose de Puteaux »** se rapproche du type.

« Mme Hardy », le rosier de Damas le plus connu a des fleurs blanches.

ROSES CENT-FEUILLES

L'origine de « Rosa centifolia » est assez obscure. On a prétendu qu'on le trouvait à l'état sauvage dans le Caucase : cette affirmation s'est révélée erronée. Il est possible que ce soit un hybride naturel qui a pour ascendants « Rosa gallica », « Rosa alba », « Rosa moschata » (ou « Rosa phoenicia », qui s'en rapproche). C'est peut-être aussi une forme évoluée de la rose de Provins ou de la rose de Damas. Ce qui est certain, c'est que cette rose a pris sa forme définitive en Hollande, entre la fin du XVIe et le début du XVIIIe siècle. Là, le rosier était cultivé, soigné, sélectionné.

On peut dire, sans grand risque de se tromper, que « Rosa centifolia » est essentiellement un produit des jardiniers hollandais.

Comme cette rose est très pleine, elle ne fructifie que rarement. Les variétés cultivées sont des mutations. La plus célèbre est la **« Rose des Peintres »**, qui paraît souvent dans les tableaux des peintres hollandais du XVIIIe siècle. On trouve encore ce rosier dans quelques catalogues, ainsi que **« Rosa centifolia major »** à fleurs rouge clair, **« Unique Panachée »**, à fleurs blanches à rayures roses, **« Vierge de Cléry »**, à fleurs blanches.

Par mutation, « Rosa centifolia » a donné les roses « Pompons » et les roses moussues, dont les pédoncules et les sépales sont couverts de poils serrés qui forment comme une mousse. Les variétés encore dans le commerce sont assez nombreuses, mais rares sont celles qu'on peut compter parmi les rosiers arbustes. Citons **« Muscosa »**, datant du XVIIIe siècle, **« Crimson Globe »**, de la fin du siècle dernier et une variété récente de Kordes, **Parkjuwel »**, mais dont la « mousse » est bien moins apparente que celle des variétés anciennes.

ROSA ALBA

C'est un hybride naturel, probablement de « Rosa damascena » et d'une variété de « Rosa canina ». Il était cultivé par les Grecs et les Romains. Le buisson atteint une hauteur de 2 m et n'a que peu d'aiguillons. Ses fleurs demi-pleines sont très odorantes. Le type, désigné aussi sous le nom de **« Rose d'York »**, a servi d'emblème (si ce n'est « Rosa arvensis ») au parti d'York lors de la Guerre des Deux Roses qui, au XVe siècle, a mis l'Angleterre à feu et à sang. Les fleurs de la variété **« Suaveolens »**, peu différente du type, sont utilisées pour la production d'essence de rose. On peut encore trouver dans les jardins quelques hybrides de « Rosa damascena » ou « Rosa moschata » : **« Cuisse de Nymphe** (ou « Maiden's Blush »), **« Cuisse de Nymphe émue »**, **« Félicité Parmentier »**, **« Reine du Danemark »**, **« Mme Plantier »**. Toutes ces roses sont blanches, blanc carné ou rose plus ou moins prononcé.

C'est un sujet que nous reprendrons car, comme nous vous l'avons dit, il est loin d'être épuisé. En attendant, intéressez-vous à la parenté des rosiers que vous avez déjà ou que vous achèterez. Nous vous aiderons si vous le désirez. Vous vous apercevrez bien vite que cette connaissance nouvelle que vous aurez des rosiers en fera des amis bien plus proches de vous et votre plaisir, en les admirant, sera d'une autre qualité. Essayez, vous nous remercierez.

Valentin RUCH et A. SOUZY.

R. lutea bicolor

Marguerite Hilling

Aloha



Ulrich Brunner





Nevada

Nymphenburg





Pièce d'or



Blanc double de Coubert





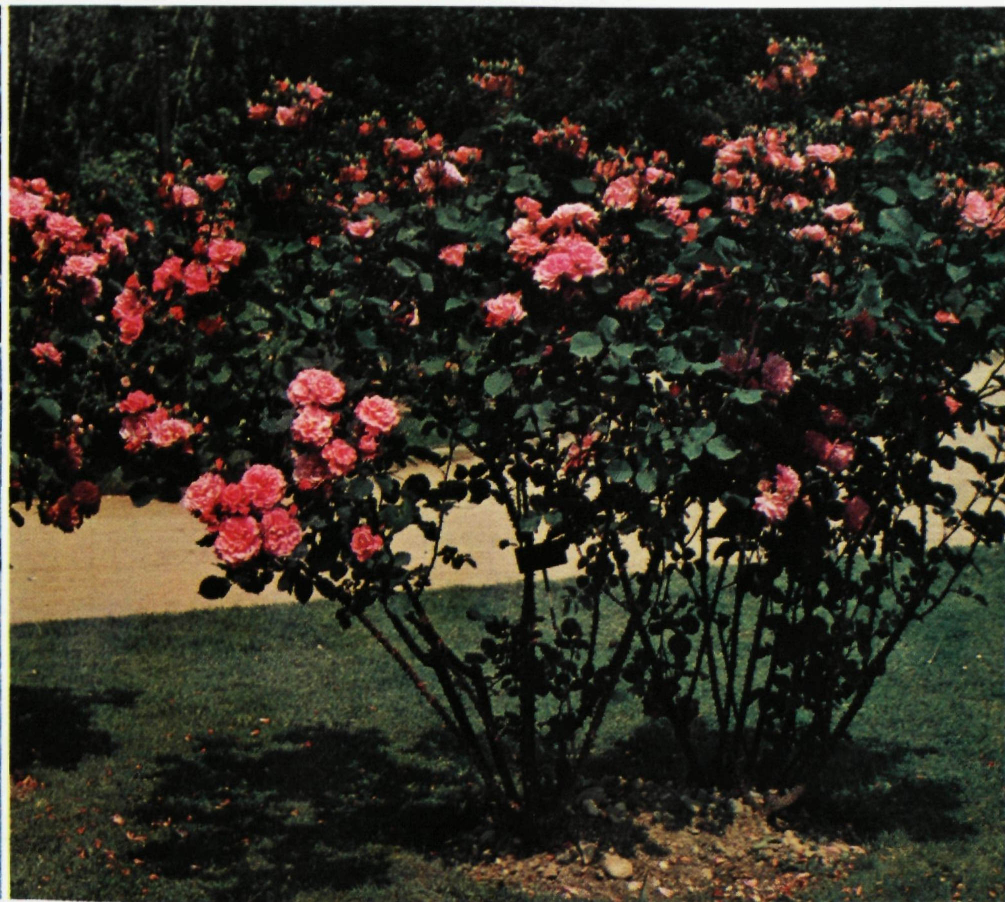
Clair matin



R. persian yellow

Dornröschen









R. alba (v. Mme Plantier)

Feu d'artifice

Buisman's Triumph





Bischofsstad Paderborn



Lyric



Gold Finch



Dortmund

Monsieur le Président aux champs, parmi R. gallica



R. gallica : les fruits



R. gallica : fleurs s'ouvrant

Rosa gallica L. rose de france

A tout seigneur, tout honneur : nous commençons cette série d'articles consacrés aux roses sauvages de notre pays par l'espèce qui a le plus contribué à la réalisation de nos roses modernes. C'est en effet cette espèce qui fut, dès l'origine, cultivée en priorité. Elle ornait déjà les jardins des Grecs et des Romains, et, sous ses diverses formes (**R. damascaena ; R. centifolia,** Rosiers de Provins, Rosiers Portland, Rosiers mousseux) constitua l'essentiel des collections de rosiers jusque vers 1850.

Rosa gallica est un arbrisseau bas (50 cm en moyenne), envahisseur par ses drageons, au feuillage caractéristique vert pâle, mat et un peu gaufré. Les fleurs sont grandes pour un églantier, atteignant 6 cm de diamètre, d'un beau rose foncé (parfois rose pâle presque blanc), très parfumées, et, surtout, elles ont une tendance naturelle à transformer une partie de leurs étamines en pétales, c'est-à-dire à être doubles. Aucune autre plante sauvage ne montre une telle propension à la duplicature ; dans une population de cette espèce, on peut estimer à 10 % le nombre de plants présentant des fleurs doubles. C'est probablement la raison qui fit remarquer cette espèce dans des temps très reculés et motiva sa culture. Les sélections successives aboutirent ainsi aux fleurs de **R. gallica centifolia,** qui sont probablement les fleurs les plus riches en pétales de tout le monde horticole. Aux fleurs succèdent des fruits rouges, presque sphériques, perdant leurs sépales à maturité.

Cette espèce occupe une aire géographique vaste : on la rencontre dans toute la moitié sud de l'Europe, et, bien sûr, en France (1). Dans notre pays, c'est une plante très localisée, mais qui peut être abondante là où elle existe. Elle est répandue dans la plus grande partie de la France, sauf dans les montagnes, en localités isolées. Elle est particulièrement abondante à l'ouest de Lyon, à quelques kilomètres de la ville, sur le territoire des communes de Tassin, Francheville, Chaponost, Marcy-l'Etoile, etc. C'est une plante de bords de chemins, de haies, de lisières de bois ; elle est menacée par l'arasement des haies, l'élargissement des chemins, la mise en valeur des pâturages par application de débroussaillants.

Rosa gallica est sans aucun doute la plus décorative de nos « églantines ». Soustraire à la concurrence des autres végétaux, elle forme en culture un véritable tapis de fleurs. Fleurs éphémères, certes (« l'espace d'un matin »), mais renouvelées chaque jour pendant une assez longue période, ce qui justifie l'introduction dans nos jardins de cet ancêtre de nos roses ; mais attention, prévoyons beaucoup de place à son intention, car elle est très envahissante.

P. BERTHET

(1) Elle n'est pas du tout spéciale à la France, en dépit du nom que lui donna le grand naturaliste suédois Linné. A l'époque où il la décrivit (1753), il venait de la recevoir de France (elle n'existe pas en Suède) et ignorait qu'elle se trouvait ailleurs.

RETROSPECTIVE

le fou de la rose



Je lis en ce moment un journal qui, fondé en 1876 par Scipion et Pierre Cochet, paraissait mensuellement et s'appelait « Le Journal des Roses ».
C'est aujourd'hui un inestimable document d'archives de plus de 5 000 pages. Sans être exaltante, sa lecture retrace dans ses détails la longue route parcourue au cours d'un siècle par les obtenteurs, une route jonchée de roses disparues à jamais et dont les noms ne sont plus dans aucune mémoire (1).
Mais n'est-ce pas le sort de tout ce qui évolue ?
N'étant pas encore arrivé au terme de ma lecture, il m'est impossible d'en faire une analyse. Je me contenterai donc d'en détacher un article assez curieux d'Alphonse Karr, le célèbre pamphlétaire des « Guêpes » qui, retiré à Nice, s'occupait de fleurs. Je souhaite vivement que ceux de nos lecteurs qui en ont la compétence nous disent quel crédit on peut faire aux propos qui vont suivre.

A. S.

(1) Ils étaient généralement longs, ces noms, mais tout de même moins que celui donné par A. Levet à une de ses créations qu'il avait tout simplement baptisée « Fiançailles de la Princesse Stéphanie et de l'Archiduc Rodolphe ». Pourquoi pas la date du mariage et les noms de famille qui lui auraient donné valeur de document historique !

La Reine des Fleurs a aussi ses fous – notez-bien que je n'appelle pas être fou acquérir, avoir, contempler, admirer, respirer autant de roses que l'on peut, augmenter avec avidité et avarice ses trésors de roses, ne pas permettre d'usurper la place d'un seul rosier à ces ambitieuses nouveautés que la mode introduit dans ces jardins pour quelques jours. Etre fou d'amour pour les roses, si c'est là une folie, c'est une folie parfaitement raisonnable et plus raisonnable que bien des sagesses. Mais j'appelle fou l'homme dont je vais vous parler parce qu'il l'est plus que moi, et c'est ainsi que nous jugeons toujours.
Cet homme est un médecin, s'appelle Picard et demeure (ou demeurait) à Saint-Quentin. La lettre de lui que je vais reproduire a été insérée dans le « Journal magnétique » tome Ier, page 477.
Puisqu'il va être question de magnétisme, je veux faire en peu de mots ma profession de foi à ce sujet. J'ai vu produire – j'ai produit une fois ou deux moi-même – des phénomènes très étonnants et très incontestables. D'autre part, j'ai pris plusieurs des somnanbules les plus célèbres et les plus à la mode en fraude complète. Il faut, selon moi, et j'ai vu accepter cette solution non seulement par le charmant musicien Adolphe Adam (1) mais aussi par l'illustre chirurgien Jules Cloquet, il faut croire au magnétisme, mais se défier soigneusement des magnétiseurs et des magnétisés. Cela dit, je copie la lettre du docteur Picard.
« Frappé de l'unité du principe vital chez tous les êtres organisés, auquel revenaient sans cesse mes somnanbules à l'état d'extase, je résolus de faire l'application du magnétisme animal sur les végétaux, et d'étudier ses effets.
Le 5 avril, je greffai en fente six rosiers sur six beaux et vigoureux églantiers. Je les avais choisis au même point de végétation, ce qui m'était facile, en ayant planté quinze cents en octobre.
J'en abandonnai cinq à leur marche naturelle et je magnétisai le sixième (un rosier de la Reine) matin et soir, environ

(1) Adolphe Adam. – On doit à ce compositeur plusieurs opéra-comiques et surtout la musique de « Giselle », un ballet qui est encore dansé sur les grandes scènes du monde entier. Mais son cantique de Noël « Minuit, chrétien » reste son œuvre la plus populaire.

cinq minutes seulement. Le 10, le magnétisé, que je désignerai sous le numéro 1, avait déjà développé deux jets d'un centimètre de long, et le 20, les cinq autres entraient à peine végétation.

Au 10 mai, le n° 1, le magnétisé, avait deux jets de 40 cm de long surmontés de dix boutons : les autres avaient de cinq à dix centimètres et les boutons loins de paraître.
Enfin, le magnétisé, le n° 1, fleurit le 20 mai et donna successivement dix belles roses et les feuilles avaient environ le double d'étendue de celles des autres rosiers.
Je le rabattis aussitôt les fleurs passées et, en juillet, il avait acquis 42 centimètres et me donnait le 25 huit nouvelles roses. Je le rabattis de nouveau à 15 centimètres et, aujourd'hui 26 août, il forme une très belle tête par douze rameaux florifères de 64 centimètres de haut. Ainsi cette greffe faite le 5 avril, ayant donné en deux floraisons dix-huit belles roses, est sur le point de fleurir pour la troisième fois et j'ai tiré des rameaux que j'ai rabattus trente-huit écussons dont plusieurs ont déjà donné des fleurs depuis trois semaines. Tandis que les cinq autres n'ont fleuri qu'à la fin de juin et leurs rameaux n'avaient acquis que 15 à 20 centimètres.
Le 14 mai, je posai trois écussons de la rose thé Devoniensis : je les désignerai par les n°s 1, 2 et 3. Le n° 1 fut de suite magnétisé et j'abandonnai les deux autres à la nature.
Le 10 juin, le n° 1 avait un rameau de 33 centimètres et trois boutons, le n° 2 avait 2 centimètres et le n° 3 en avait 3.
Je changeai alors de méthode et magnétisai les n°s 1 et 3 pour arrêter leur végétation et le n° 2 pour la hâter.
Au 20 juillet, le n° 1 était resté à 33 centimètres, deux boutons avaient avorté et le troisième avait donné une chétive rose presque simple, le n° 2 avait deux rameaux de 66 centimètres surmontés de 32 boutons et le n° 3 avait seulement 4 centimètres.
Le n° 2 avait, le 25 juillet, une belle rose de 12 centimètres de diamètre et les 32 boutons avaient fleuri. »
Ainsi parle le docteur Picard.

Je vois d'ici Lucharne, Schwartz, Guillot fils, Scipion Cochet, Gonod, la veuve Ducher, Verdier, Levet, Margottin, Lévêque, etc., heureux pères de si belles roses et dignes descendants des Vibert et des Desprez, ne plus perdre leur temps à fumer, à biner leurs rosiers, mais les magnétiser et leur faire des « passes ». Il est probable qu'un fluide supérieur à celui du docteur Picard arriverait à modifier les espèces et les variétés et à rendre inutiles les soins de semis et de fécondation.

Heureusement que parmi ceux que je viens de citer il n'y a que d'honnêtes gens et de bons et loyaux confrères, incapables de s'introduire chez leurs concurrents, la nuit, et de magnétiser leurs rosiers pour « en arrêter la sève et faire avorter les boutons », façon moderne de jeter « un sort » et de « nouer l'aiguillette » aux étamines des roses. Le docteur Picard ne s'en est pas tenu là : il a magnétisé trois pêches sur un pêcher chargé de fruits et ces trois pêches ont prodigieusement surpassé en grosseur et en excellence les autres fruits du même arbre qu'elles avaient, pour la maturité, devancés d'un grand mois. Monsieur le docteur Picard n'est pas seul de son espèce. Un autre jour, si ça vous amuse, je vous parlerai du docteur Leclère et d'un autre personnage, qui n'a livré à la publicité que la première lettre de son nom, B... (le Courrier de Charleroy) et de quelques autres qui ont produit encore de plus extraordinaires prodiges que le docteur Picard.

Alphonse KARR
Journal des Roses, Janvier 1881



UN BIJOU QUI VALAIT BIEN UNE LETTRE

Une de nos adhérentes, Mme Nizon-Gobert, 4, place des Franchises à Liège, en Belgique, nous parle en ces termes d'un bijou qui lui a été offert et dont la rose a été, une fois de plus, l'inspiratrice.

« Avec la puissance d'une fleur jaillissant du sol, ce bouton de rose semble avoir déchiré la coulée d'argent qui lui sert de support. En même temps, il magnifie la fleur et symbolise la vie. Le contraste de l'or poli sur l'argent vieilli est particulièrement heureux et renouvelle l'expression de l'art du bijou.

Par la pureté de son dessin et le dépouillement avec lequel il a été conçu, il ne peut que séduire les amoureux de la rose et sa sobriété en fait un bijou d'un goût très sûr. Et comme si cela ne suffisait pas, son créateur a su dissimuler avec ingéniosité son point d'attache, si bien qu'on ne devine pas comment il reste suspendu à la chaîne qui le porte. C'est vraiment un bijou qui ne peut passer inaperçu et ne peut qu'être admiré et désiré.

C'est le fruit d'un réel talent. »

Nous nous sommes renseignés et nous avons appris avec la plus vive satisfaction que c'était un de nos sociétaires. Monsieur Jean Closset, Meilleur Ouvrier de France 1955, actuellement bijoutier, 11, rue de la République à Saint-Etienne, qui avait réalisé ce pendentif.

A notre demande, il a bien voulu accepter d'en ramener le prix, pour les « Amis des Roses », à 250 F + port. L'envoi peut être fait en écrivant à cette adresse ou en téléphonant au (77) 33.48.16.

A notre avis c'est un cadeau qui sort vraiment des sentiers battus et qu'on peut faire aussi bien à une toute jeune fille qu'à une personne âgée.

que faut-il

Lorsqu'on arrache des rosiers trop âgés ou dépérissants, il serait logique d'envisager un assolement et de planter, par exemple, pendant quelques années, des fleurs annuelles ; mais pour diverses raisons, cette conception ne satisfait pas l'amateur.

Si, pour une cause quelconque, un rosier vient à périr dans un massif, il faut l'arracher avec soin, en soulevant les racines à la fourche pour en extraire le maximum, et la terre suspecte pourra être remplacée par un compost approprié.

En pré-plantation, la désinfection des sols et terreaux doit être envisagée. Le sol est en effet un milieu dans lequel vivent de nombreux ennemis des plantes : nématodes, insectes, champignons parasites, certains virus et également des graines de mauvaises herbes.

Physiquement, la chaleur peut être utilisée sous toutes ses formes, car elle est efficace contre tous les parasites précités, et de nombreux producteurs maraîchers ou horticulteurs utilisent les générateurs à vapeur.

En hiver, tout en passant un agréable moment au coin d'un bon feu de bois, notre amateur pourra appliquer ce principe d'une façon très simple. La terre à stériliser sera placée sur une tôle, en une couche de 10 cm d'épaisseur, bien arrosée pour obtenir une abondante production de vapeur, et mise à chauffer sur le feu durant 10 à 15 minutes. La température de la masse, contrôlée à l'aide d'un thermomètre, doit atteindre 90 à 95 degrés. Un bricoleur ingénieux pourra avoir recours à des résistances électriques comme source de chaleur.

La désinfection par la chaleur constitue une méthode de lutte polyvalente qui ne met pas en œuvre de pesticides.

Toutefois, certains pesticides ont un pouvoir désinfectant qui mérite d'être signalé.

Le bromure de méthyle et la chloropicrine, fumigants puissants et très

faire avant de planter ?

toxiques, ne peuvent être utilisés que par des applicateurs agréés.
Je limiterai donc le choix du lecteur à quelques fumigants, qui sont des substances chimiques agissant par émission de vapeur et doués de propriétés polyvalentes. Par leur tension de vapeur, ils peuvent se diffuser plus ou moins facilement, suivant la structure du sol, dans les couches profondes ; la diffusion latérale est limitée (30 cm environ) et il est possible de délimiter la zone à traiter par un film plastique. Ils peuvent être utilisés pour désinfecter le sol en place ou les terreaux et composts.

L'état du sol au moment de l'application doit faciliter la diffusion du produit. Une température comprise entre 10 et 15 degrés, à 10 cm de profondeur, convient parfaitement pour tous les produits. Le sol sera travaillé profondément, très aéré, bien ameubli ; il doit être ni trop sec ni trop humide et, bien entendu, exempt de toute culture.

Les terreaux ou composts seront étalés sur une surface ferme (ciment) ou sur un film plastique, par couches superposées de 25 cm d'épaisseur, chaque couche étant traitée séparément, et le tout sera recouvert d'un film de polyéthylène.

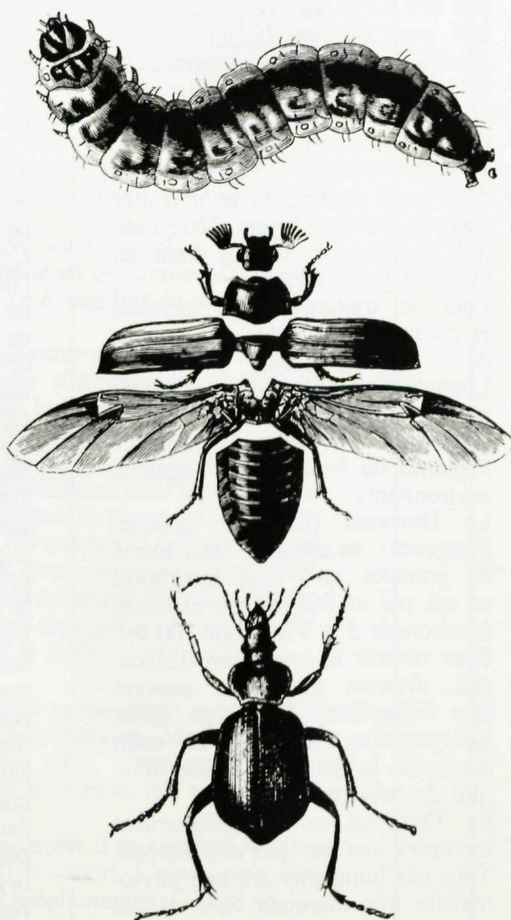
Le D.D., dichloropropane, dichloropropène (Shell D.D., Dédisol S, Vidasol D, Anéma, Sépisol), est doué d'efficacité nématicide, insecticide, fongicide et herbicide. La formulation liquide s'utilise à l'état pur, sans adjonction d'eau, en injection dans le sol, généralement à l'aide d'un pal injecteur. Une injection est faite tous les 33 cm, en tous sens, et il faut mettre en œuvre 3 litres de produit pour 100 m^2.
Il possède en outre un effet stimulant sur la végétation, effet d'autant plus marqué s'il est utilisé à 10 litres pour 100 m^2 ; cette situation « régénératrice » est bien connue des viticulteurs et pépiniéristes.
Pour la désinfection des terreaux et composts, il convient d'incorporer très régulièrement 100 cm^3 de produit par M^3.
Le dichloropropène est également associé au méthyl-isothiocyanate. Il est alors commercialisé sous le nom de : Di-Trapex. Il s'emploie à la dose de 4 litres pour 100 m^2.
Pour les petites surfaces, l'épandage par arrosage à l'aide d'un bidon-doseur muni d'une rampe est prévue ; il faut dans ce cas recouvrir le sol d'un film plastique.
Le Métam de sodium (Vapam, Monam, Styrapam, Métal sol, Vapasol, A 7 Vapam, Sépivam), s'applique en arrosage, à raison de 12 litres pour 100 litres d'eau et pour traiter 100 m^2 ; cette opération doit être suivie d'un arrosage important pour faciliter la descente du produit dans le sol. Le recouvrement du sol par un film de plastique améliore l'efficacité du traitement.
On peut envisager l'association de 10 litres de formol du commerce et de 5 litres de Vapam pour traiter 100 m^2, comme il vient d'être indiqué ci-dessus, le formol étant un excellent fongicide.
Pour le traitement des terreaux et composts, on opère par couche de 25 cm d'épaisseur.
Lorsque l'on utilise ces spécialités par arrosage, il est prudent d'arrêter l'épandage à 1 mètre environ de l'aplomb du feuillage des végétaux environnants.
Le Dazomet (Basamid granulé, Fongosan), se présente sous forme de granulés qu'il faut incorporer au sol, par un fraisage par exemple, à raison de 5 à 7 kg pour 100 m^2. Pour obtenir le maximum d'efficacité, diverses techniques peuvent être conseillées : roulage après incorporation, arrosage et enfin recouvrir la parcelle traitée d'un film de polyéthylène.
Le Dazomet sera soigneusement incorporé aux terreaux et composts.
Tous ces fumigants ont une phytotoxicité très marquée vis-à-vis des plantes, et les rosiers ne pourront être plantés que trois semaines à un mois après le traitement.

Le « Test du Cresson » permet de détecter s'il existe encore des traces de produit dans le sol ou le compost.
A l'aide d'un transplantoir, on prélève des échantillons de sol en divers endroits et à différentes profondeurs.
Sans l'émietter, cette terre est mise au fur et à mesure des prélèvements dans un bocal, qui sera rempli jusqu'à sa moitié et refermé immédiatement après chaque échantillonnage. Un tampon de coton hydrophile, humidifié au maximum, sera enrobé de semence de cresson et suspendu au-dessus de la terre.
Le bocal, refermé hermétiquement, sera placé dans une pièce à la température de 20-22 degrés et à la lumière, près d'une fenêtre par exemple. En l'absence de substance toxique, le cresson doit germer en un ou deux jours et, dans ce cas, le sol est susceptible d'être remis en culture. Dans un bocal « témoin », on aura mis de la terre non traitée, et ainsi, il sera aisé de comparer et de conclure.
Ce test simple vous fera revivre l'heureuse époque où l'instituteur de l'école primaire vous invitait en « leçon de choses » à faire germer des haricots sur un tampon d'ouate, afin de vous initier à la botanique.
Ce texte n'est qu'une synthèse ; la désinfection envisagée peut être appliquée à d'autres cultures, et l'utilisateur devra bien entendu suivre scrupuleusement les prescriptions et les précautions d'emploi préconisées pour chaque produit par le fabricant.
Par cette opération, avec une fumure minérale judicieusement appropriée, le fumier étant incorporé avant la « fumigation », vos rosiers seront placés dans les meilleures conditions et pourront avoir une végétation luxuriante, mais l'ami des roses devra veiller aux parasites susceptibles d'attaquer les organes aériens : pucerons, acariens, tenthrèdes, marssonina, rouille, oïdium, etc.

G. FERAND
Service de la Protection des Végétaux

RECHERCHES PHYTOSANITAIRES et PROTECTION de L'ENVIRONNEMENT

E. BILIOTTI, H. DARPOUX, R. MAYER, R. LONGCHAMP, G. VIEL
Respectivement chefs des départements de Zoologie, Pathologie végétale, Génétique et Amélioration des Plantes, Malherbologie et Phytopharmacie de l'Institut National de la Recherche Agronomique.



1/ INTRODUCTION

L'origine des diverses pratiques de lutte phytosanitaire se confond avec les débuts mêmes de l'Agriculture. A chaque étape du développement de l'humanité correspond une certaine combinaison de méthodes mécaniques, biologiques ou psychologiques destinées à amener au cultivateur la disponibilité d'une fraction aussi grande que possible du matériel végétal dont il a favorisé la multiplication. Un très grand nombre de systèmes ont été ainsi essayés au cours des siècles, mais depuis plus de 50 ans, les procédés chimiques de lutte ont pris une place prépondérante dans la lutte contre les déprédateurs des plantes cultivées. Or de faibles modifications chimiques de l'environnement peuvent avoir de sérieuses conséquences biologiques.

Pour les chercheurs, conscients de ce phénomène, les interventions phytosanitaires doivent être déterminées en fonction de tout le contexte écologique ; mais il faut bien reconnaître que les pratiques agricoles au cours des dernières années ne répondaient pas à ce souci. En effet, la facilité d'utilisation et la grande efficacité pratique et économique des pesticides de synthèse (au moins pendant les premières années) ont conduit les agriculteurs

à appliquer des traitements de façon systématique contre tous les ravageurs potentiels sans en vérifier la présence. La quasi-totalité des conséquences nocives des pratiques phytosanitaires, au niveau de la production agricole (apparition de ravageurs nouveaux, souches résistantes, etc.), ainsi que les craintes qu'elles ont fait naître pour la santé humaine et l'environnement du fait de l'augmentation des résidus toxiques, résultent de cet usage abusif et inconsidéré en de nombreuses régions du monde.

2/ EXAMEN CRITIQUE DES PRODUITS ET DES CONSÉQUENCES DE LEUR EMPLOI

En France, la lutte chimique contre les ennemis des plantes a pratiquement commencé avec les interventions régulières contre les maladies cryptogamiques de la vigne; elle a pris une grande extension à la suite de l'introduction du Doryphore, vers les années 1930-1935. Contre ce ravageur, on a eu recours principalement aux composés arsenicaux.

C'est alors que fut créé un laboratoire de Phytopharmacie.

Dès les premières années de son fonctionnement, les responsables reconnurent que si la recherche de produits d'efficacité maximum était un de ses rôles, il fallait aussi étudier les inconvénients de l'épandage de substances toxiques qui sont :

a) les résidus dans les aliments des substances utilisées (résidus directs ou contamination des produits animaux par l'alimentation du bétail),

b) le transport au-delà de la culture traitée,

c) les effets possibles de résidus sur la faune sauvage et le gibier,

d) les modifications de qualité des produits végétaux et animaux.

Ce programme mis en œuvre il y a plusieurs décennies est encore actuel dans ses grandes lignes. La multiplicité des substances utilisées et leur réactivité chimique ont élargi les domaines de recherches, mais les objectifs essentiels restent la sécurité du consommateur et la protection du milieu.

La répartition en dehors de la culture traitée et la régularité de l'épandage ont été étudiées dans le cas des poudrages aux arséniates de chaux, et dans le cas des traitements par avions et hélicoptères dès le début de la vulgarisation de cette technique en France. Dès 1949, l'I.N.R.A. a participé aux campagnes expérimentales de lutte anti-hannetons par des actions pluridisciplinaires qui comprenaient les études des effets sur la faune aviaire, sur les espèces d'insectes présentes, sur les abeilles, sur la contamination des pièces d'eau et des poissons, afin de préciser les conditions de traitements les moins dommageables pour le milieu.

Dans le domaine des résidus, l'objectif était et reste encore de fixer la date d'interruption de traitement, compte tenu des connaissances des limites d'absorption du point de vue toxicologie. C'est ainsi qu'à été étudié le problème des résidus d'arsenic sur les pommes et les poires.

En 1952, des travaux britanniques et américains attirent l'attention des chercheurs sur l'importance des phénomènes de transformation des molécules dites systémiques; en 1954 le laboratoire de Phytopharmacie était l'un des premiers laboratoires européens à aborder ce sujet avec utilisation des techniques à éléments marqués sur un insecticide français, l'endothion. L'existence d'un mécanisme de détoxication était démontrée.

L'importance de la contamination de nos produits laitiers par l'HCH a été mise en évidence par le laboratoire de Phytopharmacie qui a reconnu le rôle des traitements des murs d'étables avec ce produit, ce qui a entraîné des mesures d'interdiction.

L'absorption des pesticides avec les aliments ainsi que le taux de passage dans le lait ont fait l'objet de recherches qui se poursuivent encore actuellement.

Dans le domaine des fruits et légumes, de multiples travaux ont permis de connaître les résidus dans des conditions définies. L'élimination au cours des transformations industrielles a été étudiée dans plusieurs cas (aliments-carottes, cerises au sirop, abricots en conserve) avec l'influence de l'épluchage, du blanchiment, de la cuisson. Les résidus dans les vins, question d'actualité, faisaient déjà l'objet de nos préoccupations en 1948 avec l'examen de la diminution de la contamination par l'arsenic au cours de la vinification.

Les effets sur le milieu ont été considérés avec l'étude des dépôts dans les prés-vergers, puis plus tard avec les traitements des pommiers à cidre.

La recherche des éventuelles actions sur le gibier est marqué par un travail de 1962 sur les arsénicaux, par un autre sur le phosphure de zinc. Une enquête annuelle sur la présence d'insecticides chlorés dans les cadavres de gibier se poursuit depuis dix ans; elle a révélé le danger des traitements de grains de céréales à la dieldrine, ce qui fut suivi d'une interdiction de cette substance dans ce cas.

La révélation de la présence de DDT et d'autres insecticides chlorés dans les œufs de rapaces, la contamination des poissons de la Nivelle, sont une contribution à l'étude des pesticides dans l'environnement. Dans le domaine des modifications des propriétés organoleptiques, nous citerons un travail sur le goût des pommes de terre en conséquence des traitements des sols au lindane.

Ce bref rappel de quelques-unes des recherches du laboratoire de Phytopharmacie met bien en lumière que les problèmes de pollution, dont l'opinion a pris conscience ces dernières années, ont toujours été considérées avec une particulière attention.
Cet intérêt a par ailleurs été concrétisé par la participation active de chercheurs aux décisions de la Commission pour l'emploi des toxiques en agriculture pour la protection de l'homme et de son environnement naturel. Ils ont pu ainsi intervenir au niveau de « l'homologation » des diverses substances en insistant sur les caractéristiques qui leur paraissaient les plus souhaitables.
C'est ainsi que, dans le cas des *herbicides,* l'accent a été mis plus sur la sélectivité des produits que sur leur efficacité immédiate. De même, on a attaché une grande importance à la destruction biologique des herbicides dans le sol, et leurs arrière-effets sur les cultures suivantes ont été étudiés avec attention. Un herbicide non dégradable ou à dégradation trop lente ne serait certainement pas autorisé actuellement. Ces mesures, jointes à diverses recommandations visant à limiter l'usage des produits en ne recherchant pas systématiquement la destruction totale des adventices, ont fait que la généralisation du désherbage des céréales, amplement justifiée du point de vue économique, n'a pas entraîné de détérioration trop grave de l'environnement et que l'on a pu proposer des techniques valables pour l'entretien des pare-feu dans les forêts méditerranéennes.

La vigilance des chercheurs s'exerce également dans la découverte des *actions secondaires,* souvent imprévisibles, des substances phytosanitaires. C'est ainsi qu'il a été reconnu que les pesticides pouvaient, par l'intermédiaire du végétal, avoir une action favorisante ou au contraire dépressive sur l'évolution de certains organismes nuisibles.
Dans un autre ordre d'idées les travaux réalisés à la Station centrale de Pathologie de Versailles ont permis d'expliquer le développement, dans les cultures de blé, de l'Ergot des céréales, dont les sclérotes contiennent des alcaloïdes très toxiques. L'envahissement était dû au développement de graminées spontanées établissant une liaison entre les formes de conservation du champignon et le moment où le blé devient réceptif, et la maladie se manifestait surtout dans les cultures envahies par le vulpin, plante qui s'est développée à la suite de l'utilisation de désherbants spécifiques des dicotylédones.

3/ AMÉLIORATION DES MÉTHODES DE LUTTE

Mais le problème ne se limite pas à l'examen critique des produits et à l'évaluation des conséquences de leur emploi ; il est, davantage encore, de mettre au point les meilleures méthodes possibles de protection des plantes.

3.1. Avertissements

Dans ce but les chercheurs ont toujours recherché le maximum de précision dans les interventions, par une connaissance approfondie de la biologie des organismes nuisibles et de leur écologie. Grâce à des méthodes *« d'avertissement »* mises au point en liaison avec la protection des végétaux et régulièrement diffusées par ce service, les époques de traitement les plus favorables ont pu être indiquées pour de nombreux insectes (Carpocapse des pommes et des poires, Eudemis et Cochylis de la vigne, Pucerons, etc.) et les maladies les plus importantes (Mildiou de la vigne, Mildiou de la pomme de terre, Tavelures des arbres fruitiers, Cercosporiose de la betterave, etc.). Ces méthodes tiennent compte dans toute la mesure du possible du potentiel de multiplication des organismes : importance de l'inoculum et facilité de dispersion pour les animaux. C'est ainsi par exemple que les connaissances acquises sur les petits rongeurs permettent de prévoir les périodes où la lutte sera nécessaire.

Tout ceci conduit à une réduction du nombre des interventions qui peut être encore plus grande lorsque des moyens ou des résultats nouveaux deviennent disponibles. C'est ainsi que, jusqu'à présent, les principales maladies des arbres fruitiers exigeaient des traitements préventifs souvent très nombreux ; l'apparition de produits à action curative a permis une certaine réduction des applications. Mieux encore, les travaux réalisés à Versailles sur les Tavelures ont montré qu'un seul traitement effectué à l'automne, juste avant la chute des feuilles, avec des dérivés du benzimidazole ou avec

de l'urée, réduisait de près de 99 % la production de l'inoculum primaire au printemps suivant. La protection des vergers peut alors être effective avec 3 ou 4 traitements seulement au lieu de 10 ou 12 en moyenne par la méthode classique.

Les connaissances acquises sur le comportement du Hanneton ont permis de remplacer le traitement du sol contre les vers blancs par des interventions contre les adultes, limitées à quelques points de rassemblement sur certaines lisières de bois ou boqueteaux, réduisant ainsi la pollution du milieu et supprimant pratiquement les résidus en prairies, source de contamination du lait.

3.2. Lutte intégrée

D'une façon générale, le concept qui domine tous les problèmes de protection des plantes est celui de *« Lutte intégrée »* que plusieurs chercheurs de l'I.N.R.A. ont contribué à développer et à promouvoir sur le plan international. On doit chercher à maintenir les populations d'organismes nuisibles au-dessous du niveau où ils causent des dommages économiques, en utilisant toutes les techniques et méthodes appropriées d'une façon aussi compatible que possible et en tenant compte de tous les éléments de l'écosystème.

Le premier pas dans cette voie est évidemment l'utilisation rationnelle et ménagée des pesticides chimiques, mais il est déjà possible d'utiliser d'autres facteurs.

3.3. Lutte biologique

Les ennemis naturels des espèces à combattre interviennent de façon importante pour régler les fluctuations des populations de ces dernières, et il y a plus de 20 ans que la nécessité de sauvegarder les parasites et prédateurs a été prise en compte dans la fixation de périodes d'interventions par voie chimique. De même, l'intérêt du maintien des zones incultes ou ne subissant pas d'interventions phytosanitaires a été souligné pour la création de « Stations refuges » permettant le maintien et la multiplication des auxiliaires naturels.

Mais on peut aussi envisager de les utiliser directement : c'est le but des méthodes de *Lutte biologique* dont l'I.N.R.A. a assuré le développement dans notre pays, poursuivant la tradition établie par Marchal avec l'introduction réussie de la coccinelle *Novius cardinalis* pour lutter contre la cochenille australienne *Icœryia purchasi.* La création de la station de Lutte biologique d'Antibes qui a fait suite à l'insectarium de Menton a permis la poursuite de ces études qui ont conduit à l'acclimatation de la coccinelle *Cryptolœmus montrouzieri* contre les cochenilles pseudococcines, à celle de l'hyménoptère *Aphelinus mali* parasite du puceron lanigère, et du poisson *Gambusia holbrooki* prédateur des larves de moustique. En 1955, une impulsion nouvelle fut donnée aux travaux de Lutte biologique à la fois par utilisation des insectes entomophages (parasites et prédateurs) et par utilisation des maladies (bactérioses, viroses, mycoses...).

Depuis cette date, plusieurs succès importants ont été enregistrés, notamment l'acclimatation de l'hyménoptère *Prospaltella perniciosi,* parasite du Pou de San José, et tout récemment l'introduction de *Cales noaki,* hyménoptère parasite d'un Aleurode originaire d'Amérique et qui est actuellement le ravageur le plus à craindre pour les agrumes dans le bassin méditerranéen.

Les chercheurs français ont exercé une action très efficace au sein des Groupes de travail de l'OILB (*) ce qui les a conduit à participer de façon déterminante aux succès de plusieurs programmes dans les pays méditerranéens, comme la lutte biologique contre les cochenilles des Citrus au Maroc ou l'acclimatation de la coccinelle *Chilocorus bipustulatus* (variété *iranensis)* en Mauritanie où cet auxiliaire a résolu le problème de la cochenille blanche du palmier-dattier.

Outre la pratique de l'acclimatation des insectes utiles, les chercheurs d'Antibes ont également développé l'utilisation des élevages de masse d'auxiliaires permettant des interventions périodiques dans les cultures. Au cours de ces dernières années, citons notamment l'utilisation de l'Acarien prédateur *Phytoseiulus persimilis* pour lutter contre les Tétranyques dans les serres, ainsi que de divers parasites et prédateurs de pucerons, d'aleurodes et de cochenilles destinés à protéger les cultures sous serre.

Actuellement, de nouveaux organismes utiles sont testés, notamment les nématodes *Neoaplectana* parasites d'insectes qui ont déjà montré une très intéressante efficacité contre les stades souterrains de plusieurs ravageurs dans des essais de plein champ.

Dans le domaine de l'utilisation des malades, il y a une vingtaine d'années, l'équipe française I.N.R.A.-Institut Pasteur était en tête des recherches entreprises sur le plan mondial pour l'utilisation de *Bacillus thuringiensis* contre divers

(*) Organisation Internationale de Lutte Biologique.

insectes nuisibles. Depuis, ces travaux ont conduit à la mise au point par l'industrie d'une préparation commerciale. A l'heure actuelle, les recherches se poursuivent en vue de l'utilisation des virus, des champignons (notamment de Beauveria) qui offrent des perspectives très encourageantes ou d'autres germes dont l'étude approfondie est faite à la station de Cytopathologie de Saint-Christol-les-Alès.

3.4. **Méthodes biologiques de lutte contre les maladies des plantes**

Ces dernières années ont été également marquées par le développement de méthodes biologiques de lutte contre les maladies des plantes. Quatre possibilités sont particulièrement étudiées : l'hypovirulence exclusive, les mycovirus, les antagonismes microbiens et la prémunition.
Les travaux sur l'hypovirulence ont débuté à Clermont-Ferrand sur l'*Endothia parsitica,* redoutable champignon parasite qui, sur le châtaignier, détermine des chancres et entraîne la mort de l'arbre. On a obtenu une souche hypovirulente du champignon dont le caractère se transmet aux souches normales. Cette souche, inoculée sur le pourtour d'une lésion déterminée par une souche virulente, provoque la guérison du chancre. Des essais réalisés dans la châtaigneraie des Maures ont donné des résultats prometteurs; la souche introduite sur des chancres en évolution a non seulement provoqué leur cicatrisation, mais elle commence à se disperser.
La généralisation de cette méthode à d'autres maladies est envisagée.
Des virus ont été découverts récemment à Versailles chez les champignons parasites des plantes. Certains peuvent réduire le pouvoir pathogène, notamment chez l'*Ophiobolus graminis* agent du Piétin-échaudage. On a montré à Rennes que, dans un sol très infesté par le parasite, l'incorporation de la souche virosée au moment du semis du Blé réduisait d'une manière spectaculaire les dégâts par rapport aux témoins.
Certains *virus de champignons* devraient donc permettre d'améliorer l'équilibre en faveur de l'hôte dans le cas des mycoses.

Les champignons et bactéries phytopathogènes sont soumis aux interactions de l'ensemble de la microflore environnante. On recherche les moyens de les rendre plus vulnérables et de favoriser leurs *antagonistes.* Des résultats intéressants ont déjà été obtenus contre certains champignons du sol en agissant sur le type de désinfection du sol ou en utilisant des Nématodes mycophages, ou en incorporant certaines sources protéiniques favorisant les antagonistes et réduisant les attaques du parasite. Dans le cas des bactéries, les études poursuivies portent surtout sur les populations bactériennes au niveau du Phylloplan.
On savait depuis longtemps qu'une souche peu virulente installée chez une plante pouvait empêcher l'installation de souches plus virulentes du même virus; des phénomènes analogues ont été observés chez les champignons. Les recherches en cours portent sur les mécanismes de la *prémunition* et les possibilités de l'utiliser comme moyen de lutte chez des plantes annuelles ou ligneuses.
Une autre méthode biologique particulièrement élégante consiste dans la création de variétés résistantes ou tolérantes ce qui permet de supprimer ou de réduire les interventions en culture.

3.5. **Création de variétés résistantes**

La *résistance aux maladies* est justement l'un des domaines où les stations d'amélioration des plantes de l'I.N.R.A. se sont montrées les plus efficaces pendant les vingt-cinq dernières années, celui aussi où les recherches ont été conduites avec le plus de moyens. Chez les céréales, il a été possible de mettre à la disposition des agriculteurs des variétés dont le niveau de résistance aux rouilles et aux charbons est suffisamment amélioré pour que ces maladies ne posent plus, en général, de problèmes graves en France. Actuellement, du fait de l'adoption d'assolements céréaliers dans les grandes zones de production, on observe une recrudescence de certaines maladies autrefois peu importantes ou localisées. Plutôt que de répandre sur de très vastes surfaces des tonnages considérables de fongicides, il serait plus sage d'avoir recours aux méthodes biologiques mises au point par les pathologistes et d'employer des variétés résistantes ou peu sensibles; c'est un des buts des recherches mises au programme des stations d'amélioration des plantes depuis plusieurs années.
De nombreuses autres productions ont fait l'objet de recherches pour la résistance aux maladies, et notamment les fruits et légumes pour lesquels les problèmes de résidus des pesticides sont particulièrement aigus. Les efforts des généticiens et des pathologistes d'Avignon et de Versailles ont conduit en dix ans à des résultats intéressants notamment pour la tomate (fusariose, verticiliose), le melon (verticiliose), l'aubergine, le pois, le haricot et la pomme de terre (mildiou).

La coopération avec les nématologistes d'Antibes a également permis d'introduire la résistance à *Méloïdogyne incognita* dans des variétés de tomate, de melon, d'aubergine...

Sur arbres fruitiers, c'est essentiellement sur la résistance du pommier à la tavelure que les travaux ont été poussés et ils ont abouti à l'obtention d'un matériel végétal qui sera prochainement proposé aux arboriculteurs. Les travaux sont également en cours sur la résistance à l'Oïdium, et les recherches sur la résistance du poirier au feu bactérien vont être amplifiées. Par ailleurs la station de Bordeaux se préoccupe plus particulièrement du monilia du pêcher et de l'abricotier, de la cloque du pêcher et de la rouille du poirier. L'étude des problèmes de la résistance de la vigne aux maladies avait été pratiquement abandonnée dans notre pays ; grâce aux progrès faits dans la connaissance du déterminisme génétique des caractères, il sera possible de les reprendre. Le cas de *Xiphinema index,* nématode vecteur du court noué, qui est combattu en pépinière par désinfection des sols entraînant l'emploi de très fortes quantités de fumigants, va être très prochainement mis à l'étude.

L'amélioration des plantes pour la résistance aux maladies concerne l'ensemble des espèces, et un effort particulier est fait actuellement sur les plantes fourragères. Jusqu'à présent, ces recherches concernent surtout des maladies dues aux champignons pathogènes, aux bactéries et aux virus ; pour les ravageurs animaux, en dehors des nématodes et de la Pyrale du maïs, tout reste à faire, mais la mise au point de variétés résistantes ou tolérantes serait un appoint considérable pour la « Lutte Intégrée ».

4. EXTENSION DES RECHERCHES A DES SECTEURS NOUVEAUX

Les chercheurs ont été conscients dès le départ de la nécessité d'entreprendre l'étude approfondie des différents types d'organismes nuisibles à l'agriculture, ce qui leur a permis d'étendre rapidement le champ de leurs investigations à des *végétaux nouveaux,* toutes les fois que cela a été utile. La nécessaire extension des espaces verts et des surfaces fleuries pose d'ores et déjà de nombreux problèmes phytosanitaires dus notamment à la transmission accélérée des maladies par la multiplication végétative ou à l'apparition de ravageurs nouveaux du fait de l'évolution des techniques culturales ou du développement des échanges internationaux. L'un des rôles principaux des stations de pathologie végétale et de zoologie du Centre de Recherches Agronomiques de Provence à Antibes est, depuis leur création, de s'intéresser à la protection de l'œillet, du rosier, et de nombreuses autres espèces florales (renoncule, anthemis, gerbera..., etc.) tandis que le Centre de Versailles étudie plutôt les maladies des plantes à bulbe (glaïeul, tulipe), du chrysanthème, du pélargonium, du saint-paulia... et que les chercheurs des autres centres apportent des contributions variées à tous les problèmes régionaux.

Il faut souligner tout particulièrement l'importance des travaux réalisés à l'I.N.R.A. sur des groupes encore très mal connus il y a quelques années, comme les Nématodes. La place de ces organismes dans le monde vivant, leur rôle écologique et leur influence véritable sur les productions humaines sont maintenant un peu mieux évolués, et il devient possible d'en tenir compte pour établir des projets d'*aménagement rationnel du milieu.*

Il en est de même pour les bactéries et les virus s'attaquant aux plantes, ou pour les vers de terre et la plupart des éléments de la faune du sol.

D'autres organismes étaient apparemment mieux connus depuis plus longtemps, comme les insectes ou les champignons parasites, mais on n'a découvert que progressivement la complexité des relations qui les lient aux autres constituants de l'environnement. Là encore, les chercheurs de l'I.N.R.A. ont mis en évidence les interactions entre la flore spontanée et les cultures, le rôle vecteur de certaines espèces animales et d'une manière générale l'*interdépendance* de tous les éléments des écosystèmes naturels ou cultivés. Pour se limiter aux insectes, la découverte de déplacements saisonniers et réguliers de certaines coccinelles entre les cultures et les sommets environnants, ou celle des migrations de noctuelles ou de syrphes sur des centaines de kilomètres, suffisent à montrer qu'on ne peut isoler artificiellement les terrains à vocation agricole de l'ensemble du territoire.

5. CONCLUSION

La politique suivie et les résultats obtenus en matière de recherche dans le domaine phytosanitaire ont déjà apporté des solutions intéressantes pour la protection ou l'amélioration de l'environnement. De nombreux résultats sont encore insuffisamment exploités, et certains domaines sont encore relativement peu explorés, mais le renforcement des équipes et l'attribution de moyens de travail permettraient certainement des progrès spectaculaires et relativement rapides.

CHRONIQUE

PHYTOSANITAIRE

SOIGNONS NOS ROSIERS

LES MALADIES NON PARASITAIRES

Nous avons dit précédemment que les plus graves et les plus fréquentes affections des rosiers sont provoquées par des insectes, des acariens ou des champignons parasites.
Combattre ceux-ci est nécessaire mais ne suffit cependant pas toujours pour maintenir nos arbustes en bonne santé. Des troubles de végétation plus ou moins graves, pouvant aller jusqu'au dépérissement complet, peuvent affecter les rosiers en l'absence de tout parasite. Ils sont alors dus à des conditions de culture défavorables ayant trait à la nature du sol, au climat, aux perturbations causées par diverses activités humaines, à des soins inadaptés.
Les termes **maladies physiologiques** et **accidents de végétation** sont généralement employés pour désigner ces affections dont les symptômes peuvent se présenter sous des aspects très variés, tels que des dessèchements de feuilles ou de rameaux, une coloration anormale du feuillage, une végétation languissante. Ces symptômes sont malheureusement les mêmes pour des causes très différentes, de sorte qu'il peut être difficile d'en déterminer l'origine. Ainsi la Chlorose, ou jaunissement des feuilles, peut être provoquée par un excès de calcaire dans le sol, par un sol trop compact et, ce qui peut paraître étrange, par la sécheresse aussi bien qu'en raison d'arrosages trop abondants.
L'étude détaillée et l'énumération de ces symptômes ne présente donc, sur le plan pratique, qu'un faible intérêt. Il est, au contraire, important pour tout amateur de roses, de bien connaître les différentes causes possibles de ces troubles physiologiques. Il pourra alors y remédier dans de nombreux cas en corrigeant l'élément défavorable.

LES ACCIDENTS DUS AUX CONDITIONS CLIMATIQUES

Froid.

Les dégâts provoqués par le gel sont bien connus. Malgré la bonne résistance au froid de la plupart des variétés cultivées, des gelées exceptionnellement fortes peuvent endommager ou détruire des rosiers. C'est pourquoi il est recommandé de butter la base des plantes, afin qu'au moins la partie inférieure des rameaux subsiste si l'hiver est très rigoureux. L'action des fortes gelées, ou « gelées noires » est d'ailleurs plus nocive sur des rosiers portant des rameaux dont la croissance n'est pas terminée, ce qui est souvent le cas de plantes ayant reçu tardivement des fumures riches en azote. Les « gelées blanches » printanières, lorsqu'elles se produisent tard en saison, peuvent endommager les bourgeons entrés en végétation. Les jeunes feuilles atteintes noircissent et se dessèchent.
Cependant, même si la température ne s'abaisse pas en dessous de 0°, un temps froid peut perturber la végétation. Les feuilles peuvent, dans ces conditions, se développer imparfaitement, se crisper, donnant à la plante un aspect nettement maladif qui peut, à juste titre, inquiéter l'amateur. Comme il ne peut être question de cultiver les rosiers sous abri dans un jardin, le seul remède est d'attendre que de nouvelles feuilles se développent par des températures plus favorables et redonnent aux plantes leur aspect normal.

Excès de chaleur.

Arbuste aimant la lumière, le rosier supporte bien un ensoleillement intense et la forte chaleur des belles journées d'été. Cependant, même pour lui, la chaleur peut devenir excessive au pied d'un mur blanc exposé au Sud ou au Sud-Est, produisant une réverbération intense. Pour peu que l'emplacement soit, en plus, abrité des vents, il se produira inévitablement alors des accidents se traduisant par un arrêt de végétation, un grillage du feuillage et même, ce qui est plus grave, des lésions profondes de l'écorce des rameaux.
Des arrosages, même fréquents, ne peuvent y remédier efficacement. Effectués en début ou en fin de journée, ils maintiennent le sol frais en surface, permettant une évaporation qui ne parvient pas toutefois à abaisser suffisamment la température aux heures chaudes et ne réduit pas l'intensité de la lumière. Appliqués en pleine chaleur, ils sont dangereux par l'abaissement brutal, mais passager, de température qu'ils provoquent, surtout s'ils sont donnés par aspersion sur le feuillage. Les gouttes d'eau formant alors lentille sur les feuilles peuvent provoquer des brûlures. Enfin, trop abondants, comme on peut être tenté de les distribuer, ils peuvent asphyxier les racines, favorisant les attaques de certains parasites, tels que le pourridié, sur des plantes momentanément en état de moindre résistance.
Il convient donc d'éviter de planter des massifs de rosiers à la base de murs très exposés au soleil, à moins que ces murs soient recouverts de vigne-vierge, dont le feuillage supprime la réverbération. Si, au

contraire, on désire habiller ces murs de rosiers sarmenteux, ceux-ci devront être palissés sur un treillage qui ne doit pas être plaqué au mur, mais en être distant de 5 cm au moins afin de permettre une libre circulation de l'air entre le rosier et le mur.

Manque de lumière.

N'oublions jamais que le rosier ne réussit pas à l'ombre. Ce n'est que sous le climat méditerranéen qu'il tolère l'ombre légère dispensée par de petits arbres au feuillage fin, tels que les tamaris ou les mimosas. Plantés sous des arbres non seulement les rosiers souffrent de la concurrence des puissantes racines de ceux-ci, mais en plus leurs rameaux s'étiolent, leurs boutons ne se forment pas ou s'étiolent par manque de lumière.

Action du vent.

Plante robuste, le rosier souffre peu de l'action mécanique du vent. Seules des bourrasques très violentes parviennent parfois à lacérer ses feuilles ou à briser quelques-uns de ses rameaux.

En revanche, l'action desséchante du vent, qui accélère les phénomènes de transpiration, peut avoir des conséquences notables sur la végétation, particulièrement sur les feuilles en cours de développement. Cette action du vent s'ajoute fréquemment à celle du froid ou de l'excès de chaleur et en accentue alors les effets nocifs. Elle se traduit par des dessèchements de feuilles et même par la destruction de l'extrémité des jeunes rameaux donc des boutons en formation.

Il convient de mentionner ici un accident de végétation qui est classique sur vigne où il est connu sous le nom de « folletage », mais qui peut être observé parfois sur rosier et sur de nombreux autres arbustes d'ornement. Il se manifeste par un flétrissement brutal d'une grande partie du feuillage, au début de l'été, lorsque la chaleur sèche succède, sans transition, à une longue période humide. En voici la cause. Pendant un printemps doux et humide, favorable à la végétation, les plantes peuvent développer un feuillage abondant. En raison de l'humidité de l'air, ce feuillage évapore peu d'eau par transpiration. Si, à ce moment, survient brusquement un temps chaud, sec et venté, les phénomènes de transpiration se trouvent considérablement amplifiés et le feuillage perd davantage d'eau que ne peuvent en absorber les racines ou en transporter les vaisseaux du bois. Il s'ensuit un inévitable déséquilibre qui ne peut être rétabli que par la perte d'une partie de ce feuillage d'où le flétrissement.

Des arrosages, apportés à ce moment, sont inutiles car les racines ne manquent pas encore d'eau dans le sol. C'est le débit des vaisseaux assurant le transport de cette eau qui n'est plus suffisant. Le phénomène peut être comparé à celui des immeubles dont les étages supérieurs peuvent être privés d'eau, par suite de canalisations insuffisantes, lorsque la consommation générale devient excessive pendant une période de canicule.

Le remède est simple, mais pénible à appliquer pour un amateur. Il consiste à supprimer par une taille plus ou moins sévère, une partie importante du feuillage et des rameaux, afin de conserver, autant que possible, les rameaux les plus intéressants.

Sécheresse.

Le flétrissement progressif du feuillage provoqué par le manque d'eau dans le sol est bien connu. Dans des conditions normales de culture, le rosier, grâce à ses racines qui descendent profondément dans le sol, ne devrait jamais pouvoir atteindre ce stade sous nos climats.

Par contre, une sécheresse prolongée peut entraver suffisamment le fonctionnement des racines pour provoquer des troubles de la nutrition, qui se traduisent alors par un arrêt de végétation et par une coloration anormale des feuilles. La « Chlorose » que nous étudierons plus loin, peut avoir cette cause.

La sécheresse de l'air accentue, enfin, les dégâts dus au froid, à l'excès de chaleur, au vent.

Humidité excessive.

Une forte humidité de l'air, des pluies fréquentes favorisent la végétation. Leur principal inconvénient est qu'elles favorisent également le développement des champignons parasites, d'où l'apparition des maladies cryptogamiques à la suite d'un temps pluvieux. Dans le sol, l'excès d'eau est toujours nuisible. Il peut provoquer des accidents graves, particulièrement dans les sols argileux, compacts, mal drainés.

Dans un sol trop humide les racines ne trouvent plus la quantité d'oxygène nécessaire à leur respiration. Leur fonctionnement est perturbé, d'où une mauvaise alimentation du rosier et le jaunissement du feuillage. Si le sol reste gorgé d'eau un certain temps (plusieurs semaines en hiver, quelques jours seulement en période de végétation active) les racines sont asphyxiées, meurent, se laissent envahir par le pourridié : le rosier dépérit et meurt, souvent brutalement. Ces accidents sont fréquents à la suite d'inondations, de périodes de pluies abondantes et prolongées ou d'arrosages excessifs.

Il est possible de remédier à l'excès d'humidité par des labours facilitant l'aération du sol, par l'incorporation d'amendements destinés à maintenir une bonne structure, par l'établissement d'un drainage permettant à l'eau en excès de s'écouler librement et rapidement.

Grêle.

Ce n'est que pour mémoire que nous mentionnons cette calamité qui, hélas ! s'abat un jour ou l'autre sur nos massifs, causant les ravages que l'on sait. Ce fléau reste imprévisible ; les moyens proposés pour le combattre ont une efficacité fort discutable et, de toute manière, ne sont pas applicables à titre individuel.

Heureusement, les rosiers se remettent généralement bien, et même assez vite, des blessures dues à une chute de grêle. Par prudence, un traitement avec un fongicide de synthèse peut être appliqué afin d'éviter l'infection des plaies par des champignons parasites susceptibles de former ensuite des chancres sur les rameaux.

Dans un prochain article, nous décrirons les affections non parasitaires dont la cause réside dans le sol. Elles sont aussi nombreuses et variées. Toutefois, nous disposons pour les prévenir ou les combattre de moyens d'action beaucoup plus efficaces que pour lutter contre les précédentes. Ceci justifie de leur consacrer un article spécial.

C. DENNINGER

LES MEILLEURES VARIETES ACTUELLEMENT SUR LE MARCHE FRANÇAIS

* Rosiers à grosses fleurs (Hybrides de thé)

Hauteur moyenne :
H : 1,10 m ; M : 70 cm ; B : 50 cm.

Depuis 3 ans nous publions cette liste, que nous ne cessons d'améliorer.
Elle ne sera jamais parfaite, nous le savons. Mais, n'obéissant à aucun impératif commercial et n'étant tributaires de rien ni de personne, nous pensons très sincèrement que notre sélection est une des meilleures qui soient.
Comme précédemment, nous avons groupé les rosiers par genre, ensuite par couleur et nous disons à ceux qui auraient la curiosité bien naturelle d'en voir l'image, de demander le catalogue de tous nos annonceurs. Ils y trouveront les reproductions désirées et certaines précisions non négligeables.
Nous rappelons que la hauteur pouvant varier mais restant constante entre les variétés, nous avons simplement précisé par une lettre s'il fallait les considérer comme hauts (H), moyens (M), ou bas (B).
Dans des conditions normales cela correspond environ à 1,10 m, 0,70 m et 0,50 mm.
Quand à la forme elle est soit érigée (E), soit divergente (D).

Coloris rouge	Obtenteur	Hauteur	Port	Parfum (sur 5)
ALEC'S RED	COCKER	M	E	5
ANTONIA RIDGE	MEILLAND	M	E	6
AVON	MOREY	M	D	5
BARCAROLLE	LAPERRIERE	B	E	
CARROUSEL	DUBERSEN	M	E	
CŒUR D'AMOUR	DICKSON	M	D	3
CHRYSLER IMPERIAL	LAMMERTS	M	E	4
CRITERION	DE RUITER	M	E	
ENA HARKNESS	NORMAN	B	E	3
FANELY REVOIL	ORARD	M	E	
FRANCE INTER	DELBARD-CHABERT	M	E	
KARL HERBST	KORDES	M	E	2
LA MARSEILLAISE	DELBARD-CHABERT	M	E	1
LA PASSIONNATA	DELBARD-CHABERT	M	D	1
LE ROUGE ET LE NOIR	DELBARD-CHABERT	M	E	
LUSAMBO	MEILLAND	M	D	
MAURICE CHEVALIER	DELBARD-CHABERT	M	D	
MELINA	TANTAU	M	E	
MISTER LINCOLN	SWIM ET WECKS	M	E	
NICOLE DEBROSSE	PAUL CROIX	M	E	
OPERA	GAUJARD	M	D	
RED STAR	DICKSON	M	E	3
SAMOURAI	MEILLAND	M	D	
SCALA	GAUJARD	M	E	2
VIVAROSE	PAUL CROIX	M	E	
Coloris rose				
ALMANDET	PAUL CROIX	M	E	
ANNIE GIRARDOT	KRILOFF	H	E	3
ARIANA	MEILLAND	M	D	4
ASTRÉE	PAUL CROIX	M	E	
AVEU	PAUL CROIX	M	E	
BELLE STRASBOURGEOISE	TANTAU	M	D	4
CARAMBA	TANTAU	M	E	5
CARINA	MEILLAND	H	E	
CARLA	DE RUITER	H	E	3
CHERRY VANILLA	ARMSTRONG	H	E	4
DOCTEUR DEBAT	MEILLAND	M	E	
DOLCE VITA	DELBARD-CHABERT	H	E	
DOMILA	LAPERRIÈRE	H	E	
FEMME	DELBARD-CHABERT	H	E	3
GAMMA	GAUJARD	M	E	5
ILLISCA	LAPERRIÈRE	M	E	
LANCOME	DELBARD-CHABERT	H	E	
MADAME RENÉ CASSIN	DELBARD-CHABERT	M	E	
Marguerite DEFFOREY	ORARD	M	E	
MARIA CALLAS	MEILLAND	M	E	1
MICHÈLE MEILLAND	MEILLAND	M	E	
PRINCESSE MARGARET	MEILLAND	M	E	2
QUEEN ELISABETH	LAMMERTS	H	E	
SHANNON	DICKSON	H	E	2
SONIA MEILLAND	MEILLAND	M	E	1
SUSAN HAMSPHIRE	MEILLAND	M	E	4
Stéphanie DE MONACO	MEILLAND	H	E	3
TIFFANY	LINDQUIST	M	E	4
VERSAILLES	DELBARD-CHABERT	H	E	
Coloris jaune				
ANTIGONE	GAUJARD	M	E	
BUCANEER	SWIM	H	E	
ÉCLIPSE	NICOLAS	M	E	
LANDORA	TANTAU	H	E	3
MABELLA	KORDES	M	D	3
Mme Antoine MEILLAND	MEILLAND	H	D	1
SUN KING	MEILLAND	M	D	2
Coloris orange				
ALEXANDER	ALEX COCKER	M	E	5
APOGÉE	DELBARD-CHABERT	M	E	2
ATOLL	MEILLAND	M	E	
GRAND PRIX	DELBARD-CHABERT	M	E	
JÉRICHO	DORIEUX	M	E	
MARYSE KRILOFF	KRILOFF	M	E	3
SOLEIL DE MINUIT	DELBARD-CHABERT	M	E	
SUPER STAR	TANTAU	H	D	3
Coloris cuivre				
BEAUTÉ	MALLERIN	M	D	2
DIORAMA	DE RUITER	M	E	
DONATELLA	LINDQUIST	H	D	
FERIA	MEILLAND	M	E	3
SILVA	MEILLAND	M	E	5
SUTTER'S GOLD	SWIM	M	E	3
TAHITI	MEILLAND	H	E	
Bicolores				
Baronne de ROTHSCHILD	MEILLAND	M	E	4
CAPRICE	MEILLAND	H	D	
CHICAGO PEACE	MEILLAND	H	D	1
ÉTÉ PARFUMÉ	McGREDY	M	E	5
FERNAND POINT	ORARD	M	E	
KRONEMBOURG	SAM Mc GREDY	H	D	
PRECIOZA	MEILLAND	M	E	3
ROSE GAUJARD	GAUJARD	H	E	
Coloris mauve				
CHARLES DE GAULLE	MEILLAND	M	E	5
ÉMINENCE	GAUJARD	M	E	5
LUDMILLA	LAPERRIÈRE	M	D	
SISSI	TANTAU	M	E	5
Coloris blanc				
BANQUISE	LAPERRIÈRE	H	E	
BLANCHE PASQUA	LOUIS LENS	M	E	2
JOELLE	KRILOFF	M	D	
REINE DES NEIGES	P. LAMBERT	H	E	
VIRGO	MALLERIN	M	E	

* Rosiers à fleurs groupées ou en bouquets

(Polyanthas Floribundas)

Le port de tous ces rosiers est divergent.

Coloris rouge	Obtenteur	
ALAMEIN	SAM McGREDY	M
AMI DES JARDINS	KORDES	B
BEL AMI	LAPERRIERE	M
CHORUS	MEILLAND	M
ÉVELYNE FISON	SAM McGREDY	H
FIDELIO	MEILLAND	H
FLORIAN	MEILLAND	B
LILLI MARLEEN	KORDES	B
MENNIE D'AGNIN	ORARD	M
MONTANA	TANTAU	M
NUAGE PARFUMÉ	TANTAU	M
PAPRIKA	TANTAU	M
PUSSTA	TANTAU	M
RÊVE DE VALSE	TANTAU	M
ROI DES ROIS	DELBARD-CHABERT	M
RUBELLA	DE RUITER	M
RUTH LEUWERICK	DE RUITER	M
SANGRIA	MEILLAND	H
TAMANGO	MEILLAND	M
TAPIS AFGAN	PAUL PECKMEZ	B
Coloris rose		
BORDURE ROSE	DELBARD-CHABERT	B
CENTENAIRE DE LOURDES	DELBARD-CHABERT	H
KALINKA	MEILLAND	H
MILROSE	DELBARD-CHABERT	M
Coloris jaune		
ALLGOLD	LE GRICE	B
BÉBÉ LUNE	DELBARD-CHABERT	M
GOLDEN DELIGHT	LE GRICE	H
YELLOW HAMMER	SAM McGREDY	M
Coloris orange		
ANABEL	KORDES	M
ARNAUD BELBARD	DELBARD-CHABERT	M
DIABLOTIN	DELBARD-CHABERT	M
FARANDOLE	MEILLAND	M
MANDRINA	DE RUITER	M
ORANGE SENSATION	DE RUITER	M
PASO DOBLE	MEILLAND	M
PLAY BOY	COCKERS	M
PORTHOS	LAPERRIÈRE	M
PROMINENT	KORDES	H
RÊVERIE	KORDES	H
RUSTICANA	MEILLAND	H
SARABANDE	MEILLAND	B
Coloris saumoné		
HEUREUX ANNIVERSAIRE	DELBARD-CHABERT	M
SPARTAN	BŒRNER	M
Coloris cuivre		
COURVOISIER	SAM McGREDY	H
GUITARE	GAUJARD	M
Coloris bicolore		
FRESCO	DE RUITER	H
MATANGI	SAM McGREDY	M
MOLLY MAC GREDY	SAM McGREDY	H
PRINCE IGOR	MEILLAND	B
SCHERZO	MEILLAND	M
Coloris mauve		
LILAC CHARM	LE GRICE	
NEWS	LE GRICE	M
SHOCKING BLUE	KORDES	M
Coloris blanc		
FÉE DE NEIGES	KORDES	M

* Rosiers grimpants remontants

Coloris rouge	Obtenteur	Développement	Genre	Parfum (sur 5)
CORDON ROUGE	COMBE	Moyen	Fleurs groupées	
CRIMSON GLORY	JACKSON & PERKINS	Moyen	Grosses fleurs	5
DANSE DU FEU	MALLERIN	Moyen	Fleurs groupées	
ENA HARKNESS	GURTEEN & RITSON	Fort	Grosses fleurs	
ÉTOILE DE HOLLANDE	LEENDERS	Fort	Grosses fleurs	5
FLAMMENTANZ	KORDES	Moyen	Fleurs groupées	
GRIMPANT DELBARD	DELBARD-CHABERT	Moyen	Grosses fleurs	
GRAND HOTEL	SAM McGREDY	Moyen	Fleurs groupées	
ISKRA	MEILLAND	Moyen	Fleurs groupées	
SANSASS DELBARD	DELBARD-CHABERT	Moyen	Fleurs groupées	
TROPIQUE	DELBARD-CHABERT	Moyen	Fleurs groupées	
Coloris rose				
CLAIR MATIN	MEILLAND	Faible	Fleurs groupées	
MARIA CALLAS	MEILLAND	Moyen	Grosses fleurs	2
MICHÈLE MEILLAND	MEILLAND	Moyen	Grosses fleurs	
NEW DAWN	VAN FLEET	Moyen	Fleurs groupées	4
ODETTE JOYEUX	ROBICHON	Moyen	Grosses fleurs	
PRINCESSE MARGARET	MEILLAND	Fort	Grosses fleurs	
QUEEN ELISABETH	WHEATCROFT	Fort	Grosses fleurs	
Coloris jaune				
Madame P.S. DU PONT	HILLOCK	Fort	Grosses fleurs	
PARURE D'OR	DELBARD-CHABERT	Moyen	Grosses fleurs	
PUERTA DEL SOL	DELBARD-CHABERT	Moyen	Grosses fleurs	
Coloris bicolore				
HAENDEL	SAM McGREDY	Moyen	Fleurs groupées	
ROSE GAUJARD	GAUJARD	Moyen	Grosses fleurs	
Coloris orange				
ROYAL DELBARD	DELBARD-CHABERT	Moyen	Grosses fleurs	
SUPER STAR	TANTAU	Fort	Grosses fleurs	3

* Rosiers grimpants non remontants

Développement fort. Fleurs groupées.

	Coloris	Obtenteur
ALBERTINE	Chamois	BARBIER
AMERICAN PILLAR	Rose	JACKSON & PERKINS
EXCELSA	Rouge	WALSH
PAUL'S SCARLET	Rouge	PAUL

* Rosiers arbustes remontants

Haut. moy. H : 1,70/2 m - M : 1,40/1,60 m B : 1 m/1,20 m

	Obtenteur	Couleur	Hauteur
ANNE de BRETAGNE	MEILLAND	Rose	H
BONN	KORDES	Rouge	M
CAPPA MAGNA	DELBARD-CHABERT	Rouge	M
CENTENAIRE DE LOURDES	DELBARD-CHABERT	Rose	B
CLAIR MATIN	MEILLAND	Rose	M
EVA	KORDES	Rouge	M
FEU D'ARTIFICE	TANTAU	Orange	M
GOLDEN WINGS	SHEPHERD	Jaune	M
HAMBOURG	KORDES	Rouge	H
HEIDELBERG	KORDES	Rouge	M
LUCIA	KORDES	Jaune	M
LYRIC	DE RUITER	Rose	M
NEVADA	P. DOT	Rose	M
PIÈCE D'OR	TANTAU	Jaune	M
RED PRINCE	FONTAINE	Rouge	H
ROSE A PARFUM DE L'HAY	GRAVEREAU	Rouge	M
WESTERLAND	KORDES	Orange	M

* Rosiers arbustes non remontants

	Couleur	Hauteur
R. HARISONII	Jaune	H
R. HUGONIS	Jaune	M
R. LUTEA	Jaune	H
R. LUTEA BICOLOR	Capucine bicolore	H
PERSAN YELLOW	Jaune	H

les Amis des Roses

PRIX : 10 F

Nº 332 – 4e TRIMESTRE 1977



49 J 122.40

amateurs de belles roses,

remplissez ce bon...

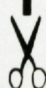
BON A DÉCOUPER
OU A RECOPIER
ET A RETOURNER A
MEILLAND
RICHARDIER
59, RUE DEPÉRET
69-TASSIN
(près de Lyon)

NOM .... PRÉNOM ....

RUE .... N° ....

VILLE .... DÉPT ....

désire recevoir gratuitement et sans engagement le catalogue en couleurs MEILLAND-RICHARDIER.



Wallace et Draeger

...vous recevrez l'indispensable catalogue MEILLAND-RICHARDIER

GRATUIT



ce magnifique album en couleurs vous permettra de choisir les plus beaux rosiers car vous y trouverez :

- **en abondance les plus belles variétés de roses :** les roses MEILLAND connues dans le monde entier (plus de 50 variétés illustrées).
- **des reproductions très fidèles en couleurs** qui vous éviteront toute surprise désagréable et toute erreur d'assortiment.
- **uniquement des rosiers tenant vraiment leurs promesses :** les fameux "tous terrains" MEILLAND-RICHARDIER. Elevés "à la dure" par le grand spécialiste, ils sont assurés de vous donner quelle que soit votre région, les plus belles roses de leur catégorie.
- **de nombreux conseils, des idées** pour la culture de vos rosiers, la décoration et l'aménagement de votre jardin.



Cette image
de la rose
BEAUTÉ
vous est offerte
par la
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DES ROSES
et par
HORTICOLOR
éditions publicitaires
B.P. 22
69631 VÉNISSIEUX
Tél. (78) 58.51.54

Faites-en
un sous-verre...

Savez-vous à quelles exigences une nourriture pour plantes doit répondre... et pourquoi?



Que signifie 16+21+27?

Les éléments nutritifs dont les plantes ont besoin sont: de l'azote (N), important pour la croissance, de l'acide phosphorique (P), nécessaire pour obtenir de nouvelles feuilles, des boutons floraux et de la potasse (K) pour rendre les plantes robustes et résistantes.
Par notre expérience de près de 50 ans nous savons qu'il faut davantage de phosphore et plus encore de potasse que d'azote, afin de stimuler une vigoureuse croissance et/ou riche floraison. Voilà pourquoi Pokon est composé de: 16% d'azote, 21% d'acide phosphorique et 27% de potasse, soit 64% de nourriture pour plantes.Et c'est ce qui explique l'indication portée sur le paquet: "engrais composé 16+21+27".
Il s'agit d'une mention légale destinée à protéger le consommateur.



La poudre est plus économique. Jugez vous-même!

Le prix de 250 gr de Pokon en poudre est à peu près égal à celui de 250 cc de Pokon liquide, mais la teneur en éléments nutritifs du liquide n'est que de 21%. La poudre, elle, n'en contient pas moins de 64%. Soit 3 fois plus, ce qui vous permet de nourrir 3 fois plus de plantes avec la poudre. De plus le liquide aussi doit être mélangé avec de l'eau afin d'être bien absorbé par les racines. Vous n'achetez pas du sucre liquide, ni de sel liquide, n'est-ce pas?

Mais la solubilité ?

Les plantes absorbent leur nourriture sous forme liquide. **C'est pourquoi Pokon est entièrement soluble!** Et il ne laisse aucun déchet. Mais alors pourquoi ces points blancs sur la terre et le pot? **Il ne s'agit pas là** de Pokon mais simplement du calcaire de l'eau.

Voici le moyen de profiter davantage de vos plantes.

Eau

L'eau doit être tiède et il vaut mieux la verser sur le pot que dans la soucoupe. C'est pourquoi veillez à ce que le pot ne soit pas entièrement plein de terre; laissez un vide d'environ 1 centimètre entre la surface de la terre et le bord du pot. Donnez suffisamment d'eau pour qu'elle traverse la terre jusqu'à la soucoupe. Jetez cette eau une heure après. Comme vous les plantes n'aiment pas avoir les pieds mouillés. Mettez vos plantes au moins une fois par mois dans un baquet de solution tiède Pokon. Puis rincez les feuilles et laissez égoutter la terre du pot.

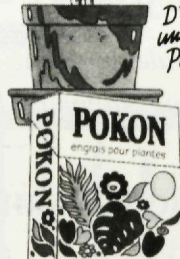


Nourriture

La plupart des plantes d'intérieur originaires des pays chauds poussent toute l'année. Il est donc important de leur donner de la nourriture Pokon une fois par semaine, même en hiver! Cela est vrai aussi pour les plantes qui fleurissent en hiver, comme les cyclamens, les azalées, les bégonias, les saintpaulias, les chrysanthèmes etc.
Versez le contenu d'un sachet Pokon dans un pot à eau ou récipient gradué. Ajoutez un litre d'eau tiède et vous aurez suffisamment de nourriture pour 10 à 20 plantes. C'est tout. Cela est tout simple.

"L'effet eau de pluie" de Pokon...

Lorsque l'on dissout Pokon l'eau devient - parfois - trouble. C'est le calcium de l'eau "dure" qui est précipité et dont Pokon supprime les effets nocifs. Ce phénomène est appelé "effet eau de pluie" de Pokon. Nous vous conseillons d'utiliser de l'eau tiède parce que l'eau tiède est meilleure pour la plante.











hommage royal...



LA SECRETARIA PARTICULAR DE
S. M. LA REINA

PALACIO DE LA ZARZUELA
Madrid, 14 de Octubre de 1.977

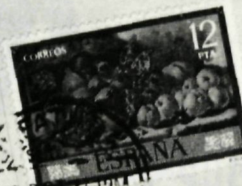
Sr. D. A. SOUZY
Francia

SU MAJESTAD LA REINA me encarga le exprese Su más sincero agradecimiento por la Revista "Les amis des Roses" que tan amablemente le envió a traves mio.

Al cumplir, con mucho gusto, el encargo recibido de S.M. aprovecho la oportunidad para saludarle muy atentamente,

Laura H. de Mendoza

LAURA HURTADO DE MENDOZA

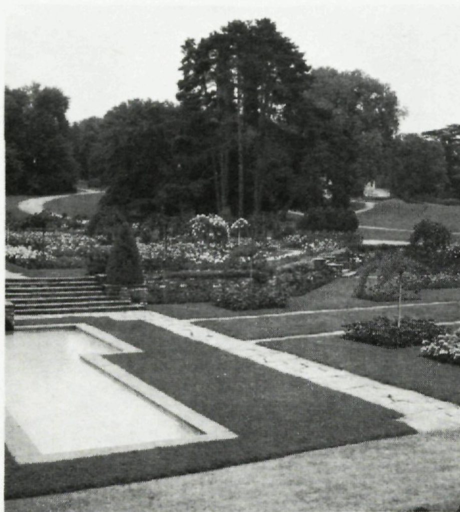








Sr. D. A. Souzy.
Parc de la Tête D'Or.
LYON CEDEX 3 (Francia)



les Amis des Roses

REVUE DE LA SOCIETE FRANÇAISE DES ROSES
Parc de la Tête-d'Or, 69459 Lyon Cedex 3. Tél. (78) 89.16.02. C.C.P. 67.61 Lyon.
Sous le patronage de Monsieur le Président de la République et de Monsieur le Ministre de l'Agriculture.
Président : M. Armand Souzy. Vice-présidents : Mme Brun-Rispal, Mme Henri Mathieu, M. Debaux, M. Falconnet, M. Perrin. Trésorier : M. Orard. Chargé du concours : M. Ruet.

Trésorerie

Membre titulaire (avec service de la revue) : 40 F. Membre bienfaiteur (avec service de la revue) minimum : 60 F. Nous attirons l'attention de nos sociétaires sur le fait que notre cotisation-abonnement s'entend pour l'année entière et part du 1er janvier. Passé cette date, et sans avis contraire, nous continuons à assurer le service de la revue.

Couverture :
La roseraie de Genève (parc de la Grange)

SOMMAIRE

UN OUBLI...

Nous avons omis de signaler que dans notre précédent nº 331, les illustrations de « Marguerite Hilling » (p. 19) et de « R. persian yellow » (p. 22) nous ont été gracieusement prêtées par les Editions Floraisse

UN RAPPEL...

Quand vous répondez à une de nos lettres ou circulaires, ayez l'obligeance de nous rappeler votre nom et votre adresse.
Une signature, la plupart du temps illisible, ne permet pas d'identifier celui qui l'a envoyée et c'est ainsi que des malentendus peuvent naître que, dans un intérêt commun, il est bien préférable d'éviter.

CRÉATION HORTICOLOR - VÉNISSIEUX/LYON   Dépot légal nº 340 - Le Gérant : G. Schyrr   Imprimerie Fouquet-Simonet, Bourgoin-Jallieu   nº commission paritaire : 51-104



Monsieur le Maire-Adjoint André BLANC accueille les visiteurs dans le salon d'honneur de l'hôtel de ville de Lyon.



Madame DUFFAUD, attachée de cabinet, représentant Monsieur le Secrétaire d'Etat au Tourisme, est remerciée par le Président SOUZY qui vient de recevoir de ses mains la médaille du Tourisme.

Monsieur Jean RUET, Président du jury du concours de « LA PLUS BELLE ROSE DE FRANCE », proclame le palmarès, assisté par Madame FRANCISOUD, secrétaire de la Société Française des Roses.



Monsieur Henri MENDY, conseiller culturel à l'ambassade du Sénégal, représentant son Excellence l'Ambassadeur, prononce son allocution de remerciements.





Monsieur Paul AURIOL, Secrétaire général de la Ligue Nationale Française contre le Cancer, remercie le Président SOUZY qui vient de lui remettre, au nom de la Société Française des Roses, un chèque de 147 560 F., produit de la vente en 1977 de la rose « Joëlle ».



Madame CHENEY, Administrateur de la Ligue Nationale Française contre le Cancer remet au Président SOUZY la médaille de Vermeil de la Ligue Nationale contre le Cancer.

Photos J.-P. Francisoud

LA ROSE "JOELLE" OFFRE 147.560 F.

A LA LIGUE NATIONALE FRANÇAISE CONTRE LE CANCER....

LA PLUS BELLE ROSE DE FRANCE 1977

PALMARES

Diplôme de Médaille d'OR

et titre de **« PLUS BELLE ROSE DE FRANCE »**

« PRÉSIDENT LÉOPOLD SENGHOR »

Obtenteur : Louisette MEILLAND

La végétation régulière de ce rosier, la densité de son feuillage luisant, couvrant bien le sol, ses fleurs rouge velouté de forme parfaite et souvent solitaires sur la tige, sa floraison presque ininterrompue et son excellente résistance aux maladies et aux intempéries en font une véritable harmonie. C'est un rosier idéal pour le jardin.

Diplôme de Médaille d'ARGENT

« AVALANCHE ROSE »

Obtenteur : DELBARD-CHABERT

C'est bien d'une avalanche de fleurs qu'il s'agit. Elles sont rouge cerise et semi-doubles. Par l'abondance de ses fleurs et son port divergent, sa bonne résistance aux maladies, ce rosier est tout naturellement désigné pour la composition de grands massifs.

Certificats

« MANOU MEILLAND » - Obtenteur : Alain MEILLAND

Rosier d'une grande séduction, dont les fleurs agréablement parfumées apportent, avec leur coloris rose cyclamen foncé, une nuance nouvelle à la gamme des couleurs de la rose. Sa végétation régulière ajoute encore à son charme. Bonne résistance aux maladies.

« NEFERTITI » - Obtenteur : DORIEUX

Seule une rose pouvait évoquer le souvenir de la plus belle des Princesses de l'Ancienne Egypte, et, par sa forme et la couleur rouge cerise velouté de ses pétales, celle qui a été choisie méritait bien ce redoutable honneur. Ses tiges, plutôt longues, en font une fleur qu'on aimera cueillir.

Coupe du PARFUM

« HIDALGO » - Obtenteur : Alain MEILLAND

Les fleurs bien turbinées au coloris rouge foncé velouté, ont l'enivrant parfum des roses anciennes. C'est une variété vigoureuse, bien remontante, à placer près de la maison qu'elle emplira de son parfum.


le drapeau genevois - Photo A. Frey


Calvin


H. Dunant


Voltaire


J.-J. Rousseau

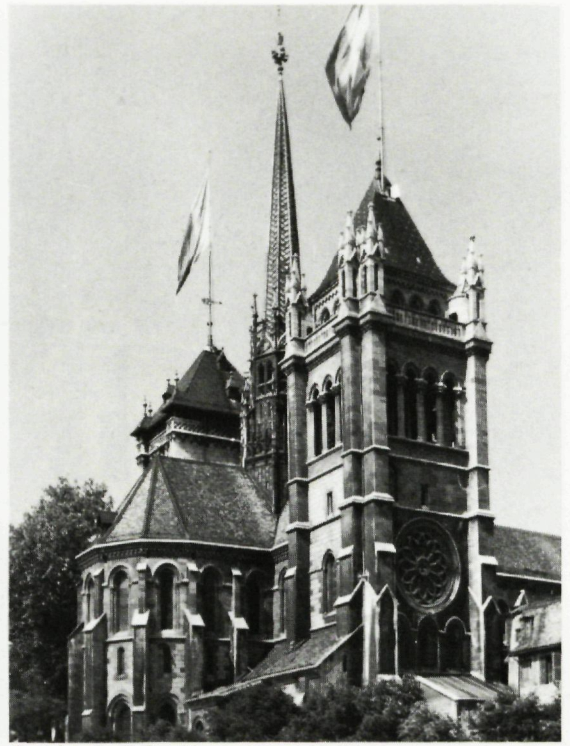
GENEVE
condensé historique

Pour sensibiliser le lecteur à l'égard de l'histoire de cette ville à l'âme suisse, au physique franco-suisse et à l'esprit international le plus constructif et le plus humanitaire, dit « Esprit de Genève », je citerai trois éminents Français.
Le philosophe savoyard Joseph de Maistre (1753-1821) était d'avis que « Genève fut de tout temps la métropole du système qui soutient la souveraineté du peuple ». Michelet (1798-1874) écrivit que « Genève avait été la grande école des nations ». Quant à Talleyrand (1754-1838), dans une de ses boutades au Congrès de Vienne de 1814/15, il constatait : « Il y a cinq parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Amérique, l'Afrique et... Genève ».
Enfin, l'homme que Suisses et Français ont en commun, le citoyen genevois Jean-Jacques Rousseau, artisan de la Révolution Française, conscient que les Genevois furent toujours partisans de la fédération, souhaitait « qu'une forme fédérative qui, unissant les peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus, soumettra également les uns et les autres à l'autorité des lois ». (*)

Après avoir braqué ces quelques feux sur cette cité universelle, abritant environ 170 organisations internationales et située au bout d'un lac franco-suisse, à cheval sur le Rhône, fleuve franco-suisse lui aussi, et entourée sur près de 150 km d'une riche et belle campagne française qui la nourrit en partie, parcourons rapidement son histoire, vieille de plus de 2 000 ans.
Dans la préhistoire, la région genevoise comptait plusieurs villages lacustres. Aux environs de l'an 900 avant notre ère, ces villages sont abandonnés pour des constructions à l'intérieur des terres. La colline où devait s'édifier Genève commence à être habitée par des Allobroges, population gauloise. Ceux-ci furent soumis aux Romains en l'an 120 avant J.-C. En l'an 58, Jules César accourut à Genève afin de s'opposer à l'exode des Helvètes vers le sud-ouest de la Gaule. A cette fin, il coupa le pont sur le Rhône (aujourd'hui

(*) dans ses « Considérations sur le gouvernement de la Pologne ».


monument international de la réformation - Photo OTG


Cathédrale Saint-Pierre - Photo A. Frey

Pont de l'Ile) et fortifia la rive gauche. La civilisation romaine se développa très vite dès cet instant-là. Vers 350 après J.-C., la première communauté chrétienne est constituée à Genève. L'ère romaine prend fin en 443 après J.-C. avec l'invasion des barbares, en l'occurrence les Alamans. Genève devient bourguignonne, puis passe sous la domination des Francs. Elle devient siège d'un évêché, et sa cathédrale St-Pierre est édifiée dès l'an 516. En 773, Charlemagne tient à Genève une assemblée politique avec ses troupes.
Grâce à la dynastie Rodolphienne du Royaume de Bourgogne, Genève connaît une nouvelle période de prospérité. Au XI[e] siècle, les Comtes de Genève entrent dans l'histoire. Après 1032, où mourut Rodolphe III, dernier souverain du royaume de Bourgogne, Genève relève du Saint Empire Romain-Germanique. En 1124, l'évêque devient prince souverain de la ville. En 1533, Pierre de la Baume, prince-évêque quitte la ville et n'y reviendra plus. C'est cette vacance du trône épiscopal qui favorisera l'avènement de la Réforme, dont le peuple genevois ratifie les Edits le 21 mai 1536, et en même temps celui de la république. Aussi, le 7 août de la même année, la ville s'érige-t-elle en République indépendante.

Après un premier séjour de 1536 à 1538, Calvin fut rappelé de Strasbourg en 1541. En 1559, il obtint du gouvernement la fondation du Collège et de l'Académie, qui devint plus tard l'Université. A la fin du XVI[e] siècle, Genève eut à combattre la peste. De plus, la ville accueillait sans cesse de nouveaux arrivants, chassés de leur patrie par les persécutions religieuses. Elle n'était plus une capitale florissante mais une capitale d'une idée qu'il était souvent dur de défendre mais que ses habitants réussirent à faire triompher face à de puissants voisins. Ainsi, pour les Genevois, qui n'avaient pas adopté la modification du calendrier julien par le Pape Grégoire XIII, dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602, et pour les Savoyards dans celle du 21 au 22 décembre, l'ultime assaut, par escalade cette fois-là, des Ducs de Savoie qui ne cessaient de revendiquer leurs droits sur Genève, fut repoussé par la cité. Cette date du 12 décembre est devenue la fête traditionnelle de la République de Genève ; c'est la Fête de l'Escalade.

Au cours du Moyen Age, les relations de Genève avec les cantons suisses étaient très amicales et émaillées de nombreux traités d'assistance mutuelle et de « combourgeoisies ». En effet, la politique extérieure de l'une et des autres était semblable, et Genève était alors considérée un peu comme la clé de la Suisse (voir ses armoiries). Alors que les Suisses étaient constamment menacés par les Habsbourg et d'autres puissants voisins, Genève l'était par la Maison de Savoie. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, elle dut appeler à l'aide les Confédérés pour maintenir son statut de République indépendante. Mais dans les années troubles qui suivirent la Révolution Française et qui affectèrent aussi bien la Confédération helvétique que Genève, celle-ci fut envahie et occupée par les troupes françaises. Elle devint ainsi le chef-lieu du département du Léman. Mais la restauration vint après la chute de Napoléon, soit le 31 décembre 1813, et fut couronnée par le rattachement tant souhaité de la République de Genève à la Suisse, le 19 mai 1815. Et, comme signe à la fois de la continuité de l'Esprit de Genève et de la prédestination cosmopolitique de cette ville, Jean-Jacques de Sellon y fonda en 1820 la Société de la Paix, préfiguration de la Société des Nations (SDN) et de l'Organisation des Nations Unies (O.N.U).

En 1862, le Genevois Henri Dunant publie son « Souvenir de Solférino » et propose de créer des sociétés de secours. Aussi, le 9 février 1863 la constitution du premier Comité International de la Croix-Rouge eût-elle lieu. La Convention de Genève de 1864 est le premier pacte diplomatique liant les Etats signataires et imposant le soin aux malades et blessés de guerre.

Et la vocation pacifique et mondiale de Genève se poursuit en 1872 ; du 15 au 18 juin eut lieu à son hôtel de ville l'Arbitrage international qui mit fin au conflit entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis au sujet de l'Alabama.



palais des Nations-Unies - Photo M.-F. Chiffelle

Cet acte de droit international est à l'origine de l'arbitrage pour le règlement des conflits entre nations.

En 1919, après la première Guerre Mondiale, Genève devient le siège de la SDN et du Bureau International du Travail. En 1946, après la seconde Guerre Mondiale, la SDN est dissoute, et le Palais des Nations est repris par l'O.N.U qui en fait son siège européen. En 1953, Genève est choisie comme siège du CERN (Centre européen de recherches nucléaires). Et des conférences internationales de toute sorte s'y tiennent à un rythme accéléré :

1954 – Conférence sur les problèmes asiatiques
1955 – Conférence des 4 Grands (Eisenhower/USA, Boulganine et Krouchtchev/URSS, Anthony Eden/GB, Edgar Faure/F)
1955, 1958, 1964, 1971 – Conférence sur l'usage pacifique de l'énergie atomique
1958, 1960 – Conférence sur le Droit maritime international
1961 – Conférence pour la non prolifération des armes nucléaires. Conférence sur le Laos.
1963 – Conférence de l'O.N.U. sur la science et la technologie en faveur des régions sous-développées. Centenaire de la Croix-Rouge Internationale
1964 – Session des Nations Unies sur le commerce et le développement
1969 – Visite du Pape Paul VI à l'occasion du 50e anniversaire de la fondation du Bureau International du Travail
1973 – Conférence de la Paix au Moyen-Orient
1974 – Négociations sur Chypre
1974, 1975, 1976, 1977 – Conférence diplomatique sur la réaffirmation et le développement du droit humanitaire international en cas de conflits armés
1976 – Conférence sur la Rhodésie.

Du cosmopolitisme à l'internationalisme, la vocation de Genève est de promouvoir l'entente entre les hommes et les peuples. Aussi, l'établissement dans ses murs et ses environs d'organisations internationales officielles, semi-officielles et privées ne fait-il qu'augmenter pour atteindre aujourd'hui le chiffre déjà cité d'environ 170, occupant 25 000 personnes. Au cours des 40 dernières années, la population de Genève a doublé et atteint actuellement environ 250 000 habitants, dont 35 % sont des étrangers. Son université est probablement la seule au monde à compter 60 % d'étudiants étrangers et seulement 40 % de Suisses. Nul n'a mieux appris par son histoire même et ses expériences internationales que le peuple de Genève, à quel point les hommes ont inlassablement la tendance à s'entre-déchirer. Mais rien ne le découragera de rechercher aussi inlassablement la conciliation, l'entente et la paix. La devise de Genève : Post tenebras lux – après les ténèbres, la lumière – est ainsi la confirmation permanente de cet espoir et de cet esprit.

petit apercu culturel de Genève

Dans une étude de Louis Binz sur la « Souche médiévale » de Genève (*), on lit ceci : « Du millénaire qu'embrasse le Moyen Age des manuels, on peut laisser choir les six ou sept premiers siècles. Durant le Haut Moyen Age, la part de Genève ne va pas au-delà d'une honnête médiocrité, sauf peut-être au tout début de cette période. Elle a alors une importance suffisante pour recevoir le siège d'un évêché.

D'autre part, de 450 à 500 environ, elle fut, avec Lyon, une des capitales des rois burgondes, « Barbares » germaniques installés pacifiquement dans la région avec la bénédiction du gouvernement romain. Puis, c'est la nuit à peu près complète. »

(*) 19e cahier de l'Alliance culturelle romande, nov. 1973, Chêne-Bourg (GE)


le vieux Genève - Photo Trepper



statue de J.-J. Rousseau - Photo OTG

Cette faiblesse juvénile de la petite bourgade qui ne comptait que 4 à 5 mille âmes en 1407, est confirmée par le fait que la bulle de l'empereur Charles IV d'Allemagne concédant en l'an 1365 l'établissement d'une université à Genève n'eut pas plus d'effet qu'une décision similaire de son prince-évêque Jean de Rochetaillée en 1418. Il fallut en effet attendre la Réforme et le retour de Jean Calvin à Genève, lequel, par les "Leges Academiae Genevensis," fondait le 5 juin 1559 le Collège et l'Académie (plus tard Université) de cette ville.

C'est ainsi que durant les deux premiers siècles de la Réforme, elle fut réellement l'éducatrice des nations qui avaient rejeté l'autorité de Rome. Or, si elle en fut l'éducatrice, c'est dire que les nations vinrent à Genève, et effectivement, on découvre dans les archives que toute l'Europe protestante a passé par Genève. Toute l'Europe protestante, intellectuelle et agissante, si l'on peut dire, mais l'Europe politique également, tels des Allemands, des Hollandais, des Anglais et combien de Français, d'Italiens et de Hongrois. Et, du reste, n'a-t-on pas remarqué ce fait étonnant que tandis que Genève donnait aux XVIII[e] et XIX[e] siècles six associés à l'Académie des sciences à Paris, dans le même temps, Londres et Berlin n'en donnaient que chacune trois.

L'histoire littéraire de Genève place au premier plan l'Institution chrétienne de Calvin, laquelle, en dehors de toute idée de controverse, est restée un des morceaux capitaux de la littérature française. On y distingue particulièrement les Estienne, d'Aubigné, Rousseau, Voltaire, Burlamaqui, de Saussure, Tronchin, Bonnet, Necker et sa fille, Mme de Staël.
Tout ceci ne fait qu'esquisser l'importance du mouvement intellectuel et scientifique qui a marqué Genève depuis le XVI[e] siècle, et qui a attiré dans ses murs de hauts esprits comme Chateaubriand, Pellegrino Rossi, Byron, Dostoïevsky, Goethe, Victor Hugo et Musset, Balzac et Mme Hanska, Stendhal, Théophile Gautier et des musiciens, Grétry, Liszt qui y séjourne avec Mme d'Agoult, enseigne le piano au Conservatoire et reçoit George Sand, et plus tard Wagner et Saint-Saëns, Hugo de Senger et enfin Jacques Dalcroze. Chez les peintres, on rencontre Corot, qui posa son chevalet sur le quai des Pâquis, et chez les journalistes et hommes politiques Rochefort et Clemenceau fuyant la répression qui s'abat sur les « Communards », et Lénine et Mussolini préparant leurs révolutions.

Sainte-Beuve n'écrivit-il pas que Genève avait donné au monde quantité d'esprits éminents et sérieux : de Lolme à l'Angleterre, Le Fort à la Russie, Necker à la France et Cavour à l'Italie. On y peut ajouter Rousseau à la littérature et Henri Dunant à l'humanité.

Il y aurait encore tant à dire de la Genève scientifique et artistique, de ses parcs (voir plus loin) et de ses musées, sans parler de la vie trépidante, fascinante autant qu'étonnante qu'y créent les multiples organisations internationales avec leurs représentants de toutes les races, de toutes les tendances politiques, de toutes les langues et de toutes les croyances qu'héberge le monde, à tel point que l'habitué de Genève aurait parfois la tendance de se sentir dénationalisé. Paris, Londres, Vienne et surtout New York sont aussi des villes à vocation internationale, mais ce sont des mers humaines où tout s'estompe et se noie dans la masse environnante.

Genève par contre, ville de moyenne grandeur, est comme un aquarium, où tout est à portée de vue. C'est un peu la vitrine des Nations Unies et de tout ce qui est axé sur elles ou en dépend de près ou de loin.

Oui, à part sa vocation universelle et humanitaire, Genève est une ville universitaire, un centre culturel et scientifique.

Et, pour conclure, je dirai avec cet autre Genevois d'adoption et grand Européen qu'est Denis de Rougemont que Genève est une école de voisinage – l'un des plus beaux mots de notre langue.

René A. CUTTAT



parc de la Perle du lac (au fond, le Mont-Blanc) - Photo Reto

Genève la botanique et les parcs

La situation géographique d'une ville influence généralement son développement, les contacts et les relations qui s'y nouent en définissent, eux, l'aspect attractif.
Genève a toujours bénéficié de la conjonction de ces facteurs. Ainsi, au cours des ans, elle est devenue ville internationale, ville dont le renom n'a aujourd'hui plus aucune relation directe avec l'importance de sa population résidentielle.
Située à l'extrémité du bassin lémanique, cette cité de 200 000 habitants jouit d'une position privilégiée au cœur de l'Europe. Elle est à l'intersection d'axes routiers reliant le nord-est et le sud-ouest du continent et au point de jonction des vallées du Rhône et du Rhin, grâce aux liaisons routières du plateau suisse. Par la route, elle se situe à moins de 10 minutes de la France, lorsque l'on prend la direction de Lyon, Paris ou du Midi et à 1 heure de l'Italie, grâce au tunnel du Mont-Blanc. Les relations aériennes, fortement développées de nos jours, la mettent en outre à moins de 60 minutes de vol des villes comme Paris, Nice, Francfort, Milan, Londres et Bruxelles, grâce à son aéroport intercontinental de Cointrin.
Cette situation avantageuse ne manque pas d'avoir des effets importants sur la vie de la cité. Même dès les premiers siècles de notre ère ces éléments géographiques produirent leur effet. Quoique fréquemment convoitée, Genève sut toutefois conserver, au cours des ans, une situation relativement indépendante. Elle joua ainsi, souvent, le rôle de cité de rencontres et d'accueil.



île J.-J. Rousseau - Photo Editions Jaeger

Si tous ces facteurs facilitèrent toujours largement dans la ville, la circulation des hommes et des idées, l'essor de la culture et des sciences n'en resta pas pour autrant en retard. De nombreux savants trouvèrent à Genève un climat et des contacts très favorables à la poursuite de leurs recherches, ou à l'expression de leurs œuvres. Les botanistes, en particulier, s'y distinguèrent d'une manière fort évidente, ceci dès le début du XIX[e] siècle déjà.

En 1816, Augustin Pyramus de Candolle rentre au pays. Ce professeur quitte alors l'Université de Montpellier et une ville où il effectue déjà des recherches dans un des plus anciens jardins botaniques de France, puisque fondé sous le règne d'Henri IV. Cet homme passionné de recherches, qui se voit, dès sa venue à Genève, confier une chaire d'histoire naturelle à l'Université, réussi à persuader les autorités genevoises de l'intérêt scientifique que peut présenter la création d'un jardin botanique dans la cité. En 1817, la République fait suite à ce vœu; en 1819, les citoyens genevois peuvent déjà visiter ce qui est l'embryon du premier jardin botanique de la ville. Il est situé alors au-delà des remparts, sous la promenade de la Treille, à l'emplacement de l'actuel parc des Bastions.

La famille de Candolle, véritable dynastie de chercheurs, élève très vite cette institution à un rang international. Au XIX[e] siècle, Genève est considérée un peu comme une métropole botanique.
Au cours de quatre générations consécutives, cette famille de savants qui réussit à rassembler plus de 400 000 échantillons de végétaux provoque et œuvre à la création du premier conservatoire botanique de la ville. Cette institution acquiert et reçoit de nombreuses collections au cours des années qui viennent et s'enrichit, en 1870, d'un nouvel et important herbier, constitué par Benjamin Delessert. Cette collection ne comptait pas moins de 86 000 espèces, en quelque 250 000 échantillons. A la fin du siècle, le conservatoire botanique de la ville figure parmi les institutions qui possèdent une des plus riches collections d'Europe centrale.

Jusqu'en 1879, conservatoire et jardin botanique furent des institutions indépendantes. A cette date, sous la direction du conservateur Jean Müller, ces deux services furent placés sous une seule et même direction, alors qu'à cette même occasion on assistait à une nouvelle répartition des tâches entre le jardin botanique et un nouveau service indépendant, chargé, lui, d'entretenir les promenades publiques de la cité.

Aujourd'hui, cette importante institution botanique est confiée à l'experte direction de Monsieur le professeur Jacques Miège. Elle déploie ses activités sur une parcelle de plus de 15 hectares, située à l'entrée nord-est de la ville. Elle entretient des relations très suivies en tous points du globe. Ses cultures, son arboretum et ses rocailles, placés sous la surveillance de Monsieur Jean Iff, jardinier-chef, sont visités et appréciés de nombreux professionnels et amateurs. La graineterie de ce jardin expédie chaque année près de 15 000 sachets de semences à divers instituts ou correspondants étrangers, son conservatoire est riche, présentement, de plus de 5 000 000 d'échantillons botaniques. Une visite de ces installations et cultures est à recommander à chacun.

La situation avantageuse de Genève, à laquelle nous avons fait allusion, se double pour cette ville de la jouissance d'un site que beaucoup sont en droit d'envier.
Le plan d'eau de la rade du Léman, qui s'avance profondément au cœur de la cité, agrémente ses quais arborisés et fleuris, tandis que les lignes douces des crêtes verdoyantes du Jura, du Salève, des Voirons et du Vuache en délimitent agréablement l'horizon tout en mettant ainsi en valeur les volumes construits de la cité, les clochers de ses églises, la flèche de sa cathédrale.

Ce cadre et cet aspect des choses surent émouvoir de riches personnalités, qui firent alors bénéficier la ville, non seulement de leur science ou de leur talent, mais encore de leur très grande libéralité. Elles voulaient par ce geste préserver à jamais ce site et cet environnement. Genève ne pourrait se prévaloir aujourd'hui du titre de «Cité des parcs», si elle



villa Bartholoni (musée d'histoire des sciences) - Photo OTG



salle de concert Victoria hall - Photo OTG

n'avait bénéficié, entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, de donations aussi nombreuses et importantes.

En parcourant ensemble quelque 5 kilomètres sur chaque rive du lac, on évoquera le souvenir de quelques-uns de ces mécènes.

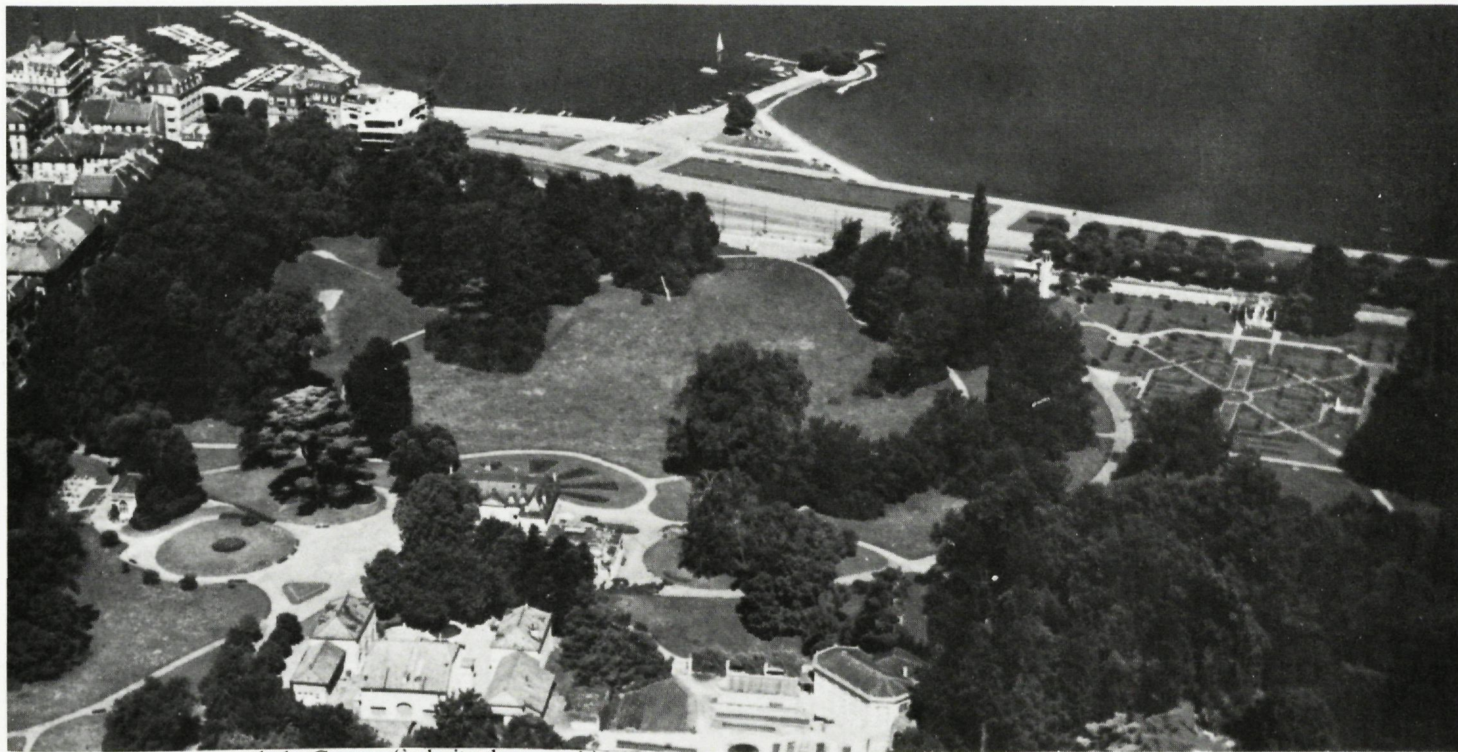
Sur le côté droit de la rade, lorsque l'on gagne le centre de la ville, le visiteur peut goûter non seulement au charme du jardin botanique, mais également à celui du parc de l'Ariana et des jardins de l'O.N.U., dont les surfaces furent pratiquement toutes détachées de la grande propriété de 30 hectares léguée à la ville, en 1890, par Gustave Revilliod. Au bord du lac, au-delà des jardins entourant le bâtiment du B.I.T., on traverse le parc Barton, surface fortement engazonée et arborisée. Elle fut léguée à la ville en 1935 par Madame A. Barton, dont la famille avait déjà offert aux mélomanes genevois, au début de ce siècle, une très belle salle de concert, l'actuel Victoria-Hall. Le parc dit de la « Perle du Lac » abrite le Musée de l'Histoire des Sciences.

Il est installé dans l'ancienne demeure de l'ingénieur Bartholoni, artisan du raccordement ferroviaire Genève-Lyon. Cette belle construction de style italien domine un jardin de 4 hectares, d'où, du haut de la pelouse, par dessus les fleurs, on dispose d'une vue très étendue en direction du haut lac. C'est également dans cette propriété que l'on peut admirer, aujourd'hui, un grand jardin fleuri conçu à la française, jardin jouxtant le restaurant dit de la « Perle du Lac », dont la réputation n'est plus à faire. Cette propriété ainsi que l'ancien parc de la famille Moynier, d'une surface de 1 hectare et demi furent tous deux cédés à la ville, lors d'un échange intervenu entre la cité et la Confédération Suisse, consécutivement à l'implantation à Genève du bâtiment de la Société des Nations, actuellement le Palais des Nations. Toujours sur la rive droite du lac, nous traversons le parc Mon-Repos, ancienne propriété du savant Philippe Plantamour. En 1899, ce généreux citoyen fit don de son bien à la République, un magnifique jardin de 4 hectares. La maison de maître de cette famille est occupée aujourd'hui par l'Institut Henry Dunant.

A l'extrémité des quais-promenades Wilson et du Mont-Blanc, quais agrémentés de longues pelouses rectangulaires et de massifs ornés de dizaines de milliers de fleurs, on peut voir sur la droite un monument-mausolée, inspiré de celui des Scaglieri de Vérone. Il domine une petite promenade d'un demi-hectare dont la bordure à front du quai est décorée d'une frise en mosaïculture. Cet édifice, construit sur une ancienne zone marécageuse, rappelle le souvenir et témoigne de la dernière volonté du Duc souverain austro-hongrois de Brunswick de Lunebourg, qui fit de la ville de Genève sa légataire universelle. On était alors en 1871 ; la ville reçut une fortune s'élevant à la somme de 24 545 761 F or.

L'île Rousseau, ancienne île aux barques, apparaît aux promeneurs comme un point final dans la rade du Léman. Les grands peupliers qui y prospèrent font partie de la silhouette de la cité, tandis que la garniture florale, qui l'habille en saison estivale, colore très agréablement ses contours, sur le plan d'eau du Rhône qui reprend ici son cours. Ancien bastion de la ville, cette petite île est aménagée en jardin d'agrément, depuis un siècle déjà. Elle évoque, pour les citadins et les promeneurs, la mémoire de l'écrivain, musicien et philosophe célèbre que fut Jean-Jacques Rousseau né à Genève en 1712.

En poursuivant notre promenade sur la rive gauche du lac, on traverse le Jardin Anglais, promenade dont le nom n'évoque rien de plus que le style paysager retenu lors de son aménagement. D'une surface de 3 hectares, il fut construit en 1854, puis agrandi vers les années 1868/1870. Il offre aux nombreux visiteurs qui le parcourent la vue d'éléments très typiques du patrimoine genevois. Une fontaine monumentale, la plus importante de la cité, en occupe le centre, une horloge fleurie réputée en décore l'entrée sud, côté centre ville, tandis qu'un important motif de mosaïculture met en valeur le monument national, érigé en 1869, monument dont les deux personnages, tournés face au lac, évoquent le souvenir du rattachement du pays genevois à la Confédération suisse.



parc des Eaux Vives et de la Grange (à droite, la roseraie) - Photo OTG

Par le quai Gustave-Ador, on s'éloigne quelque peu de la ville pour gagner les grands parcs sur cette rive du Lac. Ce quai est une grande promenade qui s'allonge et s'étend sur une surface d'environ 3 hectares : il pourrait s'appeler à Genève le quai des Roses. En effet, après avoir atteint la statue dite « La Brise », une belle femme taillée dans le granit par le sculpteur Hans Koenig, l'on côtoie de longues et nombreuses pelouses bordées de roses. 15 000 plants, appartenant à la catégorie des variétés généreuses et remontantes, colorent abondamment cette rive du lac, très particulièrement au bas des deux plus grandes zones vertes de la cité, le parc des Eaux-Vives et celui de La Grange.

Le parc des Eaux-Vives, dont le restaurant est bien connu des visiteurs étrangers, est d'une superficie de 9 hectares. Il fut acquis par voie de souscription publique en 1913, peu de temps avant qu'il ne soit voué à la vente et au morcellement, compte tenu de la situation financière de ses propriétaires. C'est au bas de cette grande parcelle que l'on peut admirer, chaque printemps, une importante floraison de rhododendrons et d'azalées, floraison qui fait suite à celle que nous offre les taches de crocus, jonquilles et tulipes, abondantes dans cette parcelle. Ces massifs de rhododendrons furent créés dans ce parc, à l'issue de la dernière guerre mondiale, grâce à un don important fait à Genève par la Hollande.

Le parc de La Grange, qui jouxte cette propriété, est incontestablement un des joyaux de l'environnement de Genève. Il fut donné à la ville en1917 par William Favre, dont la famille connut en son sein la personnalité de Louis Favre, cet homme audacieux qui présida aux travaux de percement du tunnel du Gothard.
La très belle maison de style Louis XV qui domine la grande pelouse du parc est aujourd'hui une résidence réservée aux Autorités de la Ville et de l'Etat de Genève. Ces magistrats en utilisent le confort lors de grandes réceptions officielles qu'ils donnent à l'intention d'hôtes de marque, ou d'importantes délégations étrangères. De la terrasse de ce château d'où l'on jouit d'une vue étendue, on distingue particulièrement, au-delà du lac, les grands bâtiments des institutions internationales qui se détachent nettement sur le fond vert sombre de la chaîne du Jura. Un grand motif fleuri, visible du lac, orne le parterre de cette maison. En forme d'éventail, ce massif se compose de 12 à 15 000 plantes, qui prodiguent en saison estivale leurs abondantes couleurs, au moment où, dans le bas de cette propriété, la roseraie déploie ses fastes.

Créé en 1946, ce jardin de roses qui épouse dans sa conception des formes géométriques, compte environ 13 000 plants. Polyanthas, hybrides de thé, rosiers en parasols et rosiers tiges y voisinent agréablement, tout en se détachant sur le ton clair d'un fin gazon. La surface de la roseraie est d'environ 12 000 m². Sa réalisation, on la doit à Monsieur Eric Bois, alors chef du service des parcs et promenades de la ville, aidé dans cette tâche par Monsieur Armand Auberson, son principal collaborateur.
Chaque année, la roseraie connaît une grosse affluence de visiteurs. Cette dernière est particulièrement importante la dernière semaine de juin, qui coïncide avec les dates du concours international de roses organisé dans la ville. Cette manifestation de plus de 30 ans d'âge attire aujourd'hui de nombreux obtenteurs, tous désireux de voir confirmer par un aréopage distingué les espoirs qu'ils fondent en la valeur de leurs nouvelles créations.
Parler des parcs de Genève sans relever l'existence de certains jardins situés dans les quartiers périphériques de la ville serait une lacune et un manque de reconnaissance envers des personnes qui se montrèrent, elles également, généreuses envers la cité.
Derrière la gare voyageurs de Cornavin, un parc arborisé, de 2 hectares, porte le nom du quartier qu'il agrémente. Il s'agit du jardin des Cropettes, l'ancienne propriété de la famille Odier-Baulacre, cédée gratuitement à la ville en 1859.

A la jonction de l'Arve et du Rhône, une grande zone boisée est aménagée à l'intention des sportifs et des promeneurs. Elle fut offerte à la ville par les frères Turrettini, en 1869. Cette surface de 18 hectares, qui s'étend sur une large colline



le jardin anglais △ Photo OTG

dominant la ville, compte en son sein des jeux pour enfants, un étang, une volière et des enclos, où s'ébattent quelques animaux.

Pour terminer cette brève énumération, nous rappellerons l'important don fait à Genève par la famille de Monsieur Alfred Bertrand. Il s'agit d'une propriété de 12 hectares, aménagée en parc, cédée en 1933. En disposent aujourd'hui, de nombreux citadins, plus spécialement ceux qui habitent le quartier de Champel, où se situe cette propriété. La maison de maître du XVIII[e] siècle est aménagée actuellement en école pour petits enfants.
Si l'on ajoute à ces donations les surfaces acquises par les pouvoirs publics au cours des années, l'on constate que la population citadine genevoise dispose aujourd'hui de près de 260 hectares de surfaces vertes.
Cet avoir, dont la valeur est inestimable, présente encore pour les habitants de la ville une particularité remarquable.

La quasi totalité des parcs de Genève est située à l'intérieur de la cité. Chaque citoyen peut donc, en moins de 15 minutes, où qu'il habite, gagner le parc le plus proche au cours d'une brève promenade.
Depuis bientôt un siècle, un service municipal distinct est chargé de l'entretien de ces surfaces. Actuellement, 150 personnes travaillent en son sein. Arbres sur rue, futaies, pelouses, bacs à fleurs et massifs s'en trouvent ainsi bien suivis, renouvelés et entretenus, ce dont la population locale se montre satisfaite. Si, à ces tâches d'entretien, on ajoute les travaux nécessaires pour assurer chaque année la culture de quelques centaines de milliers de plantes, l'on peut mieux apprécier aujourd'hui le rôle que joue ce service municipal.

Au terme de ces quelques notes et propos, nous formons le vœu que chaque ville puisse, dans un effort identique, offrir à ses habitants autant d'espaces verts, havres de détente et de repos où l'individu peut trouver, dans une recherche de sain équilibre, une indispensable compensation aux trop nombreuses contraintes qu'il s'impose dans une manière de vivre dite moderne.

Ch. BABEL
Chef de service des Parcs et Promenades de la ville de Genève

conservatoire et jardin botaniques - Photo M.-A. Thiebaud





Photo Coloris

Le « Quai des Roses » (quai Gustave-Ador), avec la statue « La Brise »

4 vues de la roseraie du parc de la Grange

Photos Paul Croix



Parc de la Perle du Lac

Photo P.-Ch. George

Photo JL-76

Le célèbre jet d'eau (dans le fond, le Salève)

Photo Coloris

L'horloge fleurie dans le jardin anglais



« Gabrielle aux bijoux » de A. Renoir (collection particulière à Genève) Photo Giraudon

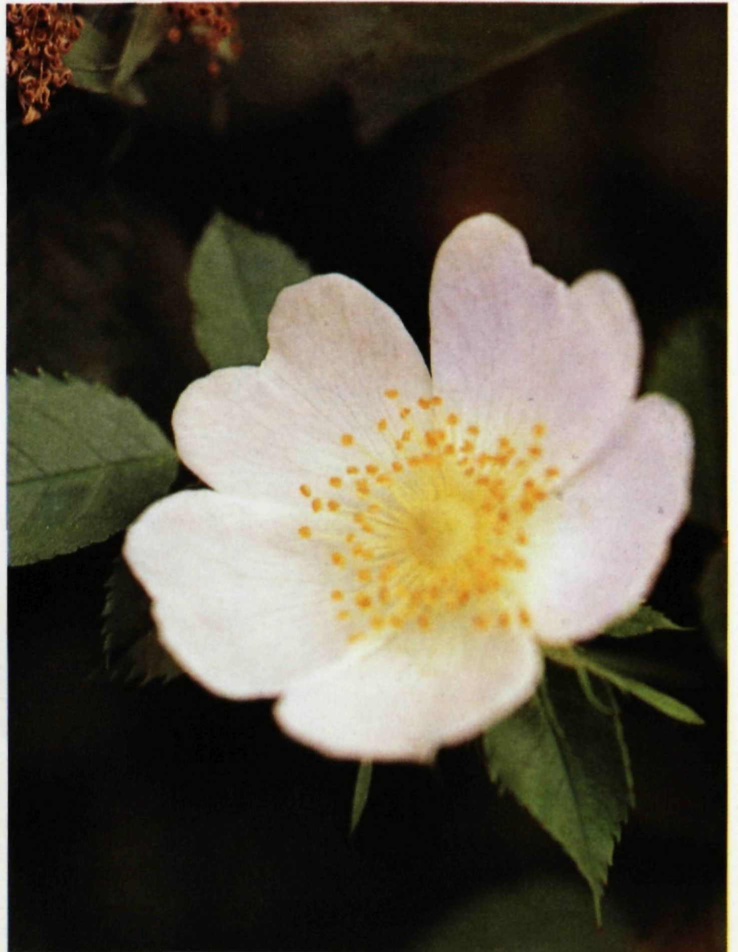


Musée d'Art et d'Histoire – Genève, Photo Y. Siza.

Montre extra-plate (5 mm) avec boîte en or émaillée et gravée (Ø 45 mm), attribuée à David Auguste Piguet - Genève vers 1840.

R. canina





R. canina : les fruits

Photos P. Berthet

Rosa canina L. rose des chiens

Voici le plus connu de nos rosiers sauvages. Universellement répandu dans notre pays, il existe dans toute l'Europe à l'ouest de l'Oder. Vers le Nord, on le rencontre en Norvège au-delà du Cercle Polaire et, vers le Sud, il déborde notre continent pour atteindre la limite du Sahara.
Cette vaste répartition géographique, sous des climats si divers, suggère une faculté d'adaptation peu commune de la plante. En réalité, **Rosa canina** est une « espèce collective » ; c'est-à-dire que cette « grande » espèce regroupe un certain nombre de « petites » espèces qui, elles, ont des exigences plus précises. L'ouvrage moderne (1968) « Flora Europaea » parle du « groupe » **Rosa canina,** à l'intérieur duquel il distingue 17 espèces voisines. La distinction entre ces « petites » espèces du groupe **R. canina** est affaire de spécialistes ; et encore ceux-ci ne sont jamais d'accord entre eux, comme on s'en rend compte en comparant les ouvrages de floristique. Cette extrême variabilité de **Rosa canina** est probablement due au fait – et ceci est vrai, à un degré moindre il est vrai, de tout le genre **Rosa** – qu'il s'agit d'une espèce en pleine évolution, soumettant actuellement diverses formes encore instables au banc d'essai impitoyable de la sélection naturelle. Nul doute que dans quelques dizaines de millions d'années, la lutte pour la vie ayant éliminé les formes les moins bien réussies, **Rosa canina** sera devenue une espèce homogène, et peut-être assez différente de ce qu'elle est actuellement.

La fréquence des mutations chez cette espèce a été mise à profit par les horticulteurs qui n'ont pas tardé à découvrir et à multiplier des mutants ayant perdu le pouvoir de produire des rejets : c'est un avantage évidemment considérable pour un porte-greffe. Ces mutants sont connus sous diverses appellations non reconnues par la botanique officielle : **R. frœbellii, R. polmeriana, R. laxa,** etc... Ce sont les meilleurs des porte-greffes tous usages, ne craignant ni le froid, ni le calcaire, et fort vigoureux.

Rosa canina n'a produit pratiquement aucun hybride horticole. On peut cependant citer ceux connus sous le nom de **Rosa alba,** actuellement presque disparus des cultures. Il s'agit d'églantiers à fleurs semi-doubles, blanches ou rose pâle, non remontants, d'un intérêt très limité. Ces variétés seraient, dit-on, issues du croisement de **R. canina** par du pollen de **R. gallica.** Cette assertion est surprenante, car **R. canina** est une espèce apogame, c'est-à-dire que, dans le jeune fruit, les graines se forment sans fécondation. Dans ces conditions, l'apport de pollen est totalement inopérant et l'hybridation impossible. Ainsi s'explique aussi que les races sans rejets utilisées comme porte-greffe soient reproduites massivement par semis sans que l'on observe d'hybridation avec les races « sauvages » produisant des rejets.

Rosa canina est facile à identifier, par ses longues tiges dressées, pourvues de fortes épines en crochet, son feuillage vigoureux d'un vert sombre, ses fleurs rose vif, rose pâle ou blanches, ses fruits rouge vif, en forme de poire, dont les sépales se détachent dès la maturité.

Paul BERTHET

Du 9 au 12 septembre 1977, a eu lieu à Lyon le III[e] Salon Hortico-Maraîcher, organisé par le Centre des Jeunes Agriculteurs en étroite collaboration avec les divers syndicats professionnels. Il a obtenu un grand succès commercial et populaire.

M. Souzy, président de la Société Française des Roses, a reçu à son stand M. Maihegnerie, ministre de l'Agriculture qui s'est particulièrement intéressé aux activités de notre Société.

DISTINCTIONS

Photos Lyon reportage

C'est des mains de notre Président, et entouré d'amis, que notre collaborateur G. Schyrr a reçu les insignes de Chevalier dans l'Ordre du Mérite Agricole. Après des études qui lui permettaient de faire un choix dans la vie, il s'orienta vers le journalisme où il pouvait mieux qu'ailleurs satisfaire une curiosité toujours en éveil de tous les aspects de la vie.

Doté d'une forte personnalité, sensible, l'esprit vif et ouvert, sa fidélité à notre Société n'a jamais faibli et c'est dans les mauvais jours qu'elle s'est manifestée avec le plus d'ardeur et d'efficacité.
Nous lui adressons nos félicitations, ainsi qu'à son épouse qui n'a cessé de l'encourager et de le seconder.

Voici, parmi d'autres organisateurs, accompagnant M. Maihegnerie dans sa visite :
De droite à gauche, M. Claude Roche, président du Centre des Jeunes Horticulteurs de la VIIIᵉ Région ; M. Antoine Perrin, président de la Fédération Nationale des Producteurs de l'Horticulture et des Pépinières ; M. Georges Rety, président du Syndicat Régional des Paysagistes.

A l'issue du Salon des Techniques Hortico-Maraîchères, M. Maihegnerie, ministre de l'Agriculture, a remis les insignes d'officier dans l'Ordre du Mérite Agricole au Dr Aloys Duperrex, directeur de l'Ecole d'Horticulture de Lullier, en Suisse, précédemment à Châtelaine, dont il a rappelé la brillante carrière.
Il est assez curieux de rappeler que le Dr Aloys Duperrex, qui avait terminé ses études à Besançon où il avait soutenu deux thèses de doctorat en sciences, a formé depuis de nombreux jeunes français, qui occupent aujourd'hui des postes importants dans l'horticulture française. Nous nous réjouissons que cette haute distinction ait été accordée à ce grand ami, non seulement de notre Société mais de la France.



M. Maihegnerie, ministre de l'Agriculture, félicite le Dr Aloys Duperrex à qui il vient de remettre les insignes d'Officier du Mérite Agricole.



E.B. LE GRICE

Après des études appliquées à la « Paston School », qui auraient dû le conduire à l'agriculture, E.B. LE GRICE entra comme élève chez Henry Morse d'Eaton et c'est là que, débutant, au sens le plus strict du terme, il acquit ses premières connaissance de rosiériste.

Il créa sa propre pépinière, d'une superficie de 10 acres, deux ans plus tard. C'était là une aventure entièrement nouvelle pour sa famille qui vivait, depuis 800 ans environ, dans le Norfolk et dont la plupart des membres avaient été fermiers.

Bien que l'hybridation ait constitué un facteur important de ses activités, ce n'est qu'en 1937 qu'il connut le succès avec le floribunda à fleurs simples « Dainty Maid », d'un rose exquis.

Celui-ci, toujours dans le commerce, fut suivi par plusieurs séries de « Maid », dont « Dusky Maiden », « Charming Maid » et « Bonnie Maid ». Cette série de rosiers à fleurs simples de teintes différentes, groupées en inflorescences, fut très populaire. Puis ce fut « All Gold », « My Choice », « Ellenor Le Grice » qui lui apportèrent une gloire méritée.

Ses derniers travaux ont porté sur la recherche de couleurs particulières, tels le brun, le lilas et le mauve. La teinte lilas, par exemple, a atteint son optimum avec « Lilac Charm » dont les anthères dorées sont portées par des étamines rouges et le plus beau violet qui existe actuellement est certainement le floribunda aux larges fleurs simples « News », qui obtint la Médaille d'Or au Concours de la Royal National Rose Society en 1970.

Au cours de sa longue carrière, il a commercialisé plus de 80 roses nouvelles de qualité, ce qui représente un ou deux millions de semis, cent mille rosiers sélectionnés, c'est-à-dire en qui on a fait confiance et qu'on a finalement détruits comme autant d'espoirs déçus... et cinquante années de travail.

E.B. LE GRICE est l'auteur de deux livres excellents sur les roses : « Rose Growing Complete », qui s'adresse aux professionnels, et « Rose Growing for Everyone », plus spécialement destiné aux amateurs.

Avec lui disparaît un grand coloriste et un homme dont on ne savait ce qu'il fallait le plus apprécier, de sa bonté, de sa probité morale, de sa courtoisie, de sa compétence ou de sa modestie.

A.S.

l'aventure de w.d. GOBBEE

ou comment on devient créateur de roses nouvelles

André Leroy, qui a commencé dans « Mon Jardin et ma Maison » une campagne en vue d'inciter les amateurs à la pratique de l'hybridation (Roses, Chrysanthèmes, Iris, Dalhias), cite dans un de ses blocs-notes l'exemple de Monsieur Walter Denis Gobbee, habitant d'un faubourg londonien, courtier en tissus de son état, qui a rapidement assimilé l'art d'hybrider les roses. Mr. W.D. Gobbee est en passe de devenir le Charles Mallerin anglais. Il a obtenu de remarquables nouveautés; plusieurs sont à l'essai à Saint-Albans dans le jardin de The Royal National Rose Society, et deux ou trois vont être éditées en Angleterre, à l'automne prochain. Dans le texte qui suit, qui nous a été aimablement communiqué par Monsieur André Leroy, Mr. Walter Denis Gobbee raconte comment lui est venu le goût de l'hybridation et comment il la pratique.

Au cours de l'hiver 1960, j'ai emménagé dans une maison Victorienne à Balham, un faubourg de Londres, et le jardin qui restait à cette époque était un jardin victorien typique, comportant plusieurs buissons anciens et beaucoup de rocailles. Il y avait aussi une petite pelouse, sur le devant, avec un bain d'oiseau au centre. Il y avait cependant six variétés de roses, quatre sur le devant et deux sur le derrière. Les quatre rosiers sur le devant étaient : Peace H.T., Phyllis Gold H.T., une H.T. inconnue et Crimson Glory H.T. Sur le derrière, il y avait Picture H.T. et le rosier grimpant Gloire de Dijon.

C'est au cours de l'été 1960, après avoir vu les fleurs superbes de Crimson Glory, Peace et Phyllis Gold, que je décidai de faire une roseraie. Je plantai toutes sortes de roses : des Hybrides de Thé, des Floribundas, des Miniatures, des Roses Mousse, des Roses de Chine, des Roses Thé, des Grimpants et autres espèces variées. Maintenant, où que je regarde, je vois des roses. En fait, la seule autre plante qu'il y ait dans tout mon jardin est le buisson Mahonia Japonica.

Pour en revenir à l'hybridation des roses, lors du premier hiver, je fus fasciné par le grand nombre de fruits du rosier Crimson Glory. Je ne connaissais absolument rien à la façon de tailler les roses, et, en conséquence, les plantes étaient couvertes de fruits, ce qui m'amena à penser : « Il faudra que je me renseigne à ce sujet ». Je me souvins avoir vu un livre sur les roses qui avait été oublié par les anciens occupants de la maison, mais on n'y parlait pas des fruits des roses. Le livre en question était un Rose Annual de la R.N.R.S. A cette époque, elle s'appelait encore la Royal National Rose Society. J'écrivis à la Société, finalement j'en devins membre et je pus obtenir quelques anciens numéros de leur Rose Annual. Après avoir lu quelques-uns de ces livres, je découvris que je pouvais faire pousser des rosiers à partir des graines contenues dans les fruits. Je découvris aussi que si l'on semait les graines des fruits récoltés sur les plantes du jardin, on obtiendrait une rose différente de celle dont elle provenait, mais qu'en règle générale, ce ne serait pas une rose plus belle.

Après avoir lu d'autres livres, je décidai d'hybrider et de polliniser les roses de mon choix. Je faisais ce travail dans mon jardin, à l'air libre. (Je sais maintenant qu'il vaut beaucoup mieux polliniser dans une serre). La serre devait être située dans un endroit ensoleillé, et en conséquence, il me fallut déplacer environ deux tonnes de rocaille et égaliser le sol. A cause de la taille du jardin, il fallait que ce soit une petite serre d'environ 2,3 m par 1,7 m.
il me fallut ensuite décider quelles variétés de roses planter et si je devais les planter en pleine terre ou en pots. Je décidai finalement d'en planter quelques-unes en pleine terre et quelques-unes en pots d'argile d'un diamètre de 22 cm au sommet.

Les variétés que je choisis de planter en pleine terre furent la belle floribunda simple « Dainty Maid », « Diamond Jubilee H.T. » et « Peace H.T. », et dans les pots je plantai 12 variétés différentes. Celles-ci comprenaient des H.T., des Floribundas, des Hybrides de Chine et une Rose « Species ». La raison pour laquelle je cultivais certaines des plantes en pots était pour faire de la place pour les semis l'année suivante. Ceci marcha très bien la première année. Il me fallut ensuite penser où faire pousser les plantes en pots l'année suivante, car les jeunes pousses étaient toujours plantées dans les semis afin de devenir des plantes plus grosses porteuses de bons greffons pour greffer sur des plants d'églantiers. Cela signifiait qu'il me fallait une autre serre et cette fois j'en construisis une attenante à la maison contre un mur de briques. Ayant fait cela, je fus capable d'organiser une rotation de mes semis tous les deux ans et, en même temps, je mis en pots 12 autres variétés de roses pour me permettre d'avoir une variété plus étendue de parents.
J'ai gardé une liste de tous mes croisements et je me suis aperçu que ma toute première hybridation était Dusky Maiden × Ena Harkness. Je semai huit graines dont trois seulement germèrent. Je gardai la meilleure des pousses, d'un rouge cramoisi très vif, légèrement parfumée. La fleur n'a que cinq pétales. Je n'ai jamais utilisé cette plante dans mon programme d'hybridation actuel, mais je continue à la cultiver; je peux ainsi commencer à l'utiliser quand je veux.

Les plants que j'utilise pour hybrider sont rabattus très bas à la fin de l'année, car il faut qu'ils fleurissent au printemps de l'année suivante, de façon à me permettre d'effectuer une pollinisation aussi tôt que possible, permettant ainsi aux fruits de mûrir rapidement. Après avoir ramassé les graines je les semai dans des boîtes peu profondes contenant du compost pour graines, au mois de février, mais tout ne fut pas parfait car la germination ne se fit pas (depuis j'ai trouvé mes erreurs). J'installai un chauffage sous les étagères, ce qui me donna une température de 70 à 75°F. Les graines de roses n'ont pas besoin de chaleur pour germer. Elles préfèrent de beaucoup une serre froide. Dans une serre froide, l'année suivante, une germination s'effectua beaucoup mieux – environ 20 %, mais je n'étais toujours pas satisfait et je décidai d'acquérir quelques livres scientifiques sur le sujet. J'appris qu'il existait une substance connue sous le nom d'acide Abcesique sous l'enveloppe dure de la graine.

Il me fallait donc utiliser quelque chose pour briser cette substance de façon à obtenir un pourcentage de germination plus élevé. La substance que j'utilisai fut l'acide Giberelique – un régulateur de la croissance des plantes. Je ne peux pas donner de détails car j'ai écrit un article à ce sujet qui est publié dans le « Journal of the Royal Horticultural Society ».

En plus de ça, je pensai qu'il serait très utile d'avoir des connaissances en génétique, ce qui me conduisit à acheter un microscope afin de pouvoir faire un peu de cytologie, c'est-à-dire étudier le nombre de chromosomes. Il y a plusieurs nombres différents de chromosomes dans le genre « Rosa ». Les chromosomes vont par paires et le nombre de base est 7. – 2N = **14.**, **21.**, **28.**, **35.**, etc. Par exemple, si on croise une espèce sauvage à 14 chromosomes avec une H.T. à 21 chromosomes, le résultat sera une rose à 21 chromosomes qui sera généralement stérile. En conséquence, on ne peut pas s'en servir pour une hybridation ultérieure. En général, elle ne portera aucun fruit, mais parfois on peut en obtenir du pollen fertile. Pour étudier le nombre de chromosomes, je coupe l'extrémité des racines des rosiers que je veux étudier (pour cela, il faut bien sûr que la plante ne soit pas greffée).

Pour que ce travail ne se mélange pas avec mon travail d'été, je coupe l'extrémité des racines en mai, quand les plantes commencent à pousser vigoureusement. Ces racines sont ensuite stockées dans de l'alcool acétique jusqu'aux mois d'hiver, quand je peux faire mes préparations colorées pour le microscope. Les chromosomes de l'espèce « Rosa » sont très petits et un grand nombre de préparations n'apportent que très peu de chose; mais j'aime faire ce travail. J'effectue personnellement tout le travail d'hybridation, à savoir : la pollinisation, les semis et la culture des jeunes pousses jusqu'à ce qu'elles aient atteint une taille suffisante pour être greffées sur les églantiers porte-greffons. J'utilise comme porte-greffon Rosa Multiflora et Rosa Laxa.

Il y a trois ans, je me suis aperçu que mon jardin était trop petit pour me permettre de greffer toutes mes pousses chez moi. Je me débrouillai pour trouver un morceau de terrain vague à une quarantaine de kilomètres de chez moi. Ce terrain était resté en friche pendant 15 ans et tout le secteur était recouvert d'une épaisse toison d'herbe sauvage. Je le fis labourer et préparer pour recevoir les porte-greffons.

Comme une machine à planter coûte trop cher, tous les porte-greffons sont plantés manuellement. J'en greffai 2 000 avec les pousses les plus prometteuses. Je greffai environ 20 pieds avec chaque pousse et je les ai rabattus en février de l'année suivante. Ma raison principale pour greffer cette quantité de pousses était de pouvoir sélectionner les meilleures pour les exhiber dans diverses expositions, en espérant qu'un pépiniériste professionnel les présenterait au public. En plus, les pousses les plus prometteuses sont envoyées aux Jardins d'essais de la R.N.S.R. à St-Albans, pour une période de 3 ans. En ce moment, j'ai 6 variétés en cours d'essai et je me propose d'en envoyer 4 autres au cours de l'automne 73.
A ce jour, j'ai breveté trois variétés. Ce sont **« Rosa Culverbrae »**, un buissonnant Rugosa Hybride obtenu par Rosa Scabrosa × Francine H.T., **« Angela's Choice »**, un Floribunda du type H.T. obtenu par Dainty Maid × Anna Wheatcroft portant de gros bouquets de parfaites petites fleurs du type H.T., **« Grace Kimmins »**, un Floribunda du type H.T., obtenu par Dainty Maid × Red Dandy. Cette variété a une croissance très vigoureuse et porte de gros bouquets de fleurs cramoisi vif et sera mis en vente à l'automne 74.
Je suis établi à mon propre compte et mon travail consiste à expédier des commandes de textile. Ceci me permet d'avoir mon horaire personnel et de passer beaucoup de temps à l'hybridation des roses.

conseils de sagesse pour une période exceptionnelle...

Provenant de toutes les régions de France, nous avons reçu cette année un nombre inaccoutumé d'appels au secours. Tous reflétaient pour le moins la surprise quand ce n'était pas l'inquiétude, voire le découragement. Dépassés par l'ampleur du mal qui frappait leurs rosiers, certains de nos adhérents allaient jusqu'à se demander, non sans regrets, si le seul remède n'était pas de les arracher et d'en planter d'autres. Nous les avons rassurés, bien entendu, mais pour ceux qui ne nous ont pas écrit et qui ont connu les mêmes ennuis, nous allons répéter nos conseils.

Un mal aussi général avait évidemment une cause et il était facile de la deviner. C'est qu'affaiblis par la sécheresse excessive de l'année 1976, les rosiers ont mal supporté, d'abord les gelées tardives du printemps de l'année 1977 et, ensuite, l'humidité anormale qui a suivie. Cela pour une bonne partie de la France. Pour comprendre pourquoi, il faut essayer de tout ramener à soi et nous savons tous que les abus, comme les privations excessives, diminuent notre résistance physique. On pourrait même parler plus simplement d'épreuves ; qu'elles soient volontaires ou non, on en sort toujours plus ou moins traumatisé et il en est de même dans le monde végétal.

Nous avons déjà eu l'occasion d'écrire que la qualité d'un rosier dépendait, non seulement des soins qu'il a reçus depuis son greffage mais, au moins autant, de ceux qu'a reçu le porte-greffe sur lequel il a été écussoné. C'est-à-dire qu'à la livraison un rosier est déjà tributaire d'un passé. Les maladies, les attaques d'insectes, les carences de toutes sortes dont il a souffert, ou dont son porte-greffe a été la victime, peuvent laisser des séquelles plus ou moins durables sur sa végétation ; ce qui veut dire qu'entre un rosier **de qualité**, acheté à un prix convenable, et un rosier rachitique qui vous est offert, c'est le premier qu'il faut choisir car il vous comblera de joie et l'autre de soucis.

Ne considérez surtout pas qu'un rosier de qualité soit difficile à trouver. Il suffit simplement de s'adresser à un bon livreur et tous nos annonceurs sont de ceux-là. Nous ne le disons pas pour leur être agréables – ce n'est pas notre genre – mais parce que nous en avons, non seulement la certitude, mais la preuve.

Cette digression semble avoir rompu le sujet, mais seulement en apparence. Car il va de soi que ce qui précède explique que, lorsque les rosiers ont affronté l'année 1977, ils étaient « en convalescence » et sous le coup des calamités qui les attendaient, ils ont « rechuté ». Beaucoup se sont heureusement remis des gelées du printemps et, quoique plus tardive, leur floraison n'en a pas été autrement affectée. Mais il y a eu, ensuite, l'excès d'humidité et son cortège de maladies cryptogamiques : oïdium, marsonia, rouille qui les ont dépouillés de leurs feuilles et leur ont donné un aspect inquiétant. Le bel automne que nous avons eu n'a pas suffi à réparer le mal et quelques précautions sont à prendre qu'on peut résumer en quelques lignes.

Dans l'immédiat, si ce n'est déjà fait :

1/ épointez **légèrement** vos rosiers (15 à 20 cm au maximum). En les rabattant trop, vous risquez, si le printemps est précoce, de faire démarrer les bourgeons du bas, ce qui compromettrait la taille. Brûlez immédiatement ce bois que vous avez supprimé et toutes les feuilles mortes pour éviter toute dissémination des spores des champignons malfaisants.

Dans les régions où des froids excessifs et durables sont à craindre, protégez vos rosiers avec des branches de conifères (si possible) que vous étendez le long des rangs ou que vous placez autour de leurs pieds. Sinon, recouvrez le sol de feuilles sèches, ou bien priez Dieu que la neige le recouvre avant les grands froids. C'est tout ce que vous pouvez faire.

Le printemps venu, ne vous hâtez surtout pas de tailler. On le fait toujours trop tôt, ce qui ne présente que des inconvénients. Il ne faut pas prendre modèle sur ce qu'on fait dans les grandes roseraies publiques.

C'est la quantité qui les oblige à commencer très tôt mais leur problème n'est pas le vôtre. Ne vous pressez donc pas. Si vous avez seulement épointé vos rosiers comme nous vous l'avons conseillé, la végétation, si le printemps est précoce, se manifestera au sommet des branches et les bourgeons du bas n'en seront pas affectés. Quant à fixer une date pour la taille, ce n'est pas possible puisqu'elle est tributaire du climat, donc des régions. Sous forme de boutade, nous pouvons simplement vous conseiller d'être, dans la vôtre, le dernier à tailler.

Lorsque vous le ferez, puisqu'il s'agira de rosiers qui auront souffert, rabattez-les plus sévèrement que d'habitude, à deux ou trois yeux au maximum. Notez surtout bien qu'en ce moment nous pensons uniquement à des rosiers qui ont souffert. Si ça n'est pas le cas, vous faites bien entendu une taille normale, c'est-à-dire laissez jusqu'à 5 yeux sur les branches fortes et un peu moins sur les branches faibles; ce qui montre qu'en horticulture il n'y a presque que des cas d'espèce, et c'est bien ce qui en fait le charme.

Vos rosiers taillés, désherbez soigneusement vos massifs, supprimez les rejets (gourmands) en les coupant à leur point d'attache et non au ras du sol sur lequel vous épandez un engrais aux doses suivantes :

– « spécial rosiers » : celle conseillée par le fabricant, car c'est une question de concentration,

– ou bien un engrais minéral (10 - 10 - 20 par exemple) : 100 g par m^2,

– ou encore un engrais organo-minéral (4 - 8 - 12) : 200 g par m^2.

Enfouissez alors cet engrais par un très léger binage. En aucun cas il ne faut utiliser une bêche. Un grattoir ou une fourche à deux dents sont bien préférables.

Enfin, dès que les premières pousses apparaissent, traitez immédiatement. N'attendez jamais que la maladie s'installe. C'est uniquement par la prévention que vous protégerez vos rosiers. Le départ de la végétation correspond généralement au moment où les spores des champignons responsables des maladies des rosiers deviennent actifs. Il ne faut donc pas perdre de temps. Ne craignez pas de pulvériser sur le sol même le produit que vous utilisez, car lui aussi est infesté de spores de champignons.

Naturellement, il est important, et même capital, de mouiller (ou de poudrer) les feuilles aussi bien au-dessus qu'au-dessous car, pour la rouille particulièrement, les spores se fixent sous le feuillage. A partir de ce moment il faut répéter les traitements régulièrement et si, par malchance, il pleut après l'un d'eux, il faut le recommencer.

Cela peut paraître astreignant, mais il faut savoir ce que l'on veut. Seule, votre exigence personnelle peut vous guider. On admire toujours l'état sanitaire des grandes roseraies publiques mais on ignore à quel prix il est obtenu. Le responsable d'une de nos plus célèbres roseraies françaises nous a confié que cette année, devant des attaques particulièrement virulentes d'oïdium, il avait fait traiter les rosiers jusqu'à 4 fois par semaine. En réalité, il n'y a pas de miracle : tout se paie !

Nous reconnaissons que certaines régions sont plus favorisées que d'autres, que la qualité du sol a son importance, comme l'exposition. Tant mieux pour ceux qui en bénéficient mais nous pensons en ce moment aux moins favorisés. Le signataire est du reste de ceux-là. Il connaît donc bien le problème et si, malgré des circonstances aussi défavorables, il a de beaux rosiers, c'est :

1/ parce qu'il soigne tout particulièrement ses plantations.

2/ parce qu'il n'achète que des rosiers de qualité.

3/ parce qu'il les traite régulièrement tous les 8 jours.

4/ parce qu'il leur donne suffisamment d'engrais, mais jamais plus qu'il n'en faut. On lui a souvent demandé quels produits il utilisait pour traiter ses rosiers et on a toujours été surpris d'apprendre que, par curiosité, il avait utilisé de nombreuses spécialités et que toutes lui avaient donné satisfaction, soit en poudrages, soit en pulvérisations : ce qui prouve à l'évidence que ce qui a le plus d'importance, c'est la régularité dans la prévention.

A. S.

les insectes utiles du jardin

La protection de la nature est devenue, enfin, une préoccupation importante pour beaucoup d'entre nous et même pour les Pouvoirs Publics. C'est heureux et, dans de nombreux cas, il était temps, encore que cette préoccupation se manifeste plus en paroles et en écrits qu'en actes.

Dans le domaine qui nous intéresse ici, se développe une tendance à pratiquer une culture dite « biologique », excluant l'emploi des traitements chimiques contre les parasites, accusés de laisser des résidus toxiques sur les plantes et dans le sol et, surtout, de détruire la faune utile des jardins.

Les plus éminents agronomes et spécialistes de la protection des plantes ont prouvé qu'en agriculture, renoncer à ces traitements amènerait rapidement une diminution catastrophique du rendement des cultures et de la qualité des récoltes. De plus, les réglementations très strictes en vigueur dans tous les pays évolués, concernant l'emploi des produits phytosanitaires, éliminent pratiquement tout danger pour notre environnement et pour les consommateurs. La culture d'une même plante sur de grandes étendues est contraire à l'équilibre naturel et ne peut donc être maintenue qu'avec des moyens artificiels.

Dans les jardins, nous rencontrons des conditions beaucoup plus proches d'un milieu naturel. Nous y cultivons des végétaux très variés sur de faibles surfaces et, presque toujours, arbres et arbustes sont associés aux plantes herbacées. Il est donc plus logique de penser qu'un certain équilibre pourra naturellement s'établir entre les parasites des plantes et leurs ennemis naturels.
Ces derniers, quels sont-ils ? On pense en premier lieu aux oiseaux. Ceux-ci, en effet, surtout les passereaux, font une grande consommation d'insectes de toutes espèces, mais aussi bien d'insectes utiles que d'espèces nuisibles. Ils consomment même souvent davantage des premiers, car ceux-ci sont plus mobiles et attirent plus facilement leur regard que nombre d'insectes phytophages. Les rapaces chassent activement mulots et campagnols, mais consomment aussi les utiles vers de terre.

Certes, les oiseaux doivent être protégés dans un jardin, dont ils constituent aussi l'un des agréments. Donc nourrissons-les en hiver, installons-leur des nichoirs et, surtout, plantons quelques arbres et arbustes touffus où ils puissent se trouver en sécurité. Mais ne comptons pas trop sur eux pour protéger nos plantes de leurs ravageurs.

Assurément, les principaux ennemis des insectes nuisibles sont d'autres insectes, des insectes entomophages.

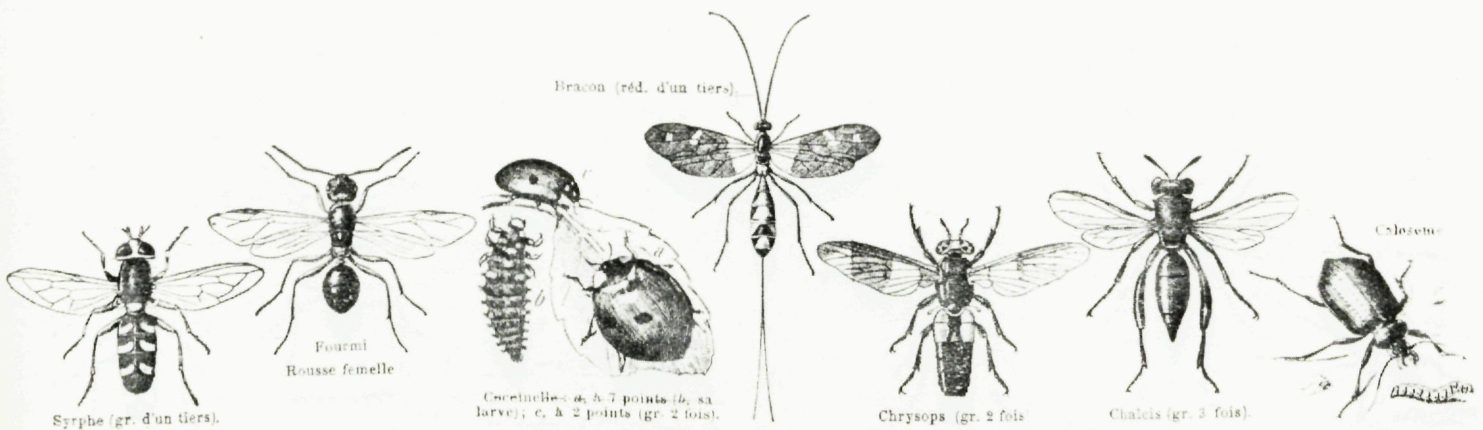
PRINCIPAUX INSECTES ENTOMOPHAGES UTILES

Selon les espèces, ils se comportent en prédateurs ou en parasites des insectes dont ils se nourrissent.

Les **Coccinelles** sont des Coléoptères connus de tous, du moins sous leur forme adulte : la « Bête-à-Bon-Dieu ». Leurs nombreuses espèces présentent toutes un corps hémisphérique, en grande partie recouvert par les élytres qui sont rouges et portent 7 points noirs chez l'espèce la plus commune. Les coccinelles adultes, ainsi que leurs larves, font une chasse active aux pucerons. Ces larves, grisâtres et maculées de noir, peuvent être facilement observées sur les plantes envahies par des pucerons dont elles sont l'un des plus redoutables prédateurs. Certaines coccinelles s'attaquent aussi aux cochenilles.

Les **Chrysopes** et les **Hémérobes** font partie de l'ordre des Névroptères. Ils ont l'aspect de petites libellules au corps et aux ailes vertes ou jaunâtres, aux yeux jaune-cuivré brillants, d'où leur nom commun de « mouches aux yeux d'or ». Les œufs des Chrysopes sont pondus sur les feuilles ou les tiges des plantes, chacun étant curieusement porté par un pédicelle long et extrêmement mince. Ils donnent naissance à des larves d'aspect féroce, dont la tête porte deux grandes mandibules formant une pince redoutable pour les pucerons dont elles se nourrissent abondamment.
Malheureusement, les Chrysopes et Hémérobes adultes, de mœurs nocturnes, sont très attirés par les lampes et comptent parmi les principales victimes des pièges à insectes lumineux dont l'usage se développe.

Les **Syrphes** appartiennent à l'ordre des Diptères. Au stade adulte, ce sont de grosses mouches au corps jaune et noir, ressemblant un peu à celui d'une guêpe mais parfaitement inoffensives, aussi bien pour l'homme que pour les insectes. Elles se rencontrent sur les fleurs. Leurs larves, apodes, molles et verdatres, peuvent être observées, avec un peu d'attention, parmi les colonies de pucerons dans lesquelles elles font de grands ravages. Après les coccinelles, ce sont les plus efficaces prédateurs de pucerons de nos jardins, particulièrement de ceux des arbres fruitiers.



Les **Carabes,** notamment le beau Carabe doré, grand coléoptère aux élytres métalliques, que l'on voit courir au printemps sur le sol, consomment des chenilles et d'autres larves. N'étant jamais abondants et peu sédentaires, ce sont des auxiliaires d'une efficacité discutable.

Les **Calosomes,** voisins des Carabes, se montrent par contre capables à eux seuls de protéger des forêts contre les invasions de chenilles processionnaires ou de Bombyx. Toutefois, ils sont très rares dans les jardins.

Certaines **fourmis** peuvent aussi se comporter en prédateurs efficaces. Si les petites fourmis noires ou jaunes des jardins (Lasius) se montrent nuisibles en protégeant les colonies de puceron dont elles exploitent le miellat, par contre la grande fourmi rousse (Formica rufa) est une espèce très utile. Elle capture les chenilles ou autres larves nuisibles se trouvant aux environs de son nid surmonté d'un dôme de brindilles parfois volumineux. Mais c'est plus un insecte sylvicole et, dans un petit jardin, son nid serait plutôt encombrant. Par contre, dans un grand parc, il ne faut surtout pas les détruire.

Parmi les insectes entomophages vivant en parasites, existent un grand nombre d'espèces, constituant des familles importantes d'Hyménoptères et de Diptères.

Les **Ichneumonides,** les **Braconides** et les **Chalcidiens** appartiennent à l'ordre des Hyménoptères. La plupart sont de très petits insectes, surtout ceux des deux dernières familles. Leurs femelles pondent leurs œufs à travers les téguments de leurs hôtes, qui sont des chenilles, des larves de coléoptères, des pucerons ou des cochenilles. Les chenilles hébergeant ainsi une ou plusieurs larves de ces hyménoptères, qui les dévorent par l'intérieur, meurent avant d'avoir achevé leur développement.

Les **Tachinaires** sont des Diptères, donc des mouches. Leur développement est comparable à celui des Ichneumonides. Elles sont surtout parasites des chenilles. Les adultes sont des mouches au corps trapu, de taille moyenne, que l'on rencontre fréquemment sur les fleurs.
La plupart de ces insectes entomophages parasites peuvent réduire considérablement des populations d'insectes nuisibles. Ce sont même les auxiliaires les plus précieux du jardinier.

Parmi les **Acariens** existent aussi des espèces prédatrices capables de limiter efficacement le développement des espèces phytophages nuisibles, telles que les araignées rouges. Ce sont notamment les **Typhlodromes** et les **Phytoseilus,** animaux très petits, visibles seulement à la loupe.

L'EFFICACITÉ DES INSECTES ENTOMOPHAGES

Pour que ces insectes soient présents dans un jardin, il faut évidemment que leurs hôtes, les espèces nuisibles, s'y trouvent aussi. Un équilibre ne peut donc être obtenu qu'en admettant d'avoir toujours quelques chenilles, pucerons, tenthrèdes, etc... sur les plantes cultivées.
Cet équilibre étant atteint, il peut se maintenir pendant un certain temps à un niveau tolérable en ce qui concerne les espèces nuisibles, si l'on accepte de voir dans son jardin quelques feuilles rongées et quelques pousses déformées.

Hélas, dès que certaines conditions favorisent le développement d'une espèce phytophage prolifique, celle-ci se multiplie plus rapidement que son prédateur ou parasite et dépasse le seuil tolérable. C'est ainsi qu'un temps chaud et plutôt sec amène inévitablement une pullulation de pucerons dont les colonies ne tardent pas à envahir les plantes, déformant les feuilles et les jeunes rameaux.
C'est évidemment une aubaine pour les Coccinelles, les Chrysopes, les Syrphes, les Chalcidiens. Ceux-ci, disposant alors d'une abondante nourriture, vont se multiplier à leur tour et parviendront à réduire ou même à détruire les colonies de pucerons. Mais ils auront mis plusieurs semaines pour y parvenir, certains ne seront même en nombre suffisant pour agir efficacement que sur la génération suivante.
Résultat : les plantes ont tout de même gravement souffert des pucerons.
La destruction plus ou moins complète des espèces nuisibles amènera ensuite une régression inévitable de leurs prédateurs, de sorte qu'après un certain délai, elles se trouveront de nouveau en état de proliférer.
En fait, pour les insectes phytophages à développement très rapide, l'équilibre ne se maintient pratiquement jamais. Pour les autres espèces il peut durer quelques saisons, mais reste des plus précaires.
N'oublions pas, enfin, que même un jardin paysager très varié et d'aspect un peu sauvage reste une création de l'homme fort différente de ce que serait la végétation naturelle. Les végétaux, variétés horticoles ou espèces botaniques étrangères à notre flore, sont des intrus vis-à-vis du milieu naturel. Ils sont donc particulièrement vulnérables et fragiles. Il est normal qu'ils ne puissent être maintenus que grâce à des interventions culturales et phytosanitaires.

L'INFLUENCE DES TRAITEMENTS INSECTICIDES

La plupart des insecticides employés pour la protection des cultures présentent un large spectre d'activité. Ils détruisent indistinctement les insectes nuisibles et les insectes utiles. Il est donc vrai que leur emploi abusif et aveugle amène une réduction considérable des populations d'insectes entomophages.

Il est vrai aussi que, chez plusieurs espèces nuisibles aux cultures, des lignées résistantes à certains insecticides sont apparues. Les traitements peuvent même alors favoriser le développement de ces insectes en les protégeant de leurs ennemis naturels. Les exemples sont toutefois peu nombreux; ils concernent surtout quelques pucerons et acariens attaquant les cultures en serres.

Cependant, contrairement à ce qui a parfois été dit, les traitements insecticides ne risquent pas de faire disparaître les insectes entomophages utiles et cela pour plusieurs raisons.

En premier lieu, parce que les traitements insecticides ne sont pratiquement jamais efficaces à cent pour cent, que ce soit vis-à-vis des insectes phytophages ou de leurs prédateurs.

En second lieu, parce qu'il existe partout, même dans les régions de grandes cultures, au moins des îlots de végétation spontanée ou de cultures non traitées, largement suffisants pour assurer la conservation des espèces utiles.

D'ailleurs, n'a-t-on pas parlé même dans les journaux, en 1976, d'invasions de coccinelles dans l'ouest de la France ? C'est bien la meilleure preuve qu'elles ne sont pas en voie de disparition alors que, depuis plusieurs années, des traitements insecticides sont appliqués sur les grandes cultures, même par épandages aériens. Mais, à la suite de deux étés secs, favorables aux pucerons, les coccinelles avaient pu proliférer.

Enfin, il existe maintenant des insecticides qui présentent une plus ou moins grande sélectivité.

Ainsi, les insecticides systémiques, qui pénètrent dans les plantes par les feuilles ou par les racines, n'agissent sur les insectes entomophages qu'au moment de leur application. Lorsqu'ils sont absorbés par la plante, ils n'agissent plus que sur les insectes suçant la sève.

D'autres présentent une véritable sélectivité. La phosalone et l'endosulfan détruisent pucerons et chenilles, mais ont peu d'effet sur les coccinelles et sur les hyménoptères utiles. Le pirimicarbe ne détruit pratiquement que les pucerons et respecte tous les autres insectes.

Malheureusement, ces insecticides sélectifs sont presque tous très toxiques pour l'homme, donc dangereux à employer dans les jardins. Seule la phosalone présente une toxicité moyenne.

LA LUTTE BIOLOGIQUE

Le recours exclusif aux ennemis naturels des insectes nuisibles serait évidemment un moyen de lutte idéal s'il était applicable partout.

Hélas, il n'en est rien. Les cas où la lutte biologique a été couronnée de succès sont au nombre d'une vingtaine et concernent essentiellement des parasites importés accidentellement sur une île, ou plus rarement encore, sur un continent. Le cas célèbre et spectaculaire de la Cochenille australienne, pratiquement anéantie en Californie en 1888 par l'introduction de son prédateur spécifique, la coccinelle **Rhodolia cardinalis,** reste unique.

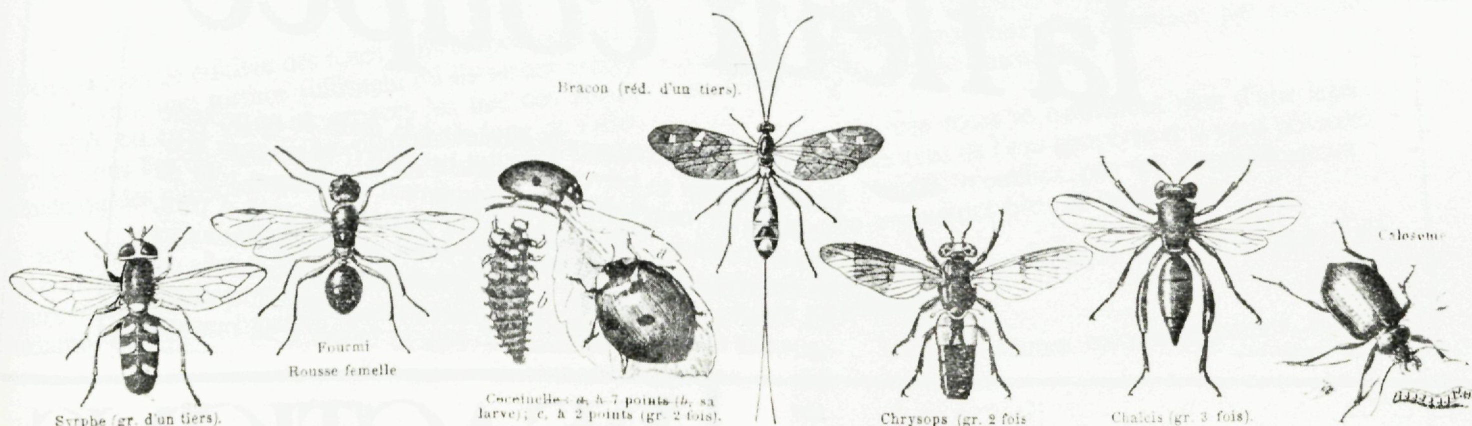
D'autres résultats intéressants, certes, ont été obtenus même en France. Ainsi le Chalcidien **Aphelinus mali** a permis de combattre partiellement le puceron lanigère du pommier. Deux autres chalcidiens élevés puis lâchés dans les vergers, ont permis de réduire les populations de deux cochenilles extrêmement nuisibles aux arbres fruitiers : le Pou de San José et la Cochenille du mûrier, mais sans les anéantir au point de ne plus avoir à les combattre par d'autres méthodes.

Dans les serres envahies par des araignées rouges devenues résistantes aux traitements phytosanitaires, l'introduction de Phytoseilus a donné des résultats appréciables, mais incomplets.

L'emploi de bactéries, de champignons, de virus a été tenté pour provoquer des épizooties, en particulier chez des chenilles nuisibles aux forêts. Les succès ont été généralement partiels et éphémères, les insectes rescapés donnant rapidement naissance à des lignées immunisées.

Certes la bactérie Bacillus thuringiensis est, depuis une dizaine d'années largement employée en forêt contre la chenille processionnaire du pin, avec de bons résultats. On pulvérise en effet sur les arbres envahis une suspension d'une poudre obtenue par une culture industrielle de la bactérie en question. C'est donc un véritable traitement insecticide que l'on applique ainsi, dont la matière active est simplement d'origine biologique au lieu d'être obtenue par synthèse et ayant la propriété d'être spécifique des chenilles.

Des attractifs sexuels sont actuellement expérimentés. Ils permettraient d'empêcher les individus mâles de certaines espèces nuisibles de rencontrer les individus femelles



qui, ainsi, resteraient stériles. Actuellement, ces substances permettent surtout le contrôle des populations de ces insectes de manière à appliquer les traitements insecticides au moment opportun.

Enfin, on a tenté de lâcher dans les cultures des mâles d'espèces nuisibles préalablement stérilisés par irradiation ; là encore avec des résultats très irréguliers, même sur des espèces ne s'accouplant qu'une fois.

De toute façon, ces procédés de lutte biologique exigeraient des élevages, difficiles et coûteux, de prédateurs devant être lâchés en grand nombre dans les cultures et dont l'action est généralement très spécifique. Peut-être envisageables contre quelques parasites de cultures très importantes, on voit mal comment elles pourraient être généralisées et appliquées aux jardins.

LA LUTTE INTÉGRÉE

Sous le terme de « lutte intégrée », les biologistes anglo-saxons ont défini une méthode de lutte contre les insectes nuisibles combinant les moyens chimiques et biologiques, en tenant compte des inconvénients des premiers et des limites des seconds.

Il s'agit, en fait, d'employer les traitements insecticides pour compléter l'action, presque toujours insuffisante, des insectes entomophages et de manière à entraver le moins possible le développement de ces auxiliaires.

Pour parvenir à ce résultat, la préférence est donnée, chaque fois que c'est possible, à des insecticides respectant les insectes utiles.

Dans les nombreux cas où il faut cependant avoir recours à des produits non sélectifs, notamment parce qu'ils sont les seuls qui permettent de combattre certains ravageurs, on les emploie au début de l'apparition des insectes nuisibles et seulement si cela est justifié.

En traitant, par exemple, dès l'apparition des premiers pucerons, on détruit les femelles fondatrices des colonies de ces insectes avant que les coccinelles, chrysopes, syrphes et chalcidiens soient nombreux sur les plantes envahies. On respecte donc ces auxiliaires, qui seront présents, par contre, pour détruire les rares colonies de pucerons ayant pu se constituer un peu plus tard.

D'autre part, on ne traite qu'après avoir estimé l'importance des populations d'insectes nuisibles et seulement si celle-ci laisse prévoir une évolution préjudiciable à la culture. Ceci exige évidemment de constantes et minutieuses observations faites par des spécialistes. Il n'est pas facile de voir les premiers pucerons, encore à l'état d'insectes isolés dispersés dans le feuillage.

Pour d'autres ravageurs, la pose de pièges, visités quotidiennement, est nécessaire pour contrôler les vols des insectes adultes. Et, lorsque le seuil de population critique est atteint, le traitement doit être appliqué dans un très court délai.

De plus on met en œuvre, chaque fois que cela est possible, des méthodes de culture contrariant le cycle évolutif des insectes nuisibles, par exemple le semis décalé, dans le temps, de certaines plantes annuelles.

Enfin, on peut être amené à préserver de petites colonies de ravageurs sur quelques plantes cultivées ou sauvages afin de conserver plus sûrement des insectes entomophages sur place.

La lutte intégrée représente donc la méthode la plus rationnelle pour combattre les insectes nuisibles aux cultures. Elle tend d'ailleurs à se généraliser dans les grandes exploitations. Elle est aussi la plus rentable, si elle est bien appliquée, par les économies qu'elle permet de faire sur les traitements par rapport à la lutte chimique appliquée aveuglément.

Cependant, elle exige une parfaite connaissance des insectes, une surveillance constante des cultures, des comptages minutieux et longs, des moyens d'intervention puissants et rapides. Autant dire qu'elle n'est guère à la portée du jardinier amateur.

Que faire alors dans nos jardins ? Deux possibilités seulement se présentent :

Soit on laisse faire la nature, en acceptant les dégâts des insectes et en limitant nos cultures à des espèces ou variétés robustes, parfaitement adaptées au sol et au climat pouvant donc supporter un parasitisme limité. Mais alors, ces plantes seront rarement impeccables car il est naturel que des feuilles soient rongées par des chenilles ou déformées par des pucerons.

Soit on a recours systématiquement aux traitements insecticides, chaque fois que des insectes nuisibles apparaissent. C'est pratiquement le seul moyen dont nous disposons pour conserver nos rosiers ou toutes autres plantes en parfait état.

Efforçons-nous néanmoins d'appliquer ces traitements judicieusement. Etant le plus souvent contraints d'utiliser des produits polyvalents, appliquons-les toujours dès que nous apercevons des pucerons ou autres insectes. Ainsi seront évitées à la fois les déformations des pousses et une destruction massive des prédateurs.

Si, malgré tout, nous avons trop attendu et que les plantes sont envahies, examinons un peu les rameaux couverts de pucerons, par exemple, avant de traiter. Si nous y voyons de nombreuses larves de coccinelles, de chrysopes, de syrphes, ne traitons pas. Nous ferions alors une hécatombe d'insectes utiles et, de toute façon, les dégâts sont déjà faits, au moins en grande partie.

C. DENNINGER

Culture en plein air la fleur coupée

Chez moi, on a toujours le sécateur à la main. Je ne proteste pas. Pourquoi se priver d'un joli bouquet ? Mais pour économiser les rosiers du jardin d'agrément qui étaient tout de même menacés, j'en ai plantés au potager où, petit à petit, ils ont remplacé les légumes. Ma mère, qui m'apprit à aimer les fleurs, et qui alliait à une sensibilité exceptionnelle un sens des réalités qui ne l'était pas moins, protestait quelque-... choses. Elle le faisait à sa manière, ...



Tige coupée avant terme

REACTIONS...

Nous ne sommes pas toujours entièrement approuvés pa nos lecteurs. Des observations nous sont parfois faites su les idées que nous émettons et nous reconnaissons qu'elle sont souvent fondées. Du reste, honnêtement, nous leu faisons toujours écho dans notre revue, même si elles nou contredisent.

Mais jamais une telle unanimité ne s'était manifestée autou de l'article intitulé : « Culture en plein air des rosiers pou la fleur coupée et conservation », paru dans notre numér du 2e trimestre 1977. C'est d'une véritable levée de boucliers qu'il s'agit. Jamais nous n'aurions pu supposer que le amateurs de roses étaient aussi sensibilisés sur la questio et une chose nous paraît grave, c'est que devant toutes le déceptions éprouvées, les consommateurs généralisent.

Or nous savons que ce commerce des fleurs est pratiqu avec conscience et compétence par la majorité de ceux qu en vivent. Les autres ne sont qu'une poignée, mais à c point malfaisante et dangereuse qu'elle porte un préjudic considérable à la profession tout entière. Les bons doiven se défendre : leur intérêt leur commande de se démarquer Je leur avais suggéré de le faire en garantissant d'une faço formelle une durée minimale des roses qu'ils vendraient Prise à la lettre, la formule n'est peut être pas bonne et l meilleure reste à trouver : mais le principe est à retenir. Il ne faut pas que l'erreur de quelques-uns perde toute un profession.

Les quelques lettres ci-après montrent que le danger existe plus sérieux que beaucoup l'imaginent et l'ignorer serai reconnaître qu'il est impossible de mieux faire, c'est-à-dire en définitive, accepter de se perdre.

A. S

Voici quelques passages de lettres que nous avons reçues Ils nous paraissent assez révélateurs de l'état d'esprit de consommateurs.

les rosiers pour t conservation

y a deux façons de cultiver des roses dans un potager : soit leur réservant une surface suffisante où ils seront placés r un, deux ou trois rangs et espacés les uns des autres mme je vous l'ai dit, soit en les plantant le long de l'allée incipale ou des allées secondaires si elles sont assez larges.

'est une excellente méthode qui embellira votre potager t les rosiers bénéficieront des soins fréquents qu'on donne oujours à cet endroit du jardin : fumure plus fréquente, plus bondante, arrosages, binages, desherbages, etc.

... quelques poi-

Evitez à vos fleurs les courants d'air et les situations anormalement chaudes : proximité d'un radiateur, par exemple, ou d'une fenêtre fermée ensoleillée.

Dans la journée, vos roses se trouveront bien d'une légère pulvérisation faite avec de l'eau tempérée et si vous possédez un chauffage central, n'oubliez pas les humidificateurs : vos fleurs s'en trouveront bien et vous aussi.

Enfin, chaque soir, placez-les dans l'endroit le plus frais de votre appartement.

... ces quelques recommandations, il suffit ...

De Mme Marguerite D. à Lille. – *« J'ai été assez souvent la victime de commerçants peu scrupuleux pour vous féliciter de l'article courageux que vous avez consacré à la culture et à la conservation des roses coupées.*
Il est absolument scandaleux de vendre, souvent à un prix élevé, des roses que, le soir même, on est obligé de jeter à la poubelle. Je l'ai dit à mon fleuriste, que je crois honnête, et il m'a toujours répondu qu'il avait reçu le matin même les roses dont je me plaignais et qu'il n'y pouvait rien. Mais vous avez parfaitement démonté le mécanisme et si je continue à croire mon fleuriste parfaitement honnête, je me demande s'il est bien dégourdi ! » (sic).

De Mme R.-C. Henriette à Aix-les-Bains. – *« Le service des fraudes poursuit et condamne les commerçants qui vendent des marchandises avariées. Une rose vendue seulement 6 ou 7 jours après sa cueillette doit être considérée comme telle. Alors, pourquoi deux poids et deux mesures ? ».*

De Mme Rose R. à Paris. – *« La rose a été à ce point à l'honneur dans ma famille qu'elle m'a valu mon prénom. Mes parents, et avant eux mes grands-parents, cultivaient plus de mille rosiers. Les noms changeaient, car il fallait bien faire de la place aux nouveautés, mais de vieilles variétés subsistaient dont Mme Thykier nous a si heureusement rappelé les noms. La maison était toujours fleurie de roses. C'était un besoin, et un tel besoin que lorsque nos rosiers n'en produisaient plus, nous en achetions. C'était alors « Ophélia », « Mme Abel Chatenay » ou « Miss Edith Helen ». Aujourd'hui, je cultive encore des rosiers, moins que mes parents, mais assez pour offrir beaucoup de roses à mes amis. C'est un plaisir de ma vie. L'automne venu, j'ai continué à en offrir pendant longtemps, c'est-à-dire que, comme mes parents, j'en achetais mais, déçue par ce qu'on me livrait, et même gênée à l'idée que mes amis s'imaginaient peut-être devant des roses trop rapidement flétries que je les avais achetées en solde, je leur offre maintenant du chocolat ou des confiseries.*
Je ne peux donc qu'approuver l'article que vous avez écrit sur la question ».

De Mme Paulette P. à Marseille. – *« J'ai beaucoup apprécié votre article sur les fleurs coupées, mais pourquoi dites-vous que nous sommes désarmés devant un tel état de choses ? N'existe-t-il pas un journal nommé « Cinquante millions de Consommateurs » qui, après examen de la question, se ferait un devoir d'alerter l'opinion et les pouvoirs publics ? ».*

De M. Ch. G. à Versailles. – *« J'ai exercé le métier difficile de fleuriste et je suis bien obligée de reconnaître que vous avez assez exactement résumé le problème, à quelques détails près sans importance, comme par exemple l'amusante inversion typographique qui a donné 13 : 12 = 0,92 ? Mais tout le monde a certainement compris qu'il fallait lire 12 : 13.*
Garantir la durée chez le client des roses vendues serait évidemment un moyen de prouver leur qualité, mais il ne serait pas sans danger pour le fleuriste qui n'aurait aucune certitude qu'elles ont été convenablement soignées. Le mieux, à mon avis, serait d'établir une distinction entre les fleuristes comme elle existe entre les hôteliers et les restaurateurs. Il y aurait (à défaut d'étoiles) des fleuristes une fleur, deux fleurs, trois fleurs, quatre fleurs par exemple. Ainsi, le consommateur saurait où il met les pieds, si l'on veut bien me permettre cette expression sans noblesse mais dont le sens n'échappera à personne, car il ne s'agit pas seulement de roses mais bien de toutes les fleurs, de toutes les plantes, comme aussi de la valeur artistique de n'importe quel montage.
Quelle autorité aurait la responsabilité d'établir cette distinction ? Je n'en sais rien. Peut-être un Comité restreint nommé par les fleuristes eux-mêmes, tout simplement ? ».

ROSES DE TOUJOURS

Nous publions ci-après un article qui a nous a été envoyé par une de nos adhérentes, Mademoiselle Esther Rolland, habitant Sainte-Foy-lès-Lyon. Nous ne doutons pas que vous éprouverez à le lire le même plaisir que celui que nous avons eu. C'est un nouveau sourire apporté à notre revue qui, malgré l'objet qui l'inspire, est parfois un peu sévère. Et puis cette communication entre amis des roses est heureuse. Elle remplace un peu celle souhaitée par tous d'une rencontre encore difficile à envisager mais qui arrivera à son heure.
Ces articles sont appréciés, nous en avons la preuve par les réactions qu'ils provoquent, et leur qualité la justifie bien. En voici quelques-unes :

« Mais le Docteur Jacques Delamare doit bien faire d'autres voyages dans le monde ? Pourquoi ne nous les décrirait-il pas ? »

« Comme Mme Marie-Françoise F. j'ai aussi la passion des chiens. Serait-il déplacé qu'elle en parle dans une revue consacrée aux roses ? »

« Je manque peut-être de vivacité d'esprit mais c'est avec le plus grand sérieux que j'ai commencé la lecture de l'article de Mme Sokol sur la Musicothérapie et j'ai bien ri en en poursuivant la lecture. Qui aura assez d'humour ou d'esprit, ou plus exactement de talent, pour nous en offrir un autre de même qualité ? »

Cent réflexions de ce genre nous ont été faites au sujet des articles de nos adhérents que nous avons publiés récemment, la palme revenant à Mme Else Thykier dont l'article sur les roses anciennes a suscité non plus de l'intérêt mais un enthousiasme débordant et qui est loin d'être calmé.
Nous souhaitons donc que tous ceux qui ont quelque chose à dire nous le confie pour le bien de tous. Et à ceux qui hésiteraient, je rapporte cette maxime relevée dans la lettre qui accompagnait l'article de Mademoiselle Esther Rolland : « Si on te demande quelque chose, n'aurais-tu qu'un sou en poche, donnes-le ».

« Je joins à cette lettre une reproduction prise sur un carnet de croquis d'un arrière-grand-oncle qui peignait très bien. Ce dessin a été fait vers 1833 à l'emplacement de l'actuelle roseraie du Parc de la Tête d'Or de Lyon. »



Et maintenant laissons parler Mlle Esther Rolland.

L'article sur les roses anciennes, paru dans le n° 328, de Mme Else Thykier nous a conduit dans un monde enchanté. Elle l'a écrit avec une sensibilité qui nous a séduit et nous souhaitons refaire bientôt, en sa compagnie, un autre voyage qui, une fois encore, nous fera rêver. Qu'il est agréable qu'au-delà des frontières on puisse communier aussi intensément !
En vérité, nous ne les avions pas oubliées ces roses nées sans doute à « l'Aube du premier matin », déjà apprivoisées aux temps lointains, et qui devaient atteindre leur plénitude aux siècles derniers. Qu'elles sont touchantes dans leur désuétude, les mousseuses surtout, dont nous attendons la floraison avec tant d'impatience. Elles nous lient, il est vrai, à une histoire d'anniversaire cent fois entendue et trop peu répétée, où une fillette reçut de son père pour ses dix ans, un bouquet de roses mousseuses. Déjà dotée de la profonde délicatesse qui a marqué toute sa vie, elle n'oublia jamais ce bouquet dont son âme d'enfant avait été illuminée. Cette fillette devint notre mère et c'était chaque année à qui découvrirait cette première rose éclose pour l'offrir à celle que nous chérissions. C'était Salet toute rose ou Marie de Blois plus délicatement nuancée. C'était Mme Louis Lévêque plus pâle encore ou l'immaculée Blanche Moreau, et toutes étaient parfumées. Dans notre hâte, nous trichions un peu et ce n'est que lentement que les pétales, s'échappant de leur écrin de mousse, laissaient apparaître leur couleur dans le vase où nous les avions placées. C'était un temps plein de douceur et les roses qui nous restent nous en montrent l'image. Mais chaque époque a ses exigences et tout le monde n'a pas la sagesse de Mme Else Thykier. Aujourd'hui, avec beaucoup d'amour et autant de maladresse, je soigne notre jardin. Quelques grimpants et des Bengales fleurissent les abords de la maison, cependant que quelques 70 rosiers modernes relégués au potager attendent avec résignation de se faire « plumer ». On a tant de plaisir à offrir des roses à ses amis et en fleurir la maison. Mais rien ne doit être perdu. Sur leur déclin, je cueille encore les plus parfumées dont je dispose les pétales dans une coupe où ils sèchent doucement, suaves jusqu'à la fin.

Mais on ne peut parler que de beauté. Personne n'ignore que chaque médaille a son revers, qu'il faut sans cesse remettre du bon côté, et ce n'est pas toujours simple.

Mes débuts, qui datent d'environ 10 ans, furent réellement malheureux. Les rosiers qui ont résisté à l'hécatombe portent encore les traces de mes erreurs. Que de fois je suis allée conter mes déboires aux jardiniers de notre ville. Ils m'écoutaient avec patience, me prodiguaient des conseils que parfois j'interprétais mal, mais la récompense est toujours attachée à la persévérance et mes progrès n'en furent pas moins certains. Et puis il y avait la « revue », et ses conseils, et son enthousiasme communicatif. Je l'ai souvent attendue avec impatience. Si elle tardait trop, je redoutais le pire. Heureusement, elle arrivait toujours et si elle ne résolvait pas forcément mes problèmes du moment, elle m'apportait des conseils pour le lendemain.

Avez-vous parfois eu la curiosité de relire d'anciens numéros ? Sinon faites-le, vous serez surpris de constater qu'aucun n'a vieilli.
Je serais bien prétentieuse si je vous affirmais que mes rosiers sont exempts de maladie, et puis vous ne me croiriez pas. Comme les vôtres, ils ont un peu de blanc à partir de juillet et du marsonia en automne, des pucerons aussi, de temps en temps. Et après ? On ne va pas se gâcher l'existence ou se priver de roses à cause de ce qui est pratiquement inévitable. N'oubliez pas que nous ne sommes pas encore au Paradis !
Ici il faut se battre, ramasser et brûler les feuilles et le bois mort, traiter préventivement. Je commence tôt après la taille, avec du Viri-cuivre à très faible dose (1 %) contre le marsonia et de la poudre Sulfo-naphtase contre l'oïdium et la rouille. Mais il faut disposer d'un excellent appareil. C'est un véritable nuage qui doit envelopper le rosier afin que les revers des feuilles n'échappent pas au traitement. Entre mars et fin mai, je traite alternativement trois fois au Viri-cuivre et trois fois au Sulfonaphtase. Je dois ajouter qu'après la taille de printemps je passe un cicatrisant sur la coupe pour décourager les tanthrèdes de pondre leurs œufs dans la moelle. En été (manque de temps, fatigue), je traite très peu. Je me contente de binages légers pour ne pas endommager les radicelles et ne pas mélanger les couches de terre. A l'aide d'un coupe-asperges je supprime les « gourmands » et j'arrache aussi profondément que possible les liserons, cette peste des jardins. Ayant quelque peu le dos fragile, je travaille pratiquement en position demi-assise sur mes talons, en vraie Berbère. A ce niveau, c'est fou ce qu'on découvre comme insectes nuisibles ou feuilles malades, le tout ôté avant de nuire. Il est évident que cette méthode ne pourrait être appliquée à de grandes cultures.
Chez moi, les fortes variétés sont espacées de 0,80 à 1 m, ce qui me permet de glisser entre elles un chrysanthème de Corée, une lavande, une achillée, un delphinium, une giroflée, etc. Ces associations sont parfois heureuses pour la santé des rosiers. J'ai, par exemple, remarqué que les plus fragiles se trouvaient bien d'être entourés de lavandes. Ce qui signifie peut-être simplement que les végétaux, pas plus que les hommes, ne sont faits pour vivre seuls.
Lisons souvent dans le Grand Livre de la Nature. Nous y percevrons les échos d'une musique éternelle qui monte de la terre et se mêle aux nuances et aux parfums du soir. Penchons-nous sur les roses à l'heure où le couchant filtre ses derniers rayons jusqu'au fond de leur corolle où parfois quelques gouttes d'eau restées prisonnières se sont endormies et pensons à ceux qui ne sont plus. Nous serons entendus...

Esther ROLLAND
Membre de la S.F.R.

ROSIERS-TIGES, ROSIERS PLEUREURS, ROSIERS PARASOL...

On nous a appris que l'arbre est un végétal ligneux qui présente trois parties bien distinctes : les racines, le tronc et la ramure.

Des raisons purement esthétiques poussent parfois le jardinier à donner l'aspect d'arbre à des buissons ou à des arbustes. En Italie, il arive de voir des allées bordées de Lauriers rose, de Ketmies, de Lagerstroemia transformés en arbrisseaux dont une seule tige chétive a de la peine à supporter la lourde couronne des branches. Si un tel procédé peut être sujet à des réserves, nos rosiers – tout en appartenant à la même classe des buissons et des arbustes – se prêtent mieux à cette transformation. Les rosiers sont en effet le résultat d'une longue série de croisements et sélections qui ont déjà modifié leur aspect originel.

ROSIERS-TIGES

Qu'un rosier-tige puisse être considéré comme un élément plus ou moins décoratif, il ne nous appartient pas de juger; nous nous bornerons à affirmer que ce procédé ne présente pas d'obstacles techniques. Il ne s'agit plus d'apporter des « retouches » à la végétation ou de procéder à l'élagage, mais de greffer une variété ornementale au sommet d'une tige sélectionnée de **Rosa laxa** ou de **Rosa canina.**
Le rosier-tige typique présente une couronne arrondie de feuillage et de fleurs; le tronc, d'environ un mètre de hauteur, ayant fonction de piédestal vivant.
Cette solution présente des avantages non négligeables : fleurs à la hauteur des yeux, note de mouvement dans une plate-bande ou dans un jardin trop uniformes, aération plus prononcée et par conséquent, diminution des risques d'attaques cryptogamiques.

On obtiendra une végétation bien équilibrée, presque sphérique, en greffant deux yeux, l'un opposé à l'autre, provenant d'une variété qui se distingue par son port régulier et qui soit très florifère et remontante.

Le tuteur en fer ou en bois, parallèle à la tige, sera enterré à une profondeur de 20 centimètres et sa hauteur dépassera de quelques centimètres les points de greffage; en suivant ce conseil, on évitera qu'un vent violent arrache le rosier greffé.
On donnera la préférence au tuteur métallique, mais il faudra apporter une grande attention aux ligatures : celles-ci seront répétées à distance rapprochée, en évitant que la tige soit en contact direct avec le tuteur, grâce à des anneaux de caoutchouc qui la protègeront des meutrissures ainsi que de la température élevée que le fer peut avoir en été.

La liste de variétés qui suit a une valeur purement indicative; elle est dédiée surtout aux lecteurs qui ne connaîtraient pas le port des différentes variétés et pourraient ainsi se trouver dans l'embarras au moment d'établir leur commande.

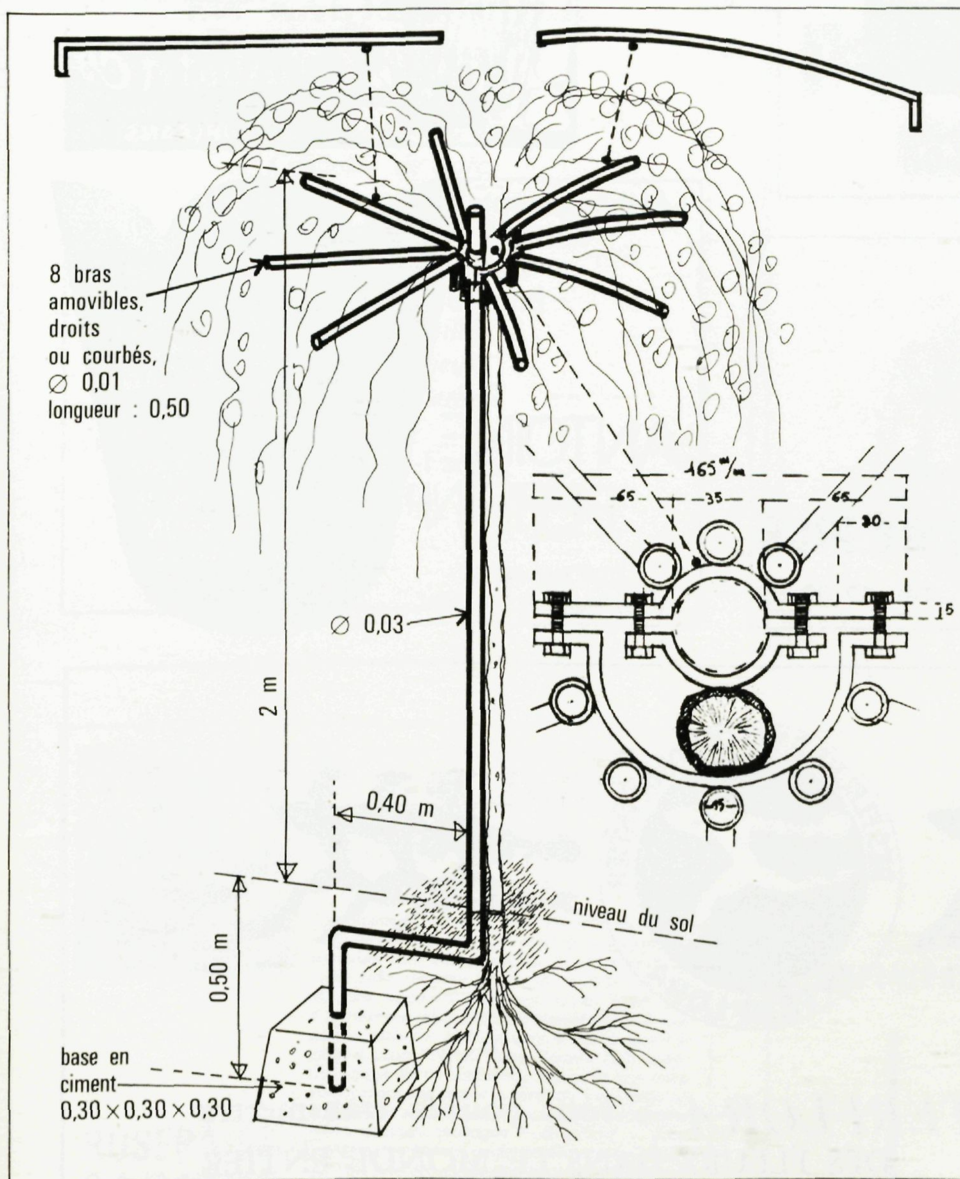
Variétés à grandes fleurs : Baronne E. de Rothschild, Crêpe de Chine, Joséphine Baker, Madame A. Meilland, Marquesa de Urquijo, Nuage parfumé, Pascali, Pharaon, Sissi.

Fleurs en bouquets : Bordure rose, Caprice, Heureux anniversaire, Madame V. Dimitriu, Salut à la Suisse, Yesterday.

Quelqu'un pourra trouver peu esthétique la tige « trop nue »; dans ce cas, il peut planter à la base un rosier-buisson bien vigoureux (Fidelio, Queen Elizabeth) portant des fleurs aux teintes s'harmonisant avec celles du rosier-tige. Dans les jardins de la résidence d'été du Pape à Castelgandolfo, une allée bordée de rosiers-tiges a été agrémentée par la plantation de la variété de **Rosa rugosa** « Blanc double de Coubert » à la base de chaque arbrisseau.

ROSIERS PLEUREURS ET ROSIERS-PARASOL

Malheureusement ces rosiers ne sont pas fréquents dans les jardins d'aujourd'hui; est-ce parce qu'ils demandent davantage de soins lors de la plantation, une taille attentive et beaucoup d'espace ? Si ces conditions ne sont pas un obstacle, il serait souhaitable qu'ils reviennent à la mode.
Dans leur emploi traditionnel, nous les trouvons isolés ou en groupe, se détachant sur le vert émeraude d'une pelouse; mais ils produiront un effet très décoratif émergeant d'un massif de rosiers nains unicolores ou d'une plate-bande de plantes vivaces ou annuelles fleurissant à la même époque.
Nous avons déjà vu que le « rosier en arbre » n'existe pas dans la nature; pour obtenir un rosier pleureur ou parasol, la tige choisie doit être bien érigée et atteindre deux mètres de hauteur; à son sommet, on greffera la variété sarmenteuse voulue. Si les rameaux sont flexibles (typiques dans la race **wichuraiana),** on les laissera retomber de préférence le long du tronc et on obtiendra ainsi la forme « pleureur » (Alberic Barbier, American Pillar, Dorothy Perkins, Excelsa, etc); si au contraire, les rameaux sont légèrement plus rigides (Clair Matin, Cl. Orange Triumph, Cocktail, Intervilles, Parure d'or, Paul Scarlet), nous pourrons en faire des rosiers-parasols.



Dans ce dernier cas, les sarments pourraient se diriger spontanément vers le haut : mais la charpente que nous proposons les conduira dans la direction voulue et à une hauteur idéale. De cette façon, les plantes tapissant le terrain à la base jouiront de la pleine insolation indispensable.

En effectuant la taille, on évitera de raccourcir les sarments, se bornant à éliminer complètement ceux qui ont vieilli ou qui manquent de végétation ou de vigueur. On opèrera immédiatement après la floraison dans le cas de variétés qui ne remontent pas et en hiver ou au printemps suivant les régions pour les remontantes.

Grâce à l'amabilité de M. Armand Auberson, directeur honoraire du Service des Parcs de la ville de Genève, nous sommes à même d'illustrer le modèle de charpente pour le soutien des rosiers-parasol, conçu par lui-même et dont on a constaté l'efficacité dans l'étincelante roseraie de la ville de Genève confiée à sa direction jusqu'en 1973.

La charpente se compose d'un tuteur (tuyaux en fer : longueur 250 cm, diamètre 3 cm) enterré à une profondeur de 50 cm et fixé dans un bloc de ciment.

Immédiatement au-dessous des branches, on enserre les éléments qui renferment le tuteur et celui entourant le sommet de la tige protégée par une couche de feutre ou de caoutchouc.

Les bras pour soutenir les branches sont formés par des tuyaux en fer (diamètre 1 cm) pliés à angle droit ou légèrement courbés ; le coude de ces éléments se glisse dans les huit anneaux (indiqués par un double cercle dans le dessin) soudés aux deux « colliers » extérieurs.

Stelvio COGGIATTI
Président du Garden Club de Rome









